Philippe Sollers : la cavalerie médiatique spectaculaire du Bernard Tapie des lettres françaises

ou

Petit précis (illustré) de décomposition de l'éditocratie littéraire VI, *Made in France*

par Damien Taelman, Mai 2018

Le 15 mars dernier, Philippe Sollers était reçu en grande pompe à l'émission *Quotidien* animée par Yann Barthès sur TMC afin de faire la promotion de son dernier « roman » (*Centre*, Gallimard, mars 2018). Un mois plus tard, le 14 avril, il continuait sa cavalerie médiatique spectaculaire à travers le Paysage Idiovisuel Français (PIF) dans *On n'est pas couché* de Laurent Ruquier sur France 2. Il faut admettre que, comparé aux abâtardissants *TPMP* et *VTEP*, *Quotidien* fait quasiment intellectuel ! Présent durant toute l'émission, interviewé en première partie et intervenant sans cesse lors de la seconde au grand dam de l'autre invité, la vanité spectaculaire de Sollers s'est donc exhibée pendant une bonne vingtaine de minutes à une heure de grande visibilité (19h20 à 21h00) — il a ainsi pu accroître son capital et renifler à pleins poumons l'opium de la célébrité people offerte en continu aux spectateurs manipulés (pour ne pas dire aliénés) avachis devant leur boîte à images.

> Le spectacle est le *capital* à un tel degré d'accumulation qu'il devient image. (Guy Debord, *La Société du Spectacle,* in *Œuvres*, Quarto Gallimard, 2006, p. 775

L'introduction servile de Barthès valait son pesant de cacahuètes : « Ce soir on reçoit une légende, le roi de la littérature française…» Puis Sollers fit son entrée sous les applaudissements et cris nourris d'une assemblée aux ordres du chauffeur de salle, ce clown tapi dans un coin et payé par le studio pour guider les (très) jeunes ouailles savamment disposées sur la scène. Spectacle oblige, cette claque se trémoussait au rythme de la marche solennelle de Mozart qui accompagnait l'ultime révélation, le surgissement du Monarque. Barthès n'a pas lésiné sur les moyens spectaculaires : de très grands écrans affichaient « Philippe Sollers » en bleu, blanc rouge… avant que n'apparaisse une photo de la *Word Star* zébrée d'une légende *Le roi de la littérature*. Rien n'est laissé au hasard, les visages placés par la régie en arrière-plan ont été recrutés et payés par une agence de casting et il va de soi que la rondelette aux lunettes et le balourd barbu assis au dernier rang ne seront jamais montrés en gros plan avec notre amphitryon. Au centre de la photo ci-dessous grimace le roitelet dans une pose d'insincère humilité et la jeune ado, dans le coin supérieur gauche, hurle d'admiration, elle qui n'a fort probablement jamais lu Sollers, tandis que la rousse, tout en bas à gauche, a les yeux rivés non sur l'éblouissant Soleil mais sur le chauffeur de salle dirigeant cette mise en scène spectaculaire.

> « La *catastrophe* de ce siècle n'a pas encore été bien mesurée, quoique nous ayons déjà pu commencer. Son ampleur dépasse tout ce qui a été jusqu'ici formulé (même par moi dans mes plus beaux excès). Il n'est plus possible de considérer Sollers comme, disons, un Cocteau. Le problème n'est pas qu'il a encore de moindres talents que Cocteau, car c'est dans un monde tellement dégradé que Cocteau même passerait à bon droit aujourd'hui pour un très profond talent. Ce qui compte, c'est que ce Sollers *fait un autre métier*. On le comparerait avec plus de pertinence à Bernard Tapie. Il serait fort injuste de reprocher à Tapie d'être un homme riche, et aussi injuste de lui reprocher de ne pas être un homme riche : c'est un escroc dont les affaires sont de la *cavalerie médiatique*, comme l'essentiel de celles de son temps. » (Lettre à Annie Le Brun, 5 décembre 1992, p. 378, in *Guy Debord, Correspondance, Volume VII, janvier 1988 – novembre 1994,* Éditions Librairie Arthème Fayard, 2008).

> Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production

> s'annonce comme une immense accumulation de *spectacles*. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation. (Guy Debord, *La Société du Spectacle*, op. cit., p. 766)

Un onctueux échange d'obséquiosités s'ensuit. Barthès lance : « En loge, on vous a servi un bon verre de Bordeaux, on va parler livre, vous avez de la musique, Mozart. Livre, musique, vin, littérature… il manque quoi ? »

Pendant que Barthès baisse la tête pour regarder ses fiches afin de s'assurer qu'il respecte à la lettre cette question vomie par le prompteur, Sollers répond avec emphase : « C'est le paradis quotidien !» Le chauffeur de salle déclenche aussitôt les applaudissements et rires spectaculaires, réglés comme du papier à musique.

Barthès poursuit : « Philippe Sollers, par Philippe Sollers, en trois phrases, est-ce que vous pouvez faire votre autoportrait ? » Sollers, les yeux levés vers le ciel et l'index sous le nez dans la posture de quelqu'un qui réfléchit intensément, puis pointant son index vers Barthès pendant qu'une bande publicitaire (« Philippe Sollers « Centre » - ED. GALLIMARD ») commence à défiler au bas de l'écran, rétorque :

« Je suis un écrivain, et aussi un écrivain, d'abord un écrivain, et maintenant que je suis ici, je suis toujours un écrivain qui écrit et qui continue d'écrire dans sa tête, donc je réfléchis à la phrase suivante que j'écrirai demain matin quand j'aurai bu tout ce Bordeaux que vous m'avez si gentiment offert. »

C'est à mourir de rire, mais qu'est-ce qu'on se bidonne à *Quotidien* ! Les applaudissements fusent sous la férule du chauffeur de salle, et un encadrement bien choisi souligne le centre de gravité incandescent : trois jeunes filles forment une figure triangulaire classique comme en peinture ou au cinéma, assistées d'un jeunot bien coiffé avec une tête de premier de classe. Sollers sera la plupart du temps encadré de cette manière : les ados vêtus d'un blanc angélique font ressortir le noir satanique de son veston ! Et Barthès d'ajouter une platitude en pointant l'index vers le ciel : « Mais il faut quand même boire avec modération. »

De multiples couvertures de livres de Sollers avec *Centre* au beau milieu apparaissent sur les grands écrans situés de part et d'autre du plateau, tandis que Barthès en cite un extrait qui est projeté sur les écrans dans un format qui rappelle la couverture des livres de Gallimard :

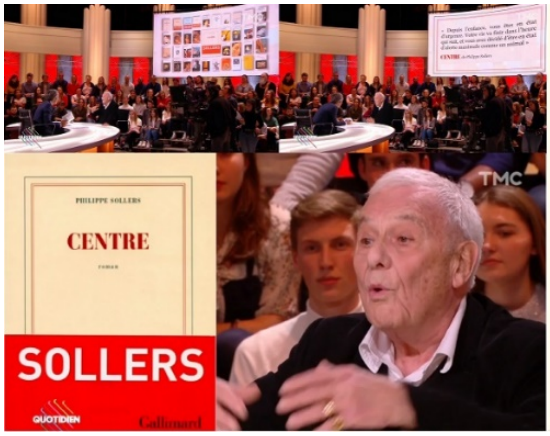
Barthès : « C'est vous l'animal (Sollers acquiesce de la tête) en état d'alerte maximal ? »

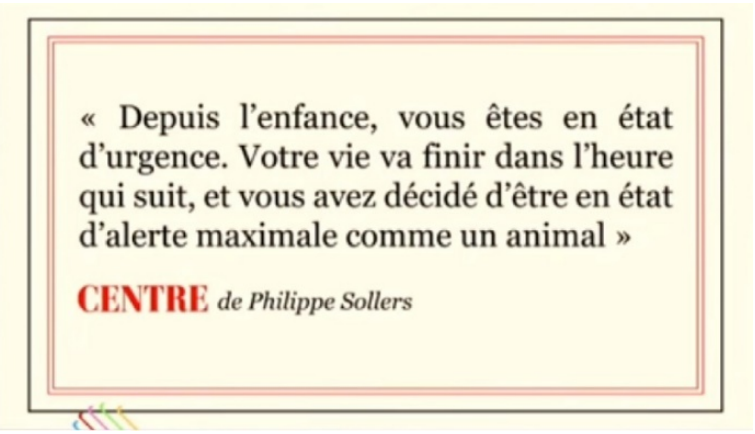
Sollers : « En état d'alerte maximale depuis très tôt, hein, comme un… venant très… j'ai compris tout de suite que la société voulait m'avoir, et je n'ai, j'ai décidé de résister, d'être réfractaire, de continuer à faire ce que je voulais faire… »

Barthès : « D'être réfractaire à quoi ? »

La couverture de *Centre* apparaît en gros sur une moitié de l'écran, tandis que sur l'autre moitié Sollers en écartant le bras comme s'il prêchait la bonne parole affirme pompeusement :

« ***C'est-à-dire d'être réfractaire aux mensooonges généralisés***, les adultes monsieur, la mort, ils meeentent, ce sont des enfants ratés, et donc c'était ça écrit et beaucoup de choses, et donc la poésie d'abord et puis on continue à rester libre comme ça, je ne sais pas comment j'y suis arrivé, mais j'y suis arrivé. »





« Résister », « être réfractaire » ? Chose certaine, Sollers n'a pas dédaigné de faire une apparition spectaculaire à *Quotidien*, tout comme il n'a pas refusé de participer (de gauche à droite et de haut en bas) à la matinale d'Europe 1 de Nicolas Carreau le 28 février dernier à la veille de la parution de *Centre* pour en faire la prévente. Il a aussi participé au *Rendez-vous* d'Eric Naulleau pour parler le 25 novembre de ses *Lettres à Dominique Rolin*, à l'émission de Nicolas Demorand chez France Inter, puis à *En Toutes Lettres* de Claire Chazal pour bavarder sur *Beauté*. Il est aussi allé à une rencontre avec Zemmour & Naulleau pour faire le marketing de *Contre-Attaque*, à l'émission d'Emilie Aubry *La Cité du Livre* sur LCP le 15 avril 2016 pour faire mousser *Mouvement*, et comme nous le verrons plus loin à *On n'est pas couché* de Laurent Ruquier ainsi qu'à *Un monde de livres* de Josyane Savigneau.

Dans la deuxième partie de l'émission, Barthès demande à un autre invité, Antony Vageaon, s'il est sur les réseaux sociaux, et ce dernier répond de façon naïve : « J'ai 23 ans ». Puis l'animateur interroge Sollers : « Et vous ? »

Sollers : « Quoi ? »

Barthès : « Les réseaux sociaux ? »

Sollers : « Les réseaux sociaux ? » Le vieux renard répète la question en s'étirant le cou pour tendre l'oreille, comme s'il ne l'avait pas entendu, vieille tactique pour gagner du temps afin de mijoter une réponse de circonstance.

Barthès : « Vous y êtes dessus ? »

Sollers : « Euuuh ! Je suis… non non ! Rien. » (En hochant de la tête).

Barthès : « Rien du tout ? »

Sollers tonitruant : « ***J'ai horreur des réseaux, surtout quand ils sont sociaux***. » (Il rit, tout fier de sa réponse) Mais le public étonné ne pigeant pas ces propos d'un autre siècle, le chauffeur de salle réclame rires et applaudissements spectaculaires en hommage à la star égarée dans les grands espaces de ses divagations.

Notons que la veille de la sortie en librairie de *Centre*, Anthony Palou *poubliait* dans *Le Figaro* du 28 février un petit article intitulé « Protège ton Casanova », où il se moquait de l'interview de Léa Salamé avec Oliviera Toscani ayant eu lieu sur France 2 l'avant-veille au sujet du légendaire séducteur. Or cet article avait pour seul but de mettre en valeur Sollers en désavouant Toscani : « Un doctorant en lettres qui ne se détache pas du lot nous cite un extrait des Mémoires de l'aventurier vénitien, une scène de viol. Quoi d'autre dans le dossier Casanova, messieurs et mesdames les juges ! Ah, la belle affaire ! » Puis Palou cite Sollers : « Si les porcs balancés avaient la moindre idée de la façon délicate dont Casanova s'est conduit avec les femmes ! (...) Mais oui, il faut interdire Casanova ! Je suis pour que les « Pléiade » de cet écrivain soient saisies et brûlées place de la Concorde. Ce que vous venez de lire, ce n'est même pas une lecture, c'est une recherche d'incrimination, policière. Le problème n'est pas vraiment là. Le problème, c'est que personne ne lit, ne sait lire et ne saura lire [je souligne, Sollers s'affiche ici de nouveau comme le seul sachant bien lire]. Vous savez, dans le digital et dans le numérique, c'est qu'il faut inculper quelqu'un. » Et Palou d'ajouter : « À ce propos, lisez le dernier roman de Sollers, *Centre* (Éd. Gallimard). Freud ne serait-il pas notre soldat inconnu et Casanova notre vie fantasmée ? » Palou a reçu le Prix des deux Magots en 2011 pour son roman *Fruits et légumes* (Éd. Albin Michel, 2010), pistonné entre autres par Étienne de Montety, le directeur adjoint de la rédaction du *Figaro* et également directeur du *Figaro Littéraire*… une voix impartiale et désintéressée ! Il est fort en camembert ce Palou : il nous somme de lire le dernier livre de Sollers avant même qu'il ne soit disponible. Il faut dire que les journalistes et courtiers littéraires de sa trempe sont particulièrement bien entraînés à la pratique chinoise dite du sucement de furoncles et du léchage d'hémorroïdes !

Il faut ici rappeler que Sollers, qui fustige les réseaux sociaux, a gazouillé et *poublié* cet article de Palou sur… son compte Twitter le jour même où il est paru dans *Le Figaro* et la veille de la sortie de son livre en librairie ! De plus, il a dès le lendemain (15 mars) de sa parution gazouillé sur son compte Twitter (créé en 2009) l'article de Frédéric Pagès sur *Centre* dans *Le Canard enchaîné* (14 mars) en le coiffant d'un énorme **CENTRE**. Et ci-dessous à droite il s'est empressé également de regazouiller le surlendemain (17 mars) un lien avec son passage spectaculaire à l'émission de Barthès le 15 mars :

Sollers abhorre tellement les réseaux sociaux que, en revisionnant pour la énième fois sa *jimage* à *Quotidien,* il a mis le 19 mars sur son compte Twitter une spectaculaire photo de lui-même, extraite de son « entretien » et signée « Le roi de la littérature », accompagnée du pépiement d'un thuriféraire affirmant qu'il est temps qu'il soit immortalisé par le Nobel et la Pléiade. Tout est bien orchestré ! Il faut aussi noter que seule la première partie de l'émission est reprise sur ce compte et que l'affirmation « J'ai horreur des réseaux, surtout quand ils sont sociaux. » a comme par magie disparu. Sollers adore son habit de subversif du dimanche et il le revêt à la moindre occasion — la précieuse Jojo Savigneau lui ayant demandé, dans *Le Monde* du 3-4 avril 2016 (p. 4 du supplément *L'Époque*) « Vous êtes un réseau social ? », il avait simulé le courroux du réfractaire :

Vous êtes un réseau social.
A bas la société. Elle n'arrête pas de mentir et d'être de plus en plus soumise à un spectacle d'une vulgarité consternante.

Qui ici ment à l'envi ? Qui s'adonne au spectacle d'une vulgarité consternante et d'une insincérité accablante ?

誠者天之道也. 思誠者人之道也.
至誠而不動者；未之有也！不誠未有能動者也.
La sincérité est la voie du Ciel. Penser à la sincérité est la voie de l'homme.
Une sincérité parfaite qui n'émeut pas les autres ; cela ne s'est jamais produit !
L'insincérité [par contre] ne pourra [jamais] émouvoir quiconque.
(Mencius [385-301], in *Philosophes confucianistes*, Textes traduits, présentés et annotés par Charles Le Blanc et Rémi Mathieu, Biblio. de la Pléiade, Éd. Gallimard, 2009, p. 403 ; trad. modif.)

Son manque de sincérité suinte par tous les pores de ses écrits et transparaît dans ses postures et impostures relayées dans la médiasphère. Son discours convenu assorti d'une feinte colère accroche le temps d'un soupir l'attention des sots… et fait rigoler les autres :

真者精誠之至也. 不精不誠, 不能動人. […] 禮者, 世俗之所為也；真者, 所以受於天也, 自然不可易也. 故聖人法天貴真, 不拘於俗. 愚者反此, 不能法天而恤於人；不知貴真, 祿祿(碌碌)而受變於俗, 故不足.
L'authenticité est le paroxysme de la sincérité absolue. Si elle n'est pas absolue ni sincère, elle ne peut émouvoir les gens. […] Le rite est une fabrication des gens vulgaires ; l'authenticité est ce qui a été reçue du Ciel, de soi naturelle elle ne peut être transformée. C'est pourquoi l'homme sage se modèle sur l'inestimable authenticité du Ciel, il n'est pas contraint par les vulgaires. Le sot au contraire, incapable de se modeler sur le Ciel, sympathise avec ses semblables ; il ignore la valeur de l'authenticité, il suit les vulgaires et est transformé par leurs usages, d'où ses insuffisances.
(Zhuang zi [369-286], in *Philosophes taoïstes, Lao-tseu, Tchouang-tseu, Lie-tseu,* textes traduits, présentés et annotés par Liou Kia-Hway et Benedykt Grynpas, relus par Paul Demiéville, Étiemble et Max Kaltenmark, Biblio. de la Pléiade, Éd. Gallimard, 1980, p.338-339 ; trad. modif.)

Remplacez ci-dessus les termes « le rite » par « la télévision » et « leurs usages » par « la médiasphère », et vous mettrez au goût du jour la suffisance et les insuffisances du programme littéraire de Sollers !

聖人養心, 莫善於誠. 至誠而能動化矣.
Pour nourrir le cœur de l'homme sage, il n'y a rien de mieux que la sincérité.
[Seule] la sincérité parfaite peut mouvoir et transformer [le monde].
(Huainan zi [149-122], in *Philosophes taoïstes II*, texte traduit, présenté et annoté sous la direction de Charles Le Blanc et de Rémi Mathieu, Biblio. de la Pléiade, Éd. Gallimard, 2003, p. 954-955 ; trad. modif.)

Incapable de toucher les lecteurs au moyen de la sincérité de ses écrits, Sollers s'érige en chevalier des lettres et, pour nous convaincre de son authenticité, il rameute toute une cohorte d'affidés qu'il publie lui-même dans sa revue *L'Infini* et dans la collection du même nom qu'il dirige chez Gallimard. L'autre technique de rabattage consiste à souligner lui-même sa pseudo-insoumission… lui qui est de toutes les émissions (« Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation », *dixit* Debord). Ainsi, sur la quatrième de couverture de *Centre*, il prend encore la posture du « révolté métaphysique » des beaux quartiers pour mieux se mettre en évidence :

> Nora, 40 ans, est psychanalyste. Son amant, un romancier français controversé peu nobélisable, s'intéresse de près à Freud et à Lacan. Il veut aussi comprendre pourquoi, récemment, contre toute attente, Paris est brusquement redevenu le centre d'un monde secret et nouveau.

L'on comprend vite que Sollers nous refile la sempiternelle même rengaine : une énième autofiction, une réécriture du même livre avec les mêmes thèmes, un texte entièrement destiné à s'encenser à l'infini. Sollers s'autodéclare « romancier français controversé ». Il confond le vrai créateur subversif avec ceux qui comme lui font carrière en s'autoproclamant tel quel sur papier ou à la télé. S'auto-estampiller marginal ou provocateur est une technique marketing utilisée par de nombreux plumitifs de tout acabit afin d'attirer l'attention sur leurs bluettes. Laurent Baffie ne se coiffe-t-il pas d'un post-it **LIVRE TRÈS DRÔLE** pour déclarer que ses petites annonces sont **FRANCHEMENT LIMITES**, et Vincent Dedienne ne va-t-il pas jusqu'à vendre à la criée ses **BIOS** (TRÈS) INTERDITES.

Tous ces termes hyperboliques cherchent à éblouir et à ébahir, à faire accroire que le contenu est vraiment séditieux. La démarche marchande de Sollers est exactement la même que celle de l'anodin Dedienne et du bouffon Baffie ; certes c'est moins visuel, puisqu'il s'agit ici d'un « écrivain » et non d'un « amuseur », mais le besoin de jouer au trublion rebelle relève de la même stratégie commerciale spectaculaire, alors qu'ils sont tous sans exception des tigres de papier parfaitement conformistes formatés pour le petit écran. Les vrais subversifs n'y apparaissent jamais, tandis que Sollers et ses semblables s'y exhibent en boucle, certains à chaque jour ou à chaque semaine, en tout cas très régulièrement.

Sollers s'affiche en outre « peu nobélisable ». Il s'agit d'une manœuvre médiatique qui se manifeste en deux temps : il faut d'abord arborer sa prétendue singularité et attirer l'attention sur soi, puis dans un deuxième temps prétendre le contraire de ce que l'on pense dans l'espoir que les lecteurs naïfs détecteront la vraie grandeur qui se cache derrière cette belle humilité. La vérité est que Sollers est à ce point obsédé par la reconnaissance officielle qu'il a lui-même depuis des décennies publié dans sa revue tous les textes lècheculatifs des flagorneurs qui battent le tambour pour lui. Philippe Blanchon, entre autres, dans l'extrait suivant de *L'Infini* (N°135, Printemps 2016, p.27), suce l'ego de Sollers jusqu'à la moelle, il l'égale aux plus grands et déclare qu'il est encore temps de donner le Nobel à l'histrion du Quartier latin… plus proche du pique-assiette que de Picasso :

Aller-retour. D'où possiblement Melville. Joyce. Claude Simon donc. Ensuite ? Sans commentaire…

Faute de Pléiade, on pourrait donner le Nobel à Sollers, il est temps encore. Car, en France, que s'est-il passé depuis ? Les revanchards et leurs grigris ? Les défilés de pleureurs, pleureuses ? Soyons sérieux. Il y a peut-être un Kafka, un Joyce, un Proust, cachés, pourquoi pas… Au vu du fonctionnement des organisations des douanes, c'est possible, c'est probable. Mais Sollers est passé par les mailles. Léger. Il passe, repasse. Arlequin. Plus proche de Picasso que d'aucun autre. Visitation,

> Lorsque le roi de Ts'in est malade, répondit Tchouang-tseu [Zhuang zi], il fait vernir un médecin. Au chirurgien qui lui ouvre un abcès ou lui vide un furoncle, il donne un char ; il en donne cinq à celui qui lèche ses hémorroïdes. Plus le service qu'on lui rend est vil, mieux il le paie. Je suppose que vous avez soigné ses hémorroïdes. Pourquoi vous a-t-il donné tant de chars ? Allez-vous en ! (*Philosophes taoïstes, op. cit.*, p. 344)

L'expression populaire « sucer furoncles / lécher hémorroïdes » (吮癰舐痔) est salive courante, en Chine comme dans *L'Infini,* où la pratique du lèche-bottes est très sollicitée et appréciée par notre baroudeur. On verra plus loin, lorsque nous examinerons la prestation médiatique spectaculaire de Sollers dans l'émission *On n'est pas couché,* qu'il exprime là aussi sur le faux ton de la blague le souhait d'avoir le Nobel, soutenu par un autre béni-oui-oui spectaculaire, Yann Moix. Bref, d'un côté Sollers s'autodéclare controversé, peu nobélisable et réfractaire, question de faire rayonner son aura de subversif à la noix, et de l'autre il étale depuis des décennies dans *L'Infini* les panégyriques de lobbyistes qui bêlent aux quatre vents qu'il est nobélisable et goncourtable. Ceci est d'autant plus stupéfiant que dans *Centre* il affirme (p. 15) :

Nora ne me parle pas de ses cas, sauf énormité significative, venant, la plupart du temps, de sa clientèle gay. Elle s'étonne qu'en tant qu'écrivain je n'aie aucun préjugé contre l'analyse, *au contraire.* Je pense qu'elle pourrait décourager le flot consternant des « rentrées littéraires » et les éloges dithyrambiques sur des pavés illisibles, décrétés « bouleversants », « stupéfiants », « miraculeux ». Cela dit, Nora aime bien la vraie littérature, surtout Kafka et Dostoïevski. Étrangement, pas de Bible à l'horizon. Mais Freud, toujours Freud.

Pour mieux masquer ses fourberies, Sollers n'hésite pas à dénoncer les « éloges dithyrambiques sur des pavés illisibles, etc. ! Ces « éloges dithyrambiques », il se les rédige lui-même sous le pseudo de Viktor Kirtov dans son site Internet PileFarce, ou il les commande à des initiés gallimardiens qu'il publie dans la collection L'Infini et/ou dans la revue du même nom qu'il dirige (voir quelques exemples consternants dans le Figaro Littéraire et dans la farce cachée du *Monde des Livres)*.

Dans la deuxième partie de l'émission, Barthès introduit un nouvel invité, « *l'un des hommes les plus influents dans le monde de la mode, Luka Sabbat.* » Le jeune styliste prend place aux côtés de Sollers, il est vêtu d'un chemise « hawaïenne » faisant l'apologie du fric et il affiche lui aussi son désir de subversion en portant au cou une chaîne avec un pendentif sur lequel est inscrit « Hotmess » (« chaud foutoir ») dont les SS ressemblent à des signes de dollars !

Barthès : « *Vogue* écrit à l'époque [Sabbat avait 15-16 ans] que vous êtes un génie d'Instagram, on vous surnomme aussi l'ado le plus cool du web, la star 2.0, que-ce qui fait que vous êtes un génie d'Instagram et du Web, du coup ? »

Sabbat commence à expliquer comment il fait pour avoir des *followers*. Barthès interjette qu'avoir des *followers* c'est comme une marque, puis lorsque Sabbat veut continuer à s'expliquer, Sollers l'interrompt encore en pérorant :

« Surtout dans un monde où tout le monde s'appelle désormais marketing, Jean-Paul Marketing, etc., Jean-François, Marie, Marguerite Marketing, tout le monde s'appelle Marketing… »

Sabbat, visiblement agacé et décontenancé par les interventions répétées de Sollers, fait la moue, le regard suppliant tourné vers Barthès et les spectateurs qui ne sont plus divertis du tout :

Et Sollers de continuer : « … enfin, il y a des numéros, pour, hein… (Sollers se tourne vers Sabbat en gesticulant et ce dernier de plus en plus ennuyé par le baratin de l'écrivain implore Barthès du regard…) on est d'accords, ils sont là. (Le réalisateur finit par comprendre que tout le monde en a vraiment ras-le-bol des fanfaronnades du vieux schnoque et décide de rétrécir le plan, afin qu'on ne voit plus la mine déconfite de Sabbat ni les visages ennuyés des spectateurs.) Ils sont à pied, ils sont à prendre… (Sollers sentant l'atmosphère s'alourdir, met finalement fin à son petit discours ringard en lançant) bravo ! continuez ! ». Le chauffeur de salle fait diversion en commandant les applaudissements, puis Barthès enchaîne avec Sabbat sur le thème du harcèlement sexuel par les photographes de mode.

Barthès demandera à Sollers : « C'est bien Macron ?», lequel rétorque : «Ahhhhh ouiiiiii ! Il est sublime là ! Ahhh ouiii !». Barthès : «Là ou en règle générale ?». Et Sollers de faire son numéro : « Moi je suis une caméra, toutes les caméras l'aiment, vous avez vu comment il cherche la caméra partout ? Y'a des humains qui sont là, quelle erreur, il n'y a que des caméras…. Vous l'avez vu ailleurs que dans une caméra ? Avec sa caméra, lui-même il se filme lui-même. Oh ! c'est un génie. Il a compris une chose, c'est que la société du spectacle, dans laquelle nous sommes, le livre à lire, c'est celui de Guy Debord, on va commémorer 68 bientôt (Sollers s'anime, fait de grands gestes avec ses bras, sa voix devient de plus en plus emphatique), il faut que tout le monde lise, le sujet d'aujourd'hui (Sollers s'excite, il gesticule et est de plus en plus sonore), le chef d'œuvre de Guy Debord qui s'appelle *La Société du Spectacle*, de *La Société du Spectacle*, à fond, (toujours très animé, Sollers lève les deux poings), le virtuose, le génie, qui a compris que c'était ça, le spectacle, sans arrêt, sans arrêt, sans arrêt. C'est le génie virtuose, Macron, et Brigitte, bien sûr ! »

Sous les *spotlights* de *Quotidien*, l'une des émissions les plus ineptes de la boîte à images, Sollers affirme avec véhémence que Macron ne fait que chercher la caméra partout, alors que lui-même ne cesse de se pavaner devant les mêmes caméras ! Dans *Centre,* l'amante du narrateur (Sollers) « trouve ridicules les hommes et les femmes politiques, leurs reniements, leur recherche éperdue de la caméra, leur narcissisme, leurs livres que personne ne lit. » (*Centre*, *op. cit.*, pp. 26-27) Pardi, voici bien un transfert littéraire qui sied comme un gant à Sollers !

Barthès poursuit : « Qu'est-ce qu'y'a Brigitte ? » Sollers répond : « Ah ben… écoutez, elle, elle, donne tout ce qu'elle a, c'est la première dame de France, avec ses cheveux blonds. Mais non, tout ça est très très étudié, croyez-moi. »

Barthès : « Et si c'était [Macron] un livre ? » Sollers : « Il ne faut pas rire, non, c'est très important (Sollers continue avec d'amples gestes des mains comme pour signifier l'importance de ce qu'il dit), c'est évidemment cynique, mais c'est très très très bien fait. »

Barthès répète sa question : « Si c'était un livre ? Si le président était un livre ? » Sollers (avec emphase) : « *La Société du Spectacle*. Avec une nouvelle préface d'Emanuel Macron. »

Mais pourquoi Sollers insiste-t-il tant sur *La Société du Spectacle*, alors qu'il est précisément en train de se livrer sans vergogne à un *show* voué à l'autopromotion ? La réponse se trouve noir sur blanc en filigrane (et ci-dessous blanc sur bordeaux) dans la correspondance de Debord :

> Cher Jean-Jacques, […] Je pense comme vous à propos de Gallimard : il est déjà bien tard. Vous devez n'avoir rien à discuter avec les subalternes : la Cremisi [Teresa Cremisi, collaboratrice d'Antoine Gallimard], ce pauvre bouffon de Sollers, etc. Il semble qu'Antoine lui-même, officiellement le responsable, en vienne à réitérer sa bévue de 1969 ; et le siècle finira sans lui donner une nouvelle occasion de récidive. Il commet envers vous une bien extraordinaire indélicatesse. Il ne se rend pas compte — ou veut faire semblant — que c'est uniquement parce que vous m'aviez parlé de lui que j'étais prêt à lui laisser la liberté de fixer lui-même et tout de suite sa proposition, à laquelle je n'aurais répondu que par oui ou non. Je n'avais même rien répondu, évidemment, aux avances de ces burlesques Mauriès, Sollers, etc. Et même avec le responsable, je ne veux discuter de rien. Or, des hésitations, interventions et collaborateurs, nuances rajoutées, seraient en fait l'équivalent de discussions. Vous pourriez conclure en lui disant que j'ai été choqué d'apprendre qu'un éditeur pouvait être « si bête et si malheureux » qu'il se laisse conter que je pouvais avoir fréquenté un Sollers (et pourquoi pas Mao, Castro, Gorbatchev ?) (Lettre à Jean-Jacques Pauvert, 14 novembre 1991, in *Guy Debord, Correspondance, op. cit*., pp. 311-312)

> Pour Antoine Gallimard. En addition au contrat signé le 22 avril 1992 entre les Éditions Gallimard et moi, auquel ne se trouvait pas indexé le plan de publications ; considérant aussi que dans le même contrat ont été prévues les publications de *La Société du spectacle* et de *Commentaires sur la sociétés du spectacle* dans le courant de l'année 1992, puisque je m'engageais à remettre « de plus (…) dans le courant de l'année 1993 un nouvel essai inédit », je déclare m'en remettre à Antoine Gallimard pour la suite de la réalisation dudit plan de publications. (Lettre à Antoine Gallimard, le 15 mai 1992, in *Guy Debord, Correspondance, op. cit*., p. 342)

L'œuvre capitale de Debord fut d'abord publiée en 1967 aux Éd. Buchet-Chastel, puis en 1971 aux Éd. Champ Libre. Debord, dans sa lettre à Jean-Jacques Pauvert, confirme qu'Antoine Gallimard, devant le succès de cet écrit, est prêt à lui accorder des conditions favorables pour rééditer chez lui l'ouvrage dont chaque édition antérieure s'est vendue rapidement, chose qui fut faite quatre mois plus tard (Debord ne s'adresse pas directement à lui comme il le fait avec son ami Pauvert), soit le 21 septembre 1992. Ainsi Sollers, qui s'égosille au *Quotidien* sur *La Société du spectacle*, vante les mérites d'un ouvrage reconnu depuis des lunes et publié par sa propre maison d'édition. Mais il s'est bien abstenu de recommander aux adeptes de ce spectacle *médiocritique* la lecture du septième volume de la correspondance de Guy Debord, publié aux Éd. Librairie Arthème Fayard en 2008, où le situationniste dit tout le bien qu'il pense de Sollers :

> Cher Michel, […] Pauvert, en fait, et de plus en plus nettement, montrait qu'il parlait au nom de Gallimard et m'assurait des excellentes intentions de celui-ci. J'ai demandé comme préalable absolu que Gallimard veuille convenir qu'il avait parlé sans aucune preuve en 1969 en annonçant que tous les situationnistes voulaient être auteurs N.R.F. (je suis habitué à tant d'interprétations malveillantes que je ne serai même pas surpris d'entendre dire que je n'avais alors démenti avec vivacité que pour garder le secret sur de telles négociations, destinées à se prolonger conspirativement pour n'aboutir qu'une génération plus tard). Je me suis fait aussi garantir cette condition que je refuse d'être en contact avec tout autre personne qui pourrait représenter ces éditions (je pensais surtout à Sollers, bien sûr). On n'a rien objecté à ce que je demandais. » (Lettre à Michel Bounan, in *Guy Debord, Correspondance*, *op. cit*., pp. 343-344

Debord est catégorique : il refuse tout contact avec Sollers car il sait très bien que depuis belle lurette ce dernier n'est qu'un bonimenteur et un manipulateur médiatique spectaculaire… le Bernard Tapie des lettres, pour reprendre ses propos cités au tout début de mon article :

> Ce qui compte, c'est que ce Sollers *fait un autre métier*. On le comparerait avec plus de pertinence à Bernard Tapie. Il serait fort injuste de reprocher à Tapie d'être un homme riche, et aussi injuste de lui reprocher de ne pas être un homme riche : c'est un escroc dont les affaires sont de la *cavalerie médiatique*, comme l'essentiel de celles de son temps. (Les italiques sont de Debord)

Sollers va jusqu'à prétendre qu'il a connu Debord personnellement. Il emploie systématiquement cette tactique dans tous ses bouquins — il redore son blason en collant son nom à celui d'auteurs illustres dans l'espoir que leur réputation ruissellera sur la sienne :

Chère Annie, […] Sollers ne peut faire le moindre doute pour personne, et pour moi moins, soyez-en sûre, que personne. Il paraît clair, en lisant sa risible *Fête à Venise*, qu'il veut y insinuer qu'il a participé jadis à la Conférence de Venise ; qu'il a figuré de sa personne au nombre des mythiques « situs clandestins ». Et en plus j'ai su, par Jean-Jacques [Pauvert], que l'animal avait prétendu, auprès d'Antoine Gallimard, qu'il me connaissait personnellement. Il vient de redoubler de cynique audace en me livrant un stock de lauriers dans *L'Humanité* [« Avez-vous lu Debord ? » Entretien d'Arnaud Spire avec Philippe Sollers, dans L'Humanité du 5 novembre 1992]. Chaque fois qu'il plaît à un agent du spectacle — ou bien qu'il reçoit l'ordre — de parler élogieusement de moi, il y a quelques malveillants robots qui vont en conclure qu'il faut donc qu'il y ait quelques connivences entre ce noble critique et moi ; tant l'époque a rendu les gens stupides, et les manipulations faciles : et c'est même dans ce seul but qu'un Sollers s'y emploie. La conclusion évidente est qu'il ne faut tenir aucun compte de ce que pensent ou affectent de penser les *médiatiques*. Je l'ai montré depuis toujours, et ne changerai pas. Je ne suis, pas plus que Cravan, un artiste, quoique réellement intéressé à ces questions, là où elles se posaient encore, et par là même me sentant obligé d'être quelque chose d'un peu plus qu'un artiste. Mais enfin, même si j'étais un artiste, il est sûr que je ne considérerais pas Sollers comme un autre artiste, qui serait, par exemple, trop mondain. (Lettre à Annie Le Brun, in *Guy Debord, Correspondance, op. cit*., pp. 377-378)

Sollers étant même allé jusqu'à laisser entendre qu'il était l'éditeur de Debord, celui-ci a tout de suite reconnu en lui le renard médiatique mondain :

Cher Michel, […] Je t'envoie une très surprenante manifestation de cynisme, que tu ne risquerais pas de découvrir parmi tes lectures habituelles. Sollers, à qui je n'ai jamais voulu répondre, a peut-être pensé qu'à la fin il m'y contraindrait en faisant mon éloge dans *L'Humanité* (et les staliniens sont dans une telle déroute qu'ils peuvent se prêter à son jeu). (Lettre Michel Bounan, 21 décembre 1992, in *Guy Debord, Correspondance, op. cit*., p. 382)

Dans *L'Humanité* du 5 novembre 1992, dégoûtant journal tout aussi chargé de sang et de mensonges que les comptes du docteur Garetta, il y a même quelques éloges à mon propos. Mais ce n'est qu'insignifiant, puisque signé Philippe Sollers. » (Guy Debord, in *Œuvres*, *op. cit.,* p.1852)

Cher Jean-Jacques, […] Sollers laisse dire partout, et même sans rectifier quand il est présent, qu'*il est mon éditeur* ! Hallier, dans son *Idiot* de janvier, vient de rappeler que c'était plutôt vous, quoique le détail doive passer pour assez négligeable à sons sens ; car il me déteste presque autant qu'il hait Sollers. Je suppose que vous avez vu le dernier bulletin avec de nouvelles imprudences [de la part de Philippe Sollers, qui se servait (dans le bulletin Gallimard de janvier 1993) de citations extraites des *Commentaires sur la société du spectacle*, à propos du « secret », pour annoncer la sortie de son livre Le Secret]. J'attendrai, avant de juger, de connaître vos conclusions. (Lettre Jean-Jacques Pauvert, 8 février 1993, in *Guy Debord, Correspondance, op. cit*., p. 393-394)

Barthès est habituellement prompt à décrypter les contradictions des politiques (mais pas des artistes reçus sur le plateau qui eux sont tous automatiquement « géniaux », « à voir », « à lire », « à écouter » absolument) en utilisant ce qu'il appelle le « Placard à archives ». Il lui suffit pour cela de comparer deux extraits d'enregistrement d'une conférence, d'un discours, d'un entretien ou d'un écrit où la personne concernée se contredit carrément. On attend donc avec impatience que *Quotidien* diffuse l'extrait précité où Sollers affirme « J'ai horreur des réseaux, surtout quand ils sont sociaux. », alors que la veille de la sortie de *Centre* en librairie il mettait en ligne sur son compte Twitter l'article d'Anthony Palou dans *Le Figaro*, qu'il fit de même le lendemain de la publication d'un article sur *Centre* par Frédéric Pagès dans *Le Canard Enchaîné*, qu'il gazouilla encore le surlendemain de son passage à *Quotidien* un lien avec l'enregistrement de sa prestation spectaculaire durant la première partie de l'émission, et que quatre jours plus tard il ajoutait sa *jimage* « Le Roi de la littérature » à ce même lien. Bref, Sollers gazouille sur son compte Twitter ses propres envolées et les gentils cui-cui de ses valets et affidés le louangeant dans *L'Infini* et dans divers journaux complaisants !

> Par définition, l'hystérie est une publicité inlassable, indéfiniment romancée. Elle raconte un peu n'importe quoi, mais ce n'est pas grave. Son rôle de victime triomphante est garanti par contrat. Ce matin, elle est très sombre, ce soir elle sera intarissable. Toute la journée, elle envoie des textos, elle twitte, elle s'agite. (Philippe Sollers, *Centre*, *op. cit.*, p. 36)

Abordons maintenant la prestation médiatique spectaculaire de Sollers dans *On n'est pas couché* du 14 avril dernier, sou-mission volontaire à cette é-mission prescriptive pour quiconque cherche désespérément à augmenter son cheptel de lecteurs. Et ce jour-là l'écrivain fut particulièrement bien servi par les obligeants Laurent Ruquier, Christine Angot et Yann Moix qui ont rivalisé d'ingéniosité et de flagornerie afin de lui « sucer les furoncles et lécher les hémorroïdes ». Cet échange de cajoleries entre-soi mérite donc de figurer au panthéon du genre.

Ruquier, tenant dans ses mains *Centre*, lance la séance de flatteries avec la question suivante : « Un petit livre, vous avez fait court cette fois-ci, pourquoi ? Sollers : « Pour être plus dense, pour être plus long en fait, dans l'intérieur de la pensée qui s'exprime. Voilà ! C'est plus court, mais c'est plus concentré. »

Le ton est donné, Sollers est « concentré », comme la soupe Campbell de Warhol et le ketchup Heinz, et il s'érige lui-même en icône pensante. Ruquier poursuit en faisant remarquer à Sollers qu'il parle « pas mal de la mort dans ce livre », puis il en lit un assez long extrait. Sollers mime l'extase, être lu à haute voix par le roi du PAF (Paysage Autopromotionnel Français) le propulse au septième ciel et son plus-de-jouir est manifeste sur la photo de gauche ci-dessous, où il apparaît à l'écran en même temps qu'une image de la couverture du livre que Ruquier est en train de lire.

Sa lecture terminée, Ruquier demande à Sollers : « Vous y [la douleur extrême liée au suicide] pensez, donc » ? Et Sollers de répondre : « Évidemment, évidemment. Il y a un mot fameux que me rappelait tout à l'heure Yan Moix en off, c'est le mot de Kafka qui souffrait épouvantablement et qui dit à son médecin si vous ne me tuez pas vous êtes un assassin. »

Le tour est joué, Sollers vient de mettre Moix dans sa poche et l'on verra que cela paiera au centuple. Mais auparavant l'écrivain, rompu à la médiasphère et aux caméras de télévision des talk-shows-biz-buzz, prend soin de s'assurer les bonnes grâces de Ruquier. En pâmoison devant ses propres écrits, il le remercie de l'avoir si bien lu et ajoute : «J'ai remarqué que c'était plutôt bien écrit… grâce à vous.» Puis il envoie un gros bisou sirupeux à Ruquier, simagrée qu'il répétera à quelques reprises au cours de l'émission.

Yann Moix s'empresse d'ajouter : « Oui, d'abord Philippe Sollers c'est mon maître : c'est le plus grand, c'est le plus grand écrivain français vivant. Qu'on le veuille ou non, c'est ainsi ! Puis il pinaille en disant y'a un autre plus grand écrivain français vivant mais internationalement connu, « mais peu importe les frontières, peu importe la géographie, vous êtes le plus grand écrivain français vivant international, même si comme Johnny Halliday vous êtes moins connu que Houellebecq à l'étranger. On peut être universel, on doit même être très local pour être universel. »

Moix ne fait pas allusion à Houellebecq par hasard. Il ne lui a pas échappé que, dans *Centre*, Sollers remarque : « Toupet a mis un certain temps à découvrir le plus grand écrivain français vivant internationalement célèbre : Michel Houellebecq… » Or Toupet est le nom utilisé par Sollers pour se moquer du philosophe Michel Onfray, grand pourfendeur de Freud… et de Sollers. Lorsque Moix décrète « Qu'on le veuille ou non, c'est ainsi », il fait d'un coup de langue un sucement de furoncles et un léchage d'hémorroïdes : il encense d'abord Sollers et ensuite il lui donne raison contre Onfray qui a déboulonné Freud dans son essai *Le Crépuscule d'une idole, L'Affabulation freudienne* (Grasset, 2010, p. 73). Qu'on le veuille ou non, une chose est certaine : Moix a beau se livrer à des singeries sur le petit écran, cela ne fait pas pour autant de Sollers l'exception française qu'il prétend être. Le verdict de Guy Debord est sans appel : Sollers est un vendeur de tapis, un falsificateur, un voleur de

mots, comme je l'ai démontré à plusieurs reprises dans *Le Mouvement Sollers ou l'Art de dérober les joyaux de la poésie chinoise, suivi du Système Sollers et ses satellites* ainsi que dans *Le Dao de Philippe Sollers : Profession de Moi, Tapages et Dérapages*.

Il ne faut pas s'étonner de cette apologie de Moix, il est un proche de Sollers et tous deux sont assidûment publiés dans la revue *Ligne de risque* dirigée par Yannick Haenel et François Meyronnis. Et Sollers à son tour publie souvent Haenel et Mayronnis dans *L'Infini*, de même que dans la collection éponyme qu'il dirige chez Gallimard. Moix a aussi été publié dans cette revue sollersiaque et il ne va quand même pas courir le risque de se mettre à dos le « Roi de la littérature » et encore moins Gallimard !

Un peu plus tard durant l'émission, Ruquier bredouille quelques mots sur la lointaine épouse de Joyaux et comme Freud est l'un des sujets effleurés par le livre de Sollers, il se prête encore au rite de lecture. La comète Sollers en profite pour répéter quasiment mot pour mot ses propos tenus dans l'émission *Quotidien* au sujet des patients qui se plaignent de pertes de mémoire. Puis, la comédie se poursuit de plus belle :

Sollers : « Je veux parler ici, euh, (il pointe l'écran spectaculaire au-dessus des spectateurs) et dit : « Voilà une très bonne psychanalyste dont on vient de voir l'image, je veux (il bafouille) du livre, du livre qui me paraît, euh, j'en parle parce que c'est vrai (il hausse le ton et fait de grands gestes des deux mains en disant solennellement), le livre qui prouve que quelqu'un a dû sa vie, ou sa survie à la psychanalyse, c'est *Une semaine de vacances* de Christine Angot. »

Une photo de Kristeva apparaît alors, profe et psy patentée à l'écoute des autres… et des lois du milieu, jadis membre impartial du jury de la Bibliothèque Nationale de France lorsque cette vénérable institution remit son tout premier prix littéraire en 2009 à… Philippe Sollers, jury où siégeaient également Marc Fumaroli (dont sa réponse au Discours de réception de Jean Clair à l'Académie française fut publiée en 2009 chez… Gallimard) ainsi qu'Édouard Glissant qui venait de publier coup sur coup — chez Gallimard — *Les Entretiens de Bâton Rouge* (2008) et en 2009 *Philosophie de la relation* (!!!) :

> Il m'est arrivé — une seule fois — d'être membre d'un prix littéraire, dont le montant était, si j'ai bonne mémoire, dix mille francs. J'ai pu, à cette occasion, observer les extravagantes coulisses de la gendeletterie et voir mijoter les plats les plus bizarres de la cuisine littéraire. Tout d'abord, je reçus, non sans surprise, une lettre d'un autre membre du jury me demandant expressément de donner ma voix à sa femme qui, sous un pseudonyme, présentait un roman à nos suffrages. Je fus encore plus stupéfait de constater que mon indignation n'était nullement partagée par mes collègues. La majorité paraissait tout à fait disposée, par camaraderie, à couronner l'œuvre — stupide — de la tendre moitié de l'écrivain ! « Il dit que le roman présenté est de sa femme, mais, entre nous, c'est lui-même qui l'a écrit, me confia un confrère. Ce cher ami a actuellement de gros besoins d'argent. Je voterai pour lui. » Avec un jeune écrivain également écœuré, je m'opposai catégoriquement à la « combine ». (*Le Canard Enchaîné* n° 1015, 11 décembre 1935, in Jean Galtier-Boissière, *Le Canard Enchaîné, Chroniques 1934-1937*, Éd. du Lérot, 2018, p. 233.)

Le prix ne fut finalement pas attribué cette année-là car tous les manuscrits reçus étaient au-dessous du médiocre ! Cependant, poursuit Galtier-Boissière « le jury se mit assez aisément d'accord sur le nom du candidat qui, l'année suivante, remporterait brillamment le prix et dans le plus grand secret un roman fut donc commandé à un jeune écrivain de mérite, avec la promesse expresse du couronnement ! »

Les auteurs défilent à la queue leu leu et les petits arrangements entre amis sont monnaie courante, les malversations présidant aux prix littéraires sont bien connues mais peu d'écrivains en parlent ouvertement car prudence et longueur de temps... Sollers ne fait pas autrement lorsqu'il lance à la ronde des appels mielleux, sur le faux ton de la blague ou de l'autodérision, pour quémander le Goncourt ou le Nobel, publiant lui-même ses suppliques dans sa propre revue ou dans celles de ses acolytes, ou à l'aide de complices comme Savigneau & consorts dans divers journaux et revues.

Revenant à ses moutons, Sollers enchaîne en flattant l'ego d'Angot : « Un livre magnifique, superbe, pour lequel elle a été trainée dans la boue. Or, je ne sais pas si elle me démentira, sans la psychanalyse je pense elle n'aurait pas pu se défendre contre cette attaque sociale, et cette réprobation fondamentale. [Regardant Angot, il lui demande] Est-ce que je me trompe ? »

Angot : «J'aurais déjà pas pu vivre. »

Sollers : « Eh bien, c'est ce que je voulais dire. »

Angot : « Ça commence comme ça. »

Sollers : « Voilà un témoignage qui me paraît essentiel. » Il prononce cette phrase d'un ton paternaliste et doctoral, en faisant un geste rituel de la main. Quiconque le connaît un tant soit peu sait très bien qu'à ses yeux ce n'est pas le témoignage d'Angot qui est primordial, mais le fait que lui, Sollers, lui fait avouer que son analyse est juste.

S'étant mis en moins de deux Moix et Angot dans sa poche, Sollers peut poursuivre sa cavalcade. Il faut admettre que ce fut un jeu de dupes, Sollers a publié Angot à de multiples reprises dans *L'Infini* chez Gallimard et le livre d'Angot en question est publié chez Flammarion, une filiale du Groupe Madrigall dont le président est l'Antoine du même nom, également patron est-il besoin de le préciser des Éd. Flammarion et Gallimard. Quelques instants plus tard, Angot paie elle aussi son écot :

Angot : « C'est [Sollers] quelqu'un qui a fait dans sa vie au moins un chef-d'œuvre, au moins un chef-d'œuvre. Moi parfois, tu sais (elle regarde Ruquier) y'a beaucoup de gens qui n'aiment pas Philippe Sollers, ou qui ne l'aiment pas, j'ai l'impression que ça aussi ça se tasse. Beaucoup de gens qui ne l'aiment, et moi ils me disent, les gens qui ne l'aiment pas souvent me disaient, oui mais bon d'accord m'enfin, mais à part *Femmes*, qu'est-ce qu'il a fait ? Philippe Sollers n'aurait fait que *Femmes*, que ce serait déjà beaucoup mieux que euh… »

Ruquier : « C'est son chef-d'œuvre ? »

Angot : « Bah ! Disons que c'est un livre majeur. Voilà ! Alors moi…»

Sollers : « Peut-être qu'il ne pourrait pas être publié aujourd'hui, tellement on est en pleine régression générale. »

Moix renchérit : « Ça c'est sûr ! »

Ruquier : (fixant la caméra et s'adressant aux téléspectateurs du spectacle) : « Vous pouvez le trouver encore hein *Femmes* chez Gallimard. » Puis regardant l'intéressé, il lui demande « C'est votre best-seller ? »

Dans l'un de ses très nombreux « entretiens » bidon (« Éloge de la contre-folie », paru à l'origine dans le magazine *Luxemburger Wort* en avril 2014, ensuite reproduit sur son site Internet, puis *poublié* dans *L'Infini* n°128, Automne 2014, ainsi que dans son « roman » *Complots* , donc resucé 4 fois !), Sollers informe une vestale enflammée qu'il est en train de vendre les manuscrits de ses ouvrages publiés à des collectionneurs ; il affirme même que « Le manuscrit de *Femmes* par exemple, qui a été un best-seller, les intéresse. On verra s'ils le revendent beaucoup plus cher dans quarante ou cinquante ans. C'est une manière de jouer avec la mort sur un temps très long. » (*Complots*, Éd. Gallimard, 2016, p.158).

Or deux ans plus tôt, un article de Jérôme Dupuis (« Philippe Sollers, ou l'art de l'enfumage », *L'Express*, 12 octobre 2012) nous apprenait que *L'Institut Edistat* (statistiques des ventes de livres en France) évaluait que ce "best-seller" s'était vendu à… 884 exemplaires ; depuis 1983, une trentaine de *Femmes* avaient donc été écoulées chaque année. En supposant que les ventes se soient depuis maintenues à ce niveau faramineux, nous en serions comme les dalmatiens du film à un peu plus de 1000 ! Dupuis révèle également les chiffres de vente d'autres œuvres sollériques (*Drame* : 11, *Paradis*: 99, *Le cœur absolu* : 77, *Portrait du joueur* : 68).

L'imbécile croit que tout est clair, quand la télévision a montré une belle image, et l'a commentée d'un hardi mensonge. (Guy Debord, *Commentaires sur La Société du Spectacle*, in *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1628)

Sollers, hochant de la tête, répond un tonitruant : « Ouais ! » Puis se ravise : « Non, c'est le *Dictionnaire amoureux de Venise*. » Ruquier réplique « ben alors ça c'est mon préféré ! » Puis Sollers ajoute « Recommandé par toutes les agences de voyages.» Ruquier « Mais alors mais moi j'adore.» Sollers : « Ce qui m'arrange beaucoup. » Ruquier : « ben ça c'est mon préféré chez vous évidemment, mais moi c'est à cause de Venise, c'est pas à cause de vous ! » Rires convenus, dirigés par le chauffeur de salle. (La régie était vachement bien préparée : lors de cet échange sont apparues à l'écran les pages couvertures de *Femmes* et du *Dictionnaire amoureux de Venise.*)

Cher Jean-Jacques, Antoine [Gallimard] a téléphoné, et *semble* revenu à la raison. On a fait un saut ici [à Venise] pour voir vite par nous-mêmes si la ville avait gardé ses meilleurs charmes. La réponse est clairement oui. On vous en montrera de peu connus, si seulement vous promettez de n'en rien dire à Sollers ; qui ne saura pas plus les trouver que le reste des beautés du temps. (Lettre à Jean-Jacques Pauvert, 30 mars 1993, in *Guy Debord, Correspondance,* op. cit., p. 405).

Par ailleurs il saute aux yeux que, lorsqu'on ne parle pas de lui, Sollers sombre dans l'ennui ou médite une tirade en attendant l'occasion de s'auto-aduler ou « d'instruire » les autres intervenants, (pauvre Kheiron…qui à ses yeux fait ici figure de Charon insignifiant !) :

Au cours de cette émission, l'on a pu s'animer et s'aimer à bouche décousue durant l'interview d'une autre invitée. En effet, une passe de cajoleries des plus glaireuses a eu lieu autour du premier livre d'Odile d'Oultremont, *Les Déraisons* (Les Éd. de L'Observatoire, 2018), qui a reçu le Prix Closerie des Lilas. Créé en 2007, son jury est exclusivement composé de femmes et son prix n'est décerné qu'au sexe fable.

Laurent Ruquier, pointant du doigt Sollers lui demande : « C'est pas mal d'avoir le Prix de la Closerie des Lilas, Philippe Sollers ? »

Sollers : « J'en ai toujours rêvé mais je ne l'ai jamais mérité. »

Ruquier : « C'est pas vrai ça ! »

Sollers : « Ah si ! »

Ruquier : « Vous auriez aimé l'avoir ? »

Sollers : « Non, je suis exclu en tant qu'homme. »

Ruquier : « Ah ben oui, évidemment ! »

Sollers : « Vous ne saviez pas que j'étais un homme ? »

Ruquier : « Ah oui, vous oui, mais j'avais oublié que ce n'étaient que des femmes qui recevaient le Prix de la Closerie des Lilas. » Suivent quelques paroles insignifiantes, puis Ruquier s'adressant toujours à Sollers lui suggère : « Ecoutez, écrivez sous un nom de femme le prochain ! »

Sollers : « Non, je me retire ! Qu'est-ce que je pourrais avoir comme prix, à votre avis ? Allez, le Nobel, allez ! » (dit-il en tapant sur la table) Ruquier : « Le Nobel de la littérature ! » Sollers : « Le Nobel des Lilas ! »

Intervient alors Yann Moix, le plus visqueux suceur de furoncles et lécheur d'hémorroïdes de l'histoire du Paysage Affairiste Français (PAF) : « C'est tellement flagrant qu'il y a une injustice dans le fait que vous n'ayez pas le Nobel, ça se voit tellement que d'une certaine manière vous l'avez à l'envers. Vous avez le Nobel quand même. »

Sollers : « Oui mais je préférerais l'avoir à l'endroit ! » (Rires)

Moix :« Attendez, oui mais, attendez (Sollers tape un clin d'œil à Moix tout en lui envoyant de la main un gros bisou de plus-de-jouir en reconnaissance de ce juteux échange lècheculatif), y'a quand même, y'a un immense écrivain américain qui ne l'a pas non plus, qui est Philip Roth, tant que Philip Roth ne l'aura pas, ne pas avoir le Nobel ne sera pas une insulte. »

Sollers : « Et c'est un ami en plus ! »

Moix : « Je cé, je cé ! »

Tout le monde le pense (que je devrais avoir le Prix Nobel de la Paix) mais je ne le dirai jamais...

吮癰舐痔

Je le pense et le dis à l'envers et à l'endroit, le Nobel de la Littérature c'est pour moi, gros bisou Moix...

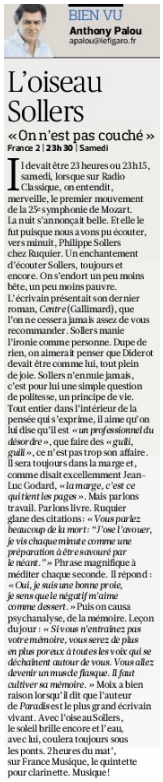
Le spectacle n'est pas un ensemble d'images, mais un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images. (Guy Debord, *La Société du Spectacle*, in *Œuvres*, *op. cit.*, p.767)

Moix n'a pas choisi cette comparaison avec Roth par hasard. Il « cé » très bien que tous les romans de Roth ont été traduits et publiés chez Gallimard et qu'il y a plusieurs textes de et sur lui dans *L'Infini*. Il « cé » aussi que Sollers a fait une brève apparition sous son propre nom dans *Opération Shylock: A Confession* (1993, Gallimard en 1995). Roth est lui aussi un fin renard, il « cé » comment entretenir de bonnes relations avec son éditeur français et flatter celui qu'il « cé » être plus que réceptif aux flatteries les plus basses.

Par ailleurs Moix, qui s'offusquait dans une émission précédente qu'un jeune interviewé réponde « Ouais ! », s'autorise à prononcer familièrement le mot « sais ». En outre, Sollers avait auparavant répondu à une question de Ruquier avec un gros « Ouais ! » bien gluant qui n'a déclenché aucune réaction d'indignation de la part du servile Moix à la langue si bien pendue et si pure.

Ceci me rappelle un certain Tian Deng (田登, « Monter au Champ »), ce préfet impérieux de la dynastie Song (宋, 960-1279) — la prononciation de son nom étant quasi identique à celle de « *dian deng* » (點燈, « allumer les lanternes »), il déclara son nom tabou et alla jusqu'à promulguer une loi qui prescrivait l'emploi de l'expression « mettre le feu » (放火) durant les trois jours de la Fête des Lanternes (燈節, le quinzième jour de la première lune de l'année), à cause de son homophonie avec « allumer les lanternes ». Depuis des lustres, l'expression « ne permettre qu'au préfet de mettre le feu, ne pas permettre aux cent noms de famille [le peuple] d'allumer leurs lanternes » (只許州官放火, 不許百姓點燈) est toujours d'usage pour railler le pouvoir en place qui en fait à sa guise et utilise sans vergogne deux poids deux mesures ! Bref, l'indice Moix a fait un bond en Bourse et ses chances d'être de nouveau publié dans la revue *L'Infini* et chez Gallimard n'ont jamais été aussi bonnes…

> Tout se passe comme si la popularité que la télévision permettait d'acquérir par une apparition régulière à l'antenne était un capital qui augmentait au fil des années et des émissions, et qui valait de plus en plus chère en dehors de l'institution. (Sabine Chalvon-Demersay, Dominique Pasquier, *Drôles de stars, la télévision des amateurs*, Éditions Aubier, 1990, p. 231)



BIEN VU
Anthony Palou
apalou@lefigaro.fr

L'oiseau Sollers

«On n'est pas couché »
France 2 | 23h30 | Samedi

Il devait être 23 heures ou 23h15, samedi, lorsque sur Radio Classique, on entendit, merveille, le premier mouvement de la 25e symphonie de Mozart. La nuit s'annonçait belle. Et elle le fut puisque nous avons pu écouter, vers minuit, Philippe Sollers chez Ruquier. Un enchantement d'écouter Sollers, toujours et encore. On s'endort un peu moins bête, un peu moins pauvre. L'écrivain présentait son dernier roman, *Centre* (Gallimard), que l'on ne cessera jamais assez de vous recommander. Sollers manie l'ironie comme personne. Dupe de rien, on aimerait penser que Diderot devait être comme lui, tout plein de joie. Sollers n'ennuie jamais, c'est pour lui une simple question de politesse, un principe de vie. Tout entier dans l'intérieur de la pensée qui s'exprime, il aime qu'on lui dise qu'il est *« un professionnel du désordre »*, que faire des *« gulli, gulli »*, ce n'est pas trop son affaire. Il sera toujours dans la marge et, comme disait excellemment Jean-Luc Godard, *« la marge, c'est ce qui tient les pages »*. Mais parlons travail. Parlons livre. Ruquier glane des citations : *« Vous parlez beaucoup de la mort : "J'ose l'avouer, je vis chaque minute comme une préparation à être savouré par le néant." »* Phrase magnifique à méditer chaque seconde. Il répond : *« Oui, je suis une bonne proie, je sens que le négatif m'aime comme dessert. »* Puis on causa psychanalyse, de la mémoire. Leçon du jour : *« Si vous n'entraînez pas votre mémoire, vous serez de plus en plus porteux à toutes les voix qui se déchaînent autour de vous. Vous allez devenir un muscle flasque. Il faut cultiver sa mémoire. »* Moix a bien raison lorsqu'il dit que l'auteur de *Paradis* est le plus grand écrivain vivant. Avec l'oiseau Sollers, le soleil brille encore et l'eau, avec lui, coulera toujours sous les ponts. 2heures du mat', sur France Musique, le quintette pour clarinette. Musique!

Le courtisan Anthony Palou qui, la veille de la sortie de *Centre* en librairie, comme nous l'avons vu, a publié un torchon dans *Le Figaro* pour nous sommer de le lire (article *subito presto* gazouillé par Sollers sur son compte Twitter), récidive le 16 avril, soit le surlendemain de la prestation médiatique spectaculaire de Sollers dans *ONPC* — cet article adulateur nous recommande le dernier roman de Sollers et cite « Moix [qui] a bien raison lorsqu'il dit que l'auteur de *Paradis* est le plus grand écrivain vivant. » De toute évidence, Palou était à minuit un peu sonné car Moix a plutôt dit « écrivain français vivant », et non pas « écrivain vivant » tout court. Qu'à cela ne tienne, les lecteurs avertis du délit d'initié littéraire entre *Le Figaro* et les éditions Gallimard connaissent fort bien le degré zéro d'objectivité des chroniques littéraires que publie ce journal très étroitement lié à cette maison de passes littéraires entre-soi.

Ainsi qu'il l'avait fait après sa prestation médiatique spectaculaire à *Quotidien* et dans *ONPC* et afin que personne n'oublie qu'il a les réseaux sociaux en horreur, le pinson Sollers s'est empressé de gazouiller sur son compte Twitter ce nouvel article de Palou le jour même (16 avril) de sa publication !

Sollers connaît l'ADN (l'Audience Douillette Néoténique) du petit écran sur le bout de ses doigts bagués, notamment celles de *Quotidien* et de *ONPC* : « *The Medium is the Message* » (*dixit* Marshall McLuhan en 1967). Peu importe le contenu qu'il radote, l'important consiste à montrer sa tronche partout et à faire quelques blagues par-ci et autodérisions par-là, assaisonnées d'une touche (audience oblige) de transgression adolescente (« Moi j'ai fumé du très bon afghan noir…») pour divertir et leurrer les spectateurs subjugués par le chauffeur de salle : « Tout ça est très très étudié, croyez-moi. » (*dixit* Sollers à propos des apparitions médiatiques du couple Macron). « Le contenu d'un média est comme un savoureux morceau de bifteck que le cambrioleur offre au chien de garde de l'esprit pour distraire son attention. » (*dixit* Marshall McLuhan en 1964). Sollers n'en rate pas une, faire le buzz et donner des poutous devant les caméras est selon lui la tâche principale d'un écrivain — pourquoi dès lors s'étonner que, même s'il est « réfractaire aux mensooonges généralisés » et aux réseaux sociaux, il prenne soin de rapidement mettre sur Twitter les images et les liens des émissions où il a sévi.

> Le spectacle se présente comme une énorme positivité indiscutable et inaccessible. Il ne dit rien de plus que « ce qui apparaît est bon, ce qui est bon apparaît ». L'attitude qu'il exige par principe est cette acceptation passive qu'il a déjà en fait obtenue par sa manière d'apparaître sans réplique, par son monopole de l'apparence. (Guy Debord, *La Société du Spectacle*, in *Œuvres*, *op. cit.*, p.769)

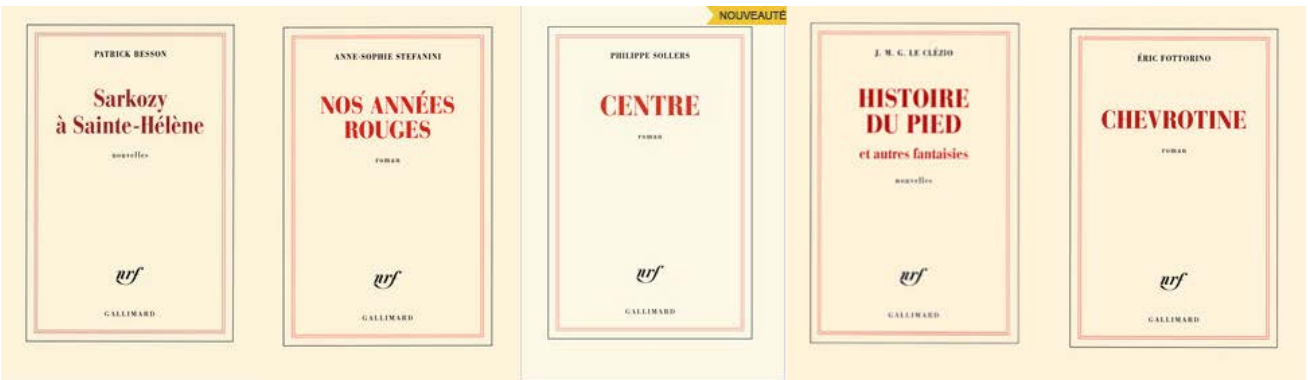
Debord, dans ses *Commentaires sur La Société du Spectacle,* constate que le trait le plus caractéristique du spectaculaire intégré dans la société moderne est l'apparence vêtue des apparats de l'évidence absolue. Je comprends ce passage comme une exhortation et cherche donc à décrypter le fonds de commerce de *La Société du Simulacre* incorporée par Sollers : la P.M.A. (Promotion Médiatique Assistée).

Examinons quelques exemples récents : d'abord Palou, ensuite Josyane Savigneau et Vincent Roy dont le duo forme l'archétype de la P.M.A. avec toutes les caractéristiques françaises d'usage.

Il va de soi que ce Palou à plume de velours n'a pas non plus loupé la dernière consécration de Sollers, qui a en effet été couronné, le samedi 5 mai dernier, lauréat de la deuxième édition du Prix de la Petite Maison (restaurant niçois). Ce prix, d'une valeur de 7000 euros, récompense un roman français paru dans l'année, donc *Centre,* et lui permettra de renouveler son abonnement Twitter ! Se reposant le jour du Seigneur du long voyage et de la cuite de la veille, Sollers a rattrapé le lundi 7 mai le temps perdu en se levant dès potron-minet pour gazouiller gaiement ce *lickez*-moi sur son compte Twitter.

Faisant fi de la commémoration de la Victoire des Alliés, Palou s'est concentré sur son essentiel message mondain et dès le 8 mai s'est encore une fois fait le canonnier tonitruant de « cet écrivain hors norme qui carbure sec à la littérature, sa passion fixe. L'encre bleu vénitien coule naturellement depuis soixante ans dans ses veines. Discours parfait, rimbaldien, du lauréat axé, hé oui, sur la guérilla. » Flagornerie tous azimuts où Palou plante dans son dithyrambe les titres de deux livres (*Passion Fixe* et *Discours Parfait*) du chaman gallimardesque. Ce dernier au sommet du plus-de-jouir, s'est empressé, de nouveau le jour même de la publication de Palou dans *Le Figaro*, de gazouiller cet article sur son compte Twitter car il est de plus en plus évident qu'il abomine du fond du cœur les réseaux sociaux.

Le « jury » de ce prix de consolation maison, en attendant le Nobel qui semble relégué à la Saint-Glinglin, était présidé par Patrick Besson, un grand habitué du *Figaro* et du *Point* (tout comme Sollers) qui, coïncidence céleste, vient justement de publier son dernier roman chez Gallimard (*Sarkozy à Sainte-Hélène)*. Parmi les membres de ce jury au-dessus de tout soupçon se consacrant à la P.M.A., il y avait aussi Sylvie Le Bihan et son mari Pierre Gagnaire qui ont tous deux été publiés par les Éd. Flammarion et Odile Jacob, deux filiales du groupe Madrigall dont on connaît les ramifications tentaculaires. Dans ce jury se trouvaient aussi Bruno de Cessole qui a publié chez Flammarion et Gallimard ; Jemia Le Clezio, dont le radieux époux Jean-Marie Gustave a reçu lui le prix suprême et a publié plus d'une trentaine de livres chez Gallimard ; Anne-Sophie Stefanini dont le dernier roman *Nos années rouges* fut aussi publié chez Gallimard ; Laura Tenoudji, chroniqueuse web dans l'émission Télématin sur France 2 et par ailleurs gentille épouse du maire de Nice Christian Estrosi ; Eric Fottorino, ex-journaliste et directeur du *Monde* qui a publié plus de trente ouvrages chez Gallimard et une douzaine d'autres chez des filiales du même groupe. Bref on était en famille à *La Société d'Éditions Sans Obstacle* dans le restaurant la Petite Maison où une belle brochette d'auteurs gallimardiens complaisants bien apprêtée ont voté avec bonne conscience et en toute connaissance de cause en faveur de la nouveauté-sic-et-chique de leur éditeur gallimardieux encore boudé par les pontes suédois qui empêtrés dans un triste marivaudage austral n'ont guère le loisir par les temps qui courent de s'intéresser aux tripotages d'un Casanova gaulois.



Privé de lecteurs par manque de sincérité confucéenne et d'effacement taoïste de soi, Sollers, à la sortie de chacun de ses livres, se met en scène en faisant tourner à plein régime le système Sollers de P.M.A. chargé de clamer sa grandeur à coup de forceps médiatiques et d'opérations de retransmission planifiées par les plus valeureux praticiens du lèche-bottes, pratique séculaire dignement appelée *apple polishing* en souvenir d'on sait qui. Ainsi, une petite quinzaine après la sortie de *Centre*, Sollers a de nouveau fait appel à ses plus fidèles collabos — Josyane Savigneau s'empressa de le recevoir à cœur et à bras ouverts dans son émission radiophonique *Un monde de livres* sur RCJ, en compagnie de nul autre que Vincent Roy, publié à de multiples reprises dans *L'Infini*. Pour mémoire, Jojo fut la « patronne » de Sollers lorsqu'elle était à la tête du *Monde des Livres* où il a chroniqué durant de nombreuses années. Dans *La Guerre du Goût,* ce patchwork d'articles qu'il a qualifié « d'encyclopédie », Sollers vend pourtant la mèche lorsque qu'après avoir énuméré la provenance de ces textes souvent *poubliés* jusqu'à quatre ou cinq fois sur différents supports, il ajoute :

> Enfin la plupart des autres titres viennent d'une publication régulière dans le journal *Le Monde*, à Paris. Mon remerciement s'adresse donc au *Monde des livres* qui m'a permis cette liberté, et particulièrement à Josyane Savigneau qui en a été l'inspiratrice.

Fidèle aux règles du copinage à l'infini et toujours aussi rampante, sa groupie lui donne une énième occasion de rayonner à sa guise sur les ondes de RCJ, émission en outre filmée que Sollers s'est hâté de mettre sur son site Internet biface PileFarce. Notons en passant que l'ancienne responsable du *Monde des Livres* n'a pas fait beaucoup d'efforts pour trouver un nom à son émission — « Un tout petit monde de lèche entre-soi » me semblerait plus pertinent ! Quant à l'autre invité, mes lecteurs assidus se souviendront que, dans mon article *L'orbite Sollers ou Petit précis (illustré) de décomposition de l'éditocratie littéraire II*, j'ai signalé un article de Roy dans *Le Monde des Livres* (tiens ! encore ce tout petit Monde) du 8 décembre 2017 intitulé « Sollers en fou amoureux », dans lequel il chante les louanges de *Lettres à Dominique Rolin* publié trois semaines plus tôt. J'avais alors attiré l'attention sur le fait que ce cauteleux critique a très souvent été publié par Sollers dans *L'Infini*, où il le flatte à longueur de page dans le sens du poil, et qu'en outre cet apôtre a aussi vénéré son seigneur et berger avec une série de papotages intitulés *L'Évangile de Nietzsche, Entretiens avec Vincent Roy,* paru en 2006 aux Éd. Le Cherche midi et réédités en 2008 dans la collection folio du charitable Gallimard, présentés pour l'occasion avec une page couverture com' un ouvrage *sui generis* de Sollers alors qu'il s'agit « d'entretiens » bien pré-parés et re-façonnés, loin de toute la spontanéité que ce vocable implique.

Tout est ronron et tourne drôlement rond dans la forteresse parisienne des initiés littéraires ! Sonnez clochettes résonnez cornemuses, le magazine *Lire* de mai 2018 (n° 465) nous offre la conversation de comptoir entre Philippe Sollers et… Josyane Savigneau « qui connaît mieux que quiconque l'œuvre de l'auteur de *Femmes* [et] s'est entretenue librement avec lui de cette véritable ville-muse…» (p. 46) Nous sommes ravis par cet « entretien » dit « libre » et truffé de flonflons, les poncifs en forme de « questions » (ex. « Quand vous n'étiez pas en train d'écrire, aviez-vous d'autres rituels, des habitudes dans des restaurants, des cafés ? ») permettant à Sollers de s'adonner à une autopromotion qui dégouline sur deux pleines pages avec une photo qui doit bien dater de vingt ans et une note de sa lèche-œuvre en prime à la fin : « On [qui, on ?] recommandera à ce titre son fameux *Dictionnaire amoureux de Venise* (Plon). Et vient de paraître son dernier roman, *Centre* (Gallimard). »

Quant à Vincent Roy, il s'est lui aussi abaissé à une mille et unième courbette et a pieusement « recueilli » les propos de son éditeur relatifs à *Centre* dans le n°119 de la revue *Transfuge* de mai 2018 (« Philippe Sollers ou le puritanisme parisien »), sur trois pleines pages A4 avec en sus une photo du même format où les « questions » sont d'un niveau affligeant : « De quel centre parlez-vous ? » ; « Qu'a-t-il à nous dire, Lacan ? » ; « De quoi est fait *Centre* ? » ; En quoi Freud nous permet-il aujourd'hui de lire notre société ? » Dès le début du premier « entretien », il met son Maître à l'aise : « Sollers à raison d'affirmer, et c'est surtout vrai depuis *Médium*, que ses romans sont « des liaisons de raisonnements » : tout se tient et tient le *tout*. » (p. 28) Honnêteté oblige, je dirais plutôt « son réseau de relations tient le *tout* ». Pourquoi *Médium* ? C'est que, coïncidence bien sûr, Roy a publié dans *Transfuge* de janvier 2014 un article sur *Médium* intitulé « Les voix de La Salute » où il prétend que « La contre-folie est un art. Et Sollers, un grand artiste. »

Vincent Jaury, Directeur de la rédaction et de la publication chez *Transfuge*, a quant à lui donné son *imprimatur* aux propos de Marc Pautrel et les a publiés dans *L'Infini* (n° 139, Printemps 2017, pp. 34-42) sous le titre « Sollers en Mouvement », un papelard dédié au roman *Mouvement* de Sollers, lequel a soit dit en passant maintes fois publié Pautrel dans la collection L'Infini. Notons enfin que dans ce même numéro de *L'Infini*, il y avait également un « entretien » de Sollers avec…Josyane Savigneau et un autre avec… Vincent Roy ! Voir *Philippe Sollers : Délit d'initié littéraire ou La promotion du Moi à L'Infini…* Mais quelle bande de troufions rampants ! Imaginons un peu Clémentine Autain et Alexis Corbière s'entretenant régulièrement à la télé ou à la radio avec Jean-Luc Mélenchon au sujet de son programme !

Son aversion pour le puritanisme parisien et sa sincère et authentique répugnance envers les réseaux sociaux n'ont cependant pas suffi à stopper la marche effarante du système Sollers — il ne manqua pas de pub-lier rapidement, en forme de slogan publicitaire sur son compte Twitter, la photo de sa tronche enfumée qui ornait son « entretien » avec Roy dans *Transfuge* :

Comme il l'avait fait le jour même de la disparition de Jean d'Ormesson (voir ici p.9), Sollers viole la dépouille encore chaude de Philip Roth pour s'enduire de baume et de saint-chrême. En effet, le lendemain de la mort de celui-ci le mardi 22 mai courant, Yann Barthès invita de nouveau Sollers et sa perruche à l'émission *Quotidien,* question de colporter quelques anecdotes.

Barthès : «Josyane, vous êtes journaliste, écrivain, ancienne directrice du *Monde des Livres*, auteur de cet essai qu'il faut absolument lire, c'est *Avec Philip Roth* (Barthès le tient dans ses mains, puis l'écran se divise en deux avec d'un côté l'œuvre et de l'autre Josy), et vous étiez très proche de lui. Et, Philippe Sollers, bonsoir, on ne vous présente plus… (la caméra est braquée sur lui, on attend une répartie, puis il lève les bras en disant un gros « si » qui le fait pouffer), en tout cas vous l'admiriez, eh… éééééé… et il vous admirait, et vous le connaissiez…et merci d'être là, merci à tous les deux. »

Après ces mièvres présentations, Jojo sort des limbes et lance : « Mais (elle pointe Sollers du doigt), il est dans un livre, lui. » Barthès (comme s'il ne le savait pas !) : Dans lequel ? (Il regarde Sollers) Il parle de vous dans quel livre ?

Jojo: Dans le livre que je ne vois pas ici (elle cherche parmi les œuvres de Roth éparpillés sur la table), qui est mon livre préféré, *Opération Shylock* (Sollers fixe Barthes et lui sourit en coin, tout marche comme prévu, puis les autres chroniqueurs pointent vers l'objet du désir que Jojo tend à Barthès). Au moment où elle lui remet le livre, Sollers s'exclame « C'est pas moi qui est sur la couverture… » (rires). Jojo surenchérit « c'est pour ça que ces trucs [la jaquette] sont atroces. »

Bref, ce livre de Roth dans lequel Sollers fait une courte apparition est d'après Jojo le meilleur (on n'en attendait pas moins de sa médiapart), mais la qualité serait rehaussée si la tronche de sa Majesté nous apostrophait. Sollers explique ensuite plein entrain et avec moult gestes emphatiques son rôle dans ce roman : « C'est quelqu'un [Roth qui se met en scène lui-même dans le livre] qui est dans les doubles, il a besoin de quelqu'un pour s'adresser à son double… et il prend un français qui a un accent…il parle en anglais, mais pas si bien qu'ça, et qui a un accent un fort accent français, mais enfin il m'imite, et donc c'est moi ! Il dit mon nom, oui oui ! »

Sollers est visiblement très satisfait de cette entrée en matière — une « nécrologie » qui débute par une apologie d'une fan indéfectible, ce à quoi Roth aurait répondu : *The shit hits the fan.* Jojo la Saumure l'a installé sous les projecteurs et lui a fait un beau job plus-de-jouir, la spectaculaire opération Savigneau a débuté à peine quarante secondes après le début de l'interview afin d'immédiatement mettre l'âme errante de Roth au service de l'infâme auteur de *Centre* ! L'œuvrette savignolente sur Roth est bien sûr publiée… chez Gallimard, là où toutes les œuvres de l'auteur de *The Human Stain* ont paru. Par ailleurs, réfractaire aux mensooonges généralisés et aux réseaux sociaux, surtout lorsqu'ils sont sociaux, Sollers a ***le jour même*** mis un lien avec cette miraculeuse apparition dans *Quotidien* sur son compte Twitter, sur philippesollers.net et sur son site Internet biface PileFarce qu'il pilote sous le pseudo ou prête-nom anagrammé de Viktor Kirtov :

Si la presse valorise à ce point le style, au détriment de la substance, ce n'est pas pour l'amour de la littérature, mais parce qu'elle a besoin de lui et l'utilise essentiellement pour la dissimulation et le mensonge. Elle compte (avec raison) sur le fait que la curiosité du public sera toujours plus grande que sa prudence et également que son amour de la vérité ; et c'est pour cela qu'elle mise à ce point sur l'ornement et la parure. Comme toujours, on décore la façade de façon voyante pour aguicher le passant pressé (ce qu'est exactement le lecteur du journal) et le dissuader d'aller voir réellement ce qu'il y a derrière. […] Dans une époque où le mensonge et le verbiage idéalistes sont devenus à ce point indispensables pour rendre tolérable une réalité qui l'est de moins en moins, celui qui choisit de faire tomber les masques et de montrer ce que les choses sont réellement ne peut évidemment apparaître que comme un homme méchant et haineux. La façon la plus simple de neutraliser son action est de le faire passer pour un pamphlétaire qui règle simplement des comptes personnels avec la société et la réalité. Comme le dit Krauss, l'accoutumance au mal peut être plus dangereuse que le mal lui-même. Mais celui qui ne voit plus le mal ne verra pas non plus la légitimité de la révolte qui s'exprime dans le discours du satiriste. (Jacques Bouveresse, *Schmock ou le triomphe du journalisme, La grande bataille de Karl Kraus*, Éditions du Seuil, 2001, pp. 138 et 171)

Optimisation littéraire, comme on dit optimisation fiscale, basée sur des tas de manœuvres et des montagnes d'artifices. Dans le domaine financier, ces magouilles sont opérées par des avocats, des fiscalistes et une kyrielle de sociétés-conseils à l'éthique étriquée qui font gagner plus d'argent à tous ceux qui les payent grassement pour faire fructifier leurs fonds propres et d'autres qui le sont moins. Dans le domaine littéraire, le pendant à ces pratiques est constitué d'un réseau d'éditeurs, de journalistes, de directeurs de revues et d'intervieweurs qui sont en même temps *écriveules* et *chronigueux* sur ces mêmes supports médiatiques et qui s'entresoutiennent mutuellement pour accroître leur pactole littéraire sans que ce lacis d'interrelations intéressées ne soit perceptible par les lecteurs et spectateurs *lambda* avides d'être divertis quelques instants de leur train-train quotidien.

Sollers est tellement désireux de faire parler de lui à la télé, sur Internet, dans les journaux, à la radio et dans les coins les plus reculés de France et de Zanzibar, qu'il met une fois de plus *L'Infini* à son service. Dans la dernière livraison (n° 142, Printemps 2018) est parue une lettre de Yannick Haenel où ce dernier dit tout le bien qu'il pense des lettres de son propre éditeur à Dominique Rolin, qu'il prétend avoir lues « ligne à ligne, phrase à phrase, jusqu'au bout car il s'agit bien d'un livre de littérature : une œuvre de poésie (vécue). » Une telle flagornerie donne la nausée ; tout lecteur doté de deux sous de jugeotte repère en un clin d'œil la facticité de ces lettres conçues dès leur origine, *in vitro*, pour cultiver le mythe Sollers.

Dès lors, pourquoi s'étonner que Sollers rameute ses inféodés littéraires et essaie de nous convaincre de sa sincérité poétique et amoureuse. Que d'infatuation et d'ingéniosité : il a pendant plus d'un demi-siècle pris la peine de conserver précieusement toutes ses lettres adressées à Rolin afin de les publier lui-même de son vivant dans sa propre maison d'édition ! Comment croire à leur authenticité — elles sont formatées et font partie du plan marketing spectaculaire concocté pour sa gloire. Il est intéressant de noter que ceux qui le louangent sont précisément les affidés bavards qu'il publie lui-même dans *L'Infini* ou dans la collection du même nom qu'il dirige chez Gallimard, ainsi que les *chronigueux* des journaux de référence associés de près à cette maison d'édition !

L'Infini

Printemps 2018

Revue L'Infini (n° 142), Gallimard

Parution : 05-04-2018

CE VOLUME CONTIENT

Philippe Sollers, Centre

Dominique Rolin :
Philippe Sollers, Dominique Rolin (entretien)
Patricia Boyer de Latour - Dominique Rolin, L'Après-vie (entretien)
Jean-Luc Outers, Les Lettres de Dominique Rolin

Yannick Haenel, Lettre à Philippe Sollers

Fabien Ribéry - Yannick Haenel, Sur la vérité (entretien)

Jean-Jacques Schuhl, Un autoportrait

Hadrien France-Lanord, La couleur et la parole

Ne reculant devant aucune bassesse, le laquais Haenel affirme qu'il « n'y a que Bataille et Kafka et vous pour me guider intimement ». Cette connivence a été récompensée rubis sur l'ongle par un retour d'ascenseur bien huilé : dès la page suivante se trouve un « entretien » retouché de Fabien Ribéry avec… Yannick Haenel, intitulé « Sur la vérité » ! Une vérité intégralement autolâtre à la Sollers où Haenel peut à loisir s'épancher à l'infini et dire la haute estime qu'il a de ses propres écrits !

Les onze premières pages de ce n° 142 reprennent des extraits de *Centre* et les onze suivantes un « entretien » déjà publié deux fois de Patricia Boyer de Latour avec Sollers au sujet de Dominique Rolin ; les treize suivantes nous réservent un autre « entretien » déjà publié de Patricia Boyer de Lala avec Dodo Rolin ; puis nous trouvons huit pages de *Lettres de Dominique Rolin à Philippe Sollers* qui feront partie du second tome de sa correspondance (« C'est tellement unique que vous ne trouvez pas dans l'histoire littéraire et amoureuse quoi que ce soit d'équivalent », *dixit* Sollers, p. 19). Tout cela sonne faux, Sollers est le plus grand chef-d'œuvre de mystification narcissique de l'histoire de la littérature française. Cela saute encore une fois aux yeux à la lecture du passage suivant (p. 26) : «Après avoir lu Homère, Shakespeare, Kafka, Nietzsche, Melville, Joyce et tous les géants de la littérature universelle, j'entreprends de refonder la littérature française en la relisant entièrement. S'ensuivront plus tard des encyclopédies comme *La Guerre du Goût*… »

Vous avez bien lu, « refonder la littérature française », pondre « des encyclopédies », au pluriel s'il-vous-plaît. Ces sommes, comme *La Guerre du Goût*, ne sont en fait que la collation d'articles déjà *poubliés* dans divers livres, journaux et revues, *repoubliés* le plus souvent au moins deux ou trois fois (cette multiplication des petits pains semble le moyen privilégié pour gonfler son ego), voire jusqu'à quatre ou cinq reprises comme je l'ai signalé dans *Philippe Sollers : Délit d'initié littéraire, ou La promotion du Moi à L'Infini…*

Centre, comme dans égocentrique, autocentré sur Môa, le noyau de Joyaux. Le choix de ce titre n'est pas anodin : Sollers, pour ne pas effaroucher le lecteur, n'en a pas glissé mot à la télé, mais ce titre est bien sûr en rapport avec la Chine, ou avec l'Empire du Milieu comme on se complaît parfois à la désigner — quand ce n'est pas « L'An Pire du Milieu », « L'Emprise du Milieu » ou le « Vampire du Milieu » afin d'alerter le chaland sur le soi-disant « péril jaune ». « *Zhong guo* », en transcription phonétique officielle (中國) signifie « le territoire », « le royaume », « le pays » ou « la principauté » du « milieu », le caractère pour centre et milieu étant le même (中, *zhong*). Selon le contexte, il peut aussi signifier « à l'intérieur de », « atteindre le but » (i.e. frapper au centre de la cible), « le juste milieu », « impartial » ou « équilibré » (la centralité), etc.

Rappelons que l'un des quatre grands classiques confucéens a pour titre *Zhong Yong* (中庸, « milieu/ utiliser ou mettre en pratique) » ; « *yong* » signifiait à l'origine « commun » ou « ordinaire », mais il était aussi employé comme homophone pour 用, « user de ». Les trois autres sont *Les Entretiens* (論語, *Lun Yu*) de Confucius, ou Maître Kong, le nom latinisé de Kong fuzi (孔夫子, 551-479) ; le *Mencius,* du nom latinisé son auteur Meng zi (孟子, 385-301), cité ci-dessus (p. 5) ; et *La Grande Étude* (大學, *Da Xue*, œuvre longtemps attribuée à Zeng zi, 曾子, 505-436, un disciple de Confucius, laquelle serait cependant une compilation un peu plus tardive, datant du IV^{e} siècle avant notre ère).

Depuis le regroupement de ces ouvrages dans les *Quatre Livres* (四書, *Si Shu*) par le grand penseur néo-confucéen Zhu Xi (朱熹,1130-1200), cette œuvre a servi, entre 1313 et 1905, de fondement au système des concours mandarinaux locaux et impériaux (l'ENA chinois !) permettant d'accéder au fonctionnariat. Les principales traductions facilement accessibles aux lecteurs occidentaux et notamment français sont, dans l'ordre chronologique, celle du sinologue et prolifique traducteur britannique, le missionnaire James Legge (1815-1897), qui a traduit *Zhong Yong* par « *The Doctrine of the Mean* » (1861). Le premier traducteur du *Zhong Yong,* en français et en latin (traduction accompagnée du texte chinois, tout comme Legge), Séraphin Couvreur S.J. (1835-1919), qui est aussi l'auteur de l'admirable *Dictionnaire Classique de la Langue Chinoise*, a traduit ce titre par «*L'invariable Milieu* » (1895). Plus près de nous, le fécond sinologue François Julien nous a offert « *La Régulation à usage ordinaire* » (Éd. Imprimerie Nationale, 1993), combinant ainsi les deux sens des homophones « *yong* » (« user de, 用 » et « commun, 庸 »). Eu égard au sens originel de « *zhong* » (« milieu / centre »), « Régulation » est plus surprenant, mais défendable dans le contexte global de l'œuvre à condition d'expliquer ce choix, ce qu'il a fait de manière convaincante en se référant à la définition de « régulation » dans le dictionnaire Robert, i.e. le « Processus par lequel un mécanisme ou un organisme se maintient dans un certain équilibre. » Plus récemment encore, le grand sinologue Rémi Mathieu a justement opté pour « *La Pratique équilibrée* » (2009, in *Philosophes confucianistes*, *op. cit*.). Le caractère « *zhong* » n'est pas ici rendu par « milieu » ou « centre » mais par l'une des nombreuses extensions sémantiques de son sens primitif : « équilibrée » puisqu'au milieu, au centre, tandis que Couvreur avait choisi « invariable », le « milieu » étant impartial et constant. La tradition attribue ce court mais important texte pour le développement de la pensée confucéenne à un petit-fils de Confucius qui aurait peut-être étudié avec Zeng zi et instruit Mencius : Zi Si (子思, 483-402).

Il est important de retenir que le thème central de *Zhong Yong*, en l'occurrence « *cheng* » (誠), est le plus souvent traduit par « sincérité » mais aussi, selon le contexte, par « authenticité », voire « intégrité ». François Julien, pour mieux exprimer la connotation de ce concept primordial, a utilisé deux mots pour traduire le seul caractère « *cheng* », soit « *authenticité réalisante* ». Pour nous aider à en mieux saisir le sens, examinons son étymologie : « *Cheng* » est un parfait agrégat du sens de deux caractères simples (會意, « *huiyi* » ou « unir-sens », l'un des six procédés de formation des idéogrammes chinois, soit combiner la signification de deux ou plusieurs caractères simples) — il est composé à gauche de la clé sémantique « parole » (言, « *yan* »), accompagnée à droite du caractère « accomplir », « réaliser » ou « parfaire » (成, « *cheng* ») selon le contexte, qui non seulement donne la prononciation du mot (donc on pourrait de plus ici parler d'un autre mode de formation des idéogrammes : 形聲 « *xingsheng* » ou « picto-phonétique », soit un sème + un phonème, le premier donnant le champ sémantique et le second le son), mais encore contribue à l'acception de l'agrégat (ce qui est le cas pour de très nombreux caractères) : la parole, 言, associée à accomplir, 成, donne 誠 , sincérité ou authenticité. Bref, parachever ses dires, accomplir sa parole, la respecter, la rendre

matérielle, la compléter par des actes naturels… tout le contraire de Sollers qui malgré son dégoût des réseaux sociaux n'a de cesse de pépier sur son compte Twitter les roucoulades de ses obligés et autres ronronnements spectaculaires de la médiasphère. Pour faire court, on peut soutenir que le *Zhong Yong* traite de l'utilisation courante 庸 équilibrée 中 d'une parole 言 accomplie 成, donc sincère ou authentique : 中庸誠 (*zhong yong cheng*) !

Le *Zhong Yong* ne présente pas de difficulté de lecture particulière, il utilise des caractères très communs de l'époque et sa syntaxe est simple. Les quatre traductions susmentionnées ont gagné en fidélité au fil du temps, chaque érudit ayant bénéficié du travail de ses devanciers et ayant eu à sa disposition une masse toujours plus grande de recherches et de gloses, tant en langue chinoise qu'en idiomes occidentaux. Voici donc ma traduction de quelques extraits significatifs touchant la pratique équilibrée de la sincérité et de l'étude selon le *Zhong Yong* que l'auteur de *Centre* devrait méditer :

誠身有道：不明乎善,不誠乎身矣. 誠者天之道也. 誠之者人之道也. 誠者不勉而中, 不思而得, 從容中道, 聖人也. 誠之者, 擇善而固執之者也；博學之, 審問之, 慎思之, 明辨之, 篤行之.

La sincérité personnelle a une Voie : si l'on ne discerne pas le bien, l'insincérité est en nous. La sincérité est la Voie du Ciel. Réaliser la sincérité est la Voie de l'être humain. Celui qui réalise cette sincérité sans effort et l'intériorise, sans y penser et l'obtient, et trouve posément la Voie équilibrée, est un homme sage. Réaliser la sincérité, c'est choisir le bien et s'y tenir résolument ; l'étudier amplement, l'interroger méticuleusement, y penser consciencieusement, la distinguer clairement et s'y appliquer diligemment.

Pour faciliter l'appréciation de ce texte par les lecteurs non-familiers avec la terminologie cosmologique et philosophique de l'Antiquité chinoise, il faut appréhender « *cheng* » (la sincérité) d'un point de vue moral bien sûr, mais aussi cosmologique. Dans ce dernier cas, « *cheng* » est lié au mouvement formateur de la nature, à la Grande Nature qui transforme tout, qui existe et se donne intégralement (spontanément), telle quelle sans intervention extérieure. Ainsi le Ciel n'est pas la demeure d'un dieu créateur (conception anthropomorphique du divin en Occident), mais plutôt le *mouvement naturant* (l'expression est de François Julien) de La Grande Nature qui modèle et modifie tous les êtres. Et « sous le Ciel » est une jolie expression courante du chinois classique qui désigne simplement tout ce qui existe sous la voûte céleste, c'est-à-dire la principauté, le royaume, le pays, et plus largement le monde dans son entièreté.

自誠明, 謂之性.自明誠, 謂之教. 誠則明矣,明則誠矣. 唯天下至誠為能盡其性. 能盡其性, 則能盡人之性. 能盡人之性, 則能盡物之性. 能盡物之性, 則可以贊天地之化育. 可以贊天地之化育, 則可以與天地參矣.

À partir de la sincérité discerner [le bien], on dit que cela est sa nature. À partir du discernement [du bien accéder à] la sincérité, on dit que cela est l'éducation. La sincérité permet donc de discerner [le bien], le discernement [du bien] permet donc la sincérité. Sous le Ciel [dans le monde] seul celui qui est d'une parfaite sincérité peut achever sa propre nature. Ayant achevé sa propre nature, alors il peut achever la nature des autres personnes. Ayant achevé la nature des autres personnes, alors il est capable d'achever tous les autres êtres. Ayant achevé tous les autres êtres, alors il peut assister le Ciel et la Terre dans leur [travail de] transformation et de croissance [de tous les êtres]. Puisqu'il peut assister le Ciel et la Terre dans leur [travail de] transformation et de croissance [de tous les êtres], alors il peut s'associer comme troisième élément au Ciel et à la Terre.

Cet extrait évoque (d'un point de vue cosmologique) la place qu'occupe l'être humain dans la pensée confucéenne et taoïste, deux courants philosophiques qui ne sont pas aussi antithétiques que certains voudraient bien nous le faire croire, mais plutôt complémentaires et quelques fois similaires sous certains rapports. D'ailleurs, gardons en mémoire que le concept le plus commenté du taoïsme de Lao zi, « *wu we*i » (無爲), apparaît dans les *Entretiens* de Maître Kong (Confucius) et il n'est pas exclu qu'il ne trouve son origine dans cette œuvre, car aucun document historique vraiment fiable ne permet d'affirmer avec certitude que Lao zi ait existé et/ou qu'il soit antérieur à Confucius. Aussi le Maître dans ses *Entretiens* dit-il : 無為而治者 ; 其舜也與 ? « Non-agir (*wu wei*) mais [néanmoins] gouverner ;

n'est-ce pas ce que faisait [l'empereur légendaire] Shun ? » « Non-agir » ou « non-action » ne signifie pas « ne rien faire », mais ne pas aller à l'encontre du cours naturel des choses. En outre, l'expression « *wu wei* » est également présente dans le *Zhong Yong* : «不見而章, 不動而變, 無為而成 » [La sincérité] est invisible mais compose [les êtres], immobile mais les transforme, inactive (*wu wei,* « sans-agir ») mais les réalise. » Bref, les précédentes lignes du *Zhong Yong* désignent on ne peut plus clairement la place de l'homme dans la pensée chinoise, tant confucéenne que taoïste — l'être humain est au centre, entre le Ciel et la Terre, et s'il vit en parfaite harmonie avec les dispositions naturelles de sa nature spontanée (bonnes selon Mencius, précurseur de Rousseau !), il participera, de concert avec ses semblables, à la transformation et à la régénération du monde. De ce point de vue, la sincérité a une fonction cosmologique similaire au Tao (Dao) et se présente comme la synthèse des deux grands pôles de la pensée chinoise.

On pourrait dire, de façon plus moderne, que si les hommes établissent un lien authentique avec leurs congénères au sein de La Grande Nature (tous les êtres du monde sont faits de la même « poussières d'étoiles », dirait Hubert Reeves), s'ils respectent l'écologie à la fois transcendante et immanente du Ciel transformateur et de la Terre nourricière, la croissance ou le développement durable (transformation et régénération) est envisageable. Par ailleurs, si la nature de l'être humain est foncièrement mauvaise, comme le pense Xun Zi (荀子, 310-235, plutôt dans la lignée de Hobbes !), l'on ne peut malgré tout renoncer à contrer ses penchants, voire à l'améliorer par l'éducation, d'où le titre du tout premier chapitre de son œuvre éponyme : « Exhortation à l'étude » (勸學), dont la première sentence se lit comme suit : 君子曰 : 學不可以已 : « L'homme de bien dit : L'étude ne doit jamais cesser. » Xun Zi suit en cela l'exemple de Confucius dont le premier chapitre des *Entretiens* s'intitule justement « De l'étude » (學而). Ce point de vue ne se retrouve pas dans le taoïsme, qui insiste sur le concept de « *wu wei* » (無爲, « non-agir ») et jette ainsi l'éducation aux oubliettes. En effet, le taoïsme (ou le courant de pensée post-confucéen qui se réclame d'un hypothétique Lao zi !) est apparu en réaction au confucianisme et a retourné contre lui le concept « *wu wei* » qu'il lui a emprunté. Cependant, cette position me semble avant tout une proposition esthétique, car bien sûr rares sont les êtres humains aptes à mener une existence d'anachorète ; l'animal social, ne pouvant vivre en attente de « l'illumination » et encore moins survivre en état d'autarcie contemplative (« *wu wei* », sans éducation, sans éthique) doit s'en remettre à 誠 (sincérité, authenticité, intégrité).

Continuons donc notre décoiffante étude de Sollers qu'aucun ne dénude. Pour lui, la Chine est un comptoir commercial et elle doit être consommée telle qu'il l'a de bric et de broc fabriquée. *Centre* est un plan marketing, com' tout ce qu'il touche et écrit ; écrivain professionnel et donc dépendant du marché, il connaît les affaires de l'intérieur, il appartient au centre décisionnel, il est au et du milieu de l'édition. À une question de Barthès sur ce à quoi sert la littérature, Sollers répond sur un ton facétieux et autoritaire : « Je travaille dans l'édition, je…je sais tout ! » En effet, il connaît par expérience toutes les forfaitures, les petits et les grands compromis entre-soi avec les *chroniqueux* qui composent la caste de l'éditocratie littéraire française — voir quelques exemples non exhaustifs dans *Philippe Sollers : Copinage éditorial à L'Infini… et la com' Figaro-ci Figaro-là*, également dans *Petit précis (illustré) de décomposition de l'éditocratie littéraire, Made in France*, et encore dans *L'orbite Sollers, ou Petit précis (illustré) de décomposition de l'éditocratie littéraire II*, ainsi que dans *Petit précis (illustré) de décomposition de l'éditocratie littéraire V ou Les liaisons fructueuses de Gallimard avec le Figaro Littéraire*.

Centre est pensé et usiné en fonction de l'amour-propre de Sollers, de sa volonté permanente d'auto-adulation. Il croit sans doute que le caractère « *zhong* » au milieu de la page couverture en mettra plein la vue, mais il ne dit pas un traître mot sur les dérives dictatoriales qui se sont intensifiées à vitesse grand V depuis que Xi Jinping (习近平) a été « élu » à la présidence en 2013. Loin de s'approcher de la paix (近平, le prénom Jinping signifie « proche-paix ») ni de la pratiquer (习, « xi »), Xi Jinping exerce au contraire un contrôle absolu sur la société chinoise et éradique toutes formes de dissidence politique ou de critique sociale. Spéculer en bourse, faire du *dumping* commercial et du *reverse engineering,* oui *;* parier en ligne ou s'adonner au karaoké, oui ; copier/coller les brevets, oui ; mais la moindre remise en question du pouvoir autocratique du Parti unique et inique est sévèrement réprimée. Si la Chine lui tient tellement à cœur, pourquoi Sollers ne dénonce-t-il pas la dégradation des droits de l'homme depuis l'arrivée au pouvoir de Xi Jinping, au lieu de nous gaver d'un énième

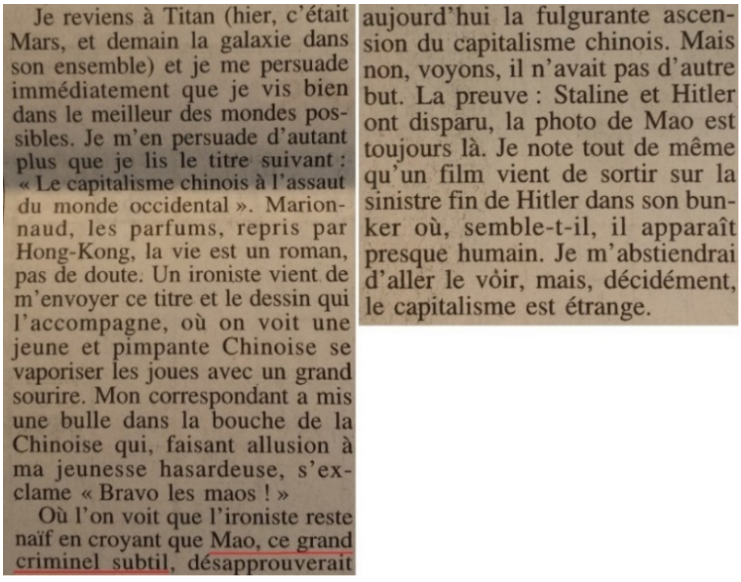
baragouinage sur Freud et Lacan, un sujet pantouflard après des décades de lectures, analyses et décryptages par des milliers de spécialistes à travers le monde beaucoup mieux équipés que lui intellectuellement pour faire ce travail d'exégèse. Sollers n'ajoute rien de nouveau, il tient seulement à accoler son nom à celui de Freud (et tant d'autres immortels) et à nous répéter qu'il a jadis fréquenté Lacan, espérant que la célébrité de ce dernier lui échoira en partage, lui qui s'autodécrit « controversé » alors qu'il verse dans la facilité pépère du rabâchage de ce que les autres ont pensé et créé :

> Presque tous nos écrivains partagent le défaut de s'instruire des écrits d'autrui et de simplement les combiner nouvellement. Je nomme cette méthode *Gradus ad Parnassum*. Ils lisent une chose avant encore d'y avoir réfléchi et c'est ainsi que tout leur savoir se résume à savoir ce que les autres ont su. (Lichtenberg, *Le miroir de l'âme*, Traduit de l'allemand et préfacé par Charles Le Blanc, Librairie José Corti, 1997, p.347. Ne pas confondre avec le sinologue Charles Le Blanc.)

Les écrivains qui publient leurs mémoires et confessions arrangent et enjolivent souvent les faits à leur guise, les assaisonnent à leurs goûts, sous le couvert de leurs illusions ou déceptions, à l'ombre de leurs fantasmes et transferts. Bref, ils font du service après-vente ! Ce qui est consternant, ce n'est pas tant l'obsession de Sollers d'être traduit et introduit dans un dictionnaire chinois — il a tellement sucé les furoncles et léché les hémorroïdes du pouvoir qu'il y a de fortes chances que ce régime aujourd'hui toujours aussi dictatorial caresse bientôt ce vœu. Plus aberrante encore est l'indécrottable vanité qui le pousse à se préoccuper de sa renommée posthume. Fat un jour, fat toujours, jusqu'outre-tombe. La mégalomanie de Sollers se projette haut et fort et est partout à l'œuvre grâce à ses satellites de retransmission, comme l'illustre de nouveau l'indéfectible Jojo Savigneau qui dans *Le Monde* du 3-4 avril 2016 (p. 4 du supplément *l'Époque*) lui donne une énième occasion de se mettre en valeur avec une feinte autodérision :

Vous êtes un lanceur d'alerte.
Sollers risque d'avoir
le Goncourt. Voir Pivot.
Tous aux abris.

Examinons maintenant de plus près les âneries et supercheries sinologiques du « Roi de la littérature ». Sollers s'est initié pendant deux ans au mandarin et il prétend connaître la Chine où, bien encadré par les indics et interprètes du Parti, il a passé trois semaines au début des années soixante-dix. Mais il n'y a pas un seul mot dans *Centre* sur les dérives dictatoriales de Xi Jinping, lequel vient d'ailleurs de s'accorder le droit d'une présidence à vie. Sollers est toujours aussi mou et relou qu'en 2005 dans les pages du JDD où il qualifiait Mao de « grand criminel subtil » ! Il est à ce point admiratif de son (des)pote (il y a eu autant de citoyens exterminés par le régime maoïste que par les régimes stalinien et nazi réunis) qu'il serait même prêt à réécrire des tracts « célébrant la géniale pensée du Grand Timonier Mao », comme il l'affirme haut et fort dans ses mémoires empesées *Un vrai* [sic] *Roman* (Plon, 2007) p.107 :



Je reviens à Titan (hier, c'était Mars, et demain la galaxie dans son ensemble) et je me persuade immédiatement que je vis bien dans le meilleur des mondes possibles. Je m'en persuade d'autant plus que je lis le titre suivant : « Le capitalisme chinois à l'assaut du monde occidental ». Marionnaud, les parfums, repris par Hong-Kong, la vie est un roman, pas de doute. Un ironiste vient de m'envoyer ce titre et le dessin qui l'accompagne, où on voit une jeune et pimpante Chinoise se vaporiser les joues avec un grand sourire. Mon correspondant a mis une bulle dans la bouche de la Chinoise qui, faisant allusion à ma jeunesse hasardeuse, s'exclame « Bravo les maos ! »

Où l'on voit que l'ironiste reste naïf en croyant que Mao, ce grand criminel subtil, désapprouverait aujourd'hui la fulgurante ascension du capitalisme chinois. Mais non, voyons, il n'avait pas d'autre but. La preuve : Staline et Hitler ont disparu, la photo de Mao est toujours là. Je note tout de même qu'un film vient de sortir sur la sinistre fin de Hitler dans son bunker où, semble-t-il, il apparaît presque humain. Je m'abstiendrai d'aller le voir, mais, décidément, le capitalisme est étrange.

> Je veux bien réécrire aussi, à toute allure, des tracts, plus ou moins anonymes, célébrant la géniale pensée du Grand Timonier Mao, et surtout de son essai *Sur la contradiction* (excellent), qu'on retrouve, avec une très bonne traduction de ses poèmes, dans un de mes livres, pas si exécrable qu'on s'est employé à le dire, *Sur le matérialisme* (1974). Là, je pense d'abord à l'effet de stupeur que cela va produire dans les nombreuses sacristies de l'époque, apparemment opposées (très réussi) ;

« Je veux bien réécrire aussi, à toute allure, des tracts, plus ou moins anonymes, célébrant la géniale pensée du Grand Timonier Mao » (Philippe Sollers, *Un vrai Roman*, Plon, 2007, p.107)

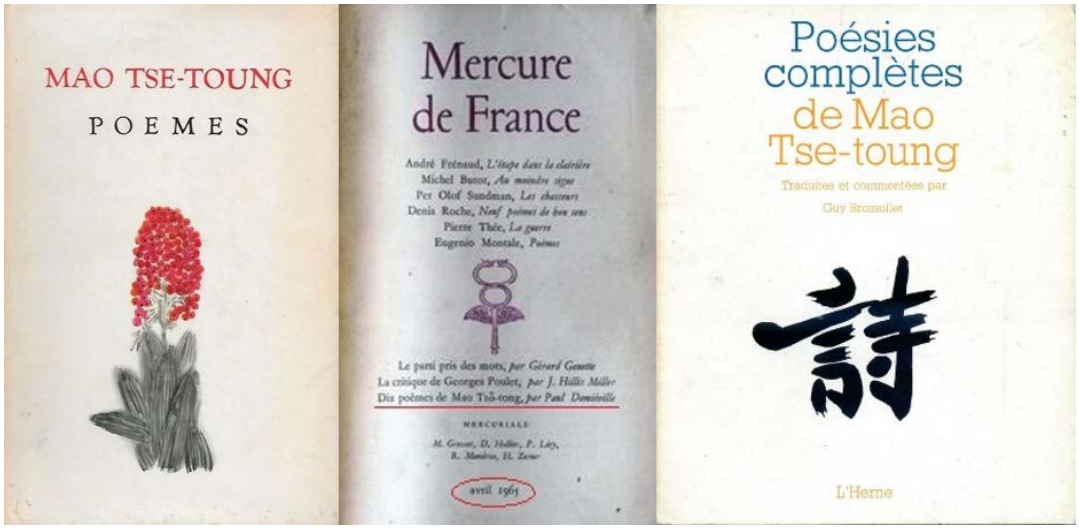
Sollers est un enfumeur révisionniste. Comment après les dizaines de millions d'incarcérés, de déportés et de cadavres de la Campagne des Cent Fleurs (1957), du Grand Bond en Avant (1958-60), de la Grande Révolution Culturelle (1966-1976), comment après les milliers d'étudiants et de travailleurs pacifiques broyés sous les chenilles des tanks ou tués par balles lors du massacre de la Place Tiananmen en 1989, comment après *Les Habits neufs du Président Mao* de Simon Leys en 1971, après *Prisonnier de Mao, Sept ans dans un camp de travail en Chine* de Jean Pasqualini en 1974, après *The Revenge of Heaven* de Ken Ling en 1972 (*La vengeance du ciel,* 1981), après *Chinois, si vous saviez* de Li Yizhe (pseudonyme du trio **Li** Zhengtian, Cheng **Yi**yang et Huang Xi**zhe**) en 1976, comment après tout cela Sollers peut-il être cynique au point d'affirmer en 2005 que Mao était un tyran raffiné ou d'annoncer en 2007 qu'il veut bien se mettre au service de la propagande du Parti ? Espère-t-il qu'un tel à-plat-ventrisme lui garantira son entrée dans un dico chinois ? Sollers est à ce point aveuglé par la recherche de notoriété à tout prix qu'il est prêt à dire n'importe quoi, pourvu qu'on parle de lui. Et je dois à contrecœur avouer que cela marche ! J'espère seulement que cela ne restera pas impuni ; je ne puis qu'exposer et décortiquer son caquetage, mettre en lumière ses manipulations et ses usurpations littéraires.

Merci du tirage des tracts. Je commence à les communiquer aux gens qui le méritent. C'est dire que je mettrai quelque temps à épuiser le stock que j'ai déjà. Merci également pour l'envoi du plus récent excès de Sollers dans le Bulletin, que j'avais déjà vu. Tout cela ne va certainement pas rester *impuni*. (Lettre à Michel Bounan, 1er mars 1993, in *Guy Debord, Correspondance*, *op. cit.*, pp. 394-395).

Debord ne parle certainement pas des mêmes tracts que ceux que Sollers se propose d'écrire pour célébrer Mao. Cette « géniale pensée du Grand Timonier est au fondement de la politique menée aujourd'hui par Xi Jinping. Celui-ci se « maoïse » et a revêtu les habits neufs des anciens empereurs, jamais depuis son arrivée aux rênes du pays en 2013 un président chinois n'avait concentré autant de pouvoir entre ses mains. Ses moyens donnent le vertige — des caméras équipées d'un programme de reconnaissance faciale sont installées partout dans les grandes villes ; de plus, un système de « crédit social », prenant en compte la solvabilité financière des individus ainsi que leur comportement politique, a été progressivement mis en place, de sorte que les non-conformistes sont tôt repérés et interdits d'accès dans les bonnes écoles, et que les dissidents sont traqués ou ne peuvent se déplacer ou se loger. Depuis l'ascension au pouvoir de Xi, pas moins de trois cents avocats défendant les petites gens (les femmes violées, les paysans illégalement expropriés, les travailleurs migrants surexploités) ont été incarcérés ou assignés à résidence, sans procès. D'autres ont été obligés de s'exiler, le plus connu d'entre eux étant « l'avocat aux pieds nus » (赤腳律師) Chen Guangcheng (陳光誠) du Mouvement de défense des droits (維權運動). Aveugle depuis son enfance et autodidacte, détenu durant plus de quatre ans, il a réussi après sa libération à s'évader de la résidence surveillée où il était confiné et a trouvé refuge aux États-Unis. Son prénom, 光誠 (Guangcheng), signifie *Sincérité Lumineuse*... c'est pourquoi il a été mis à l'ombre dans le pays où Sollers voudrait réécrire des tracts célébrant la géniale pensée de Mao ! L'écrivain Liu Xiaobo (劉曉波, 1955-2017) a quant à lui été emprisonné en 2008 pour avoir réitéré les requêtes démocratiques faites par les étudiants vingt ans plus tôt lors du Printemps de Pékin en 1989. Il a reçu le prix Nobel de la Paix en 2010… et les autorités l'ont laissé pourrir en prison d'un cancer du foie alors que des traitements adéquats auraient pu le sauver. Mais ne comptez pas sur Sollers pour aborder dans *Centre* ou ailleurs tous ces sujets qui fâchent les autorités chinoises. Non, il a un autre objectif, plus noble : « être décrit par un dictionnaire chinois, pas avant, mettons, 2077, comme un écrivain européen d'origine française qui, très tôt, s'est intéressé à la Chine. » (Philippe Sollers, *Un vrai*[sic] *Roman*, Éditions Plon, 2007, p.107) :

anonymes). J'ai fait deux ans de chinois (trop tard, et pas suffisant, il faut commencer à 8 ou 9 ans), j'ai traduit des poèmes de l'incroyable tortue Mao et commenté son étonnant *Sur la contradiction*, tout en ayant en tête une traduction nouvelle du Laozi et du Zhuangzi, bref une ivresse claire qui me tient encore. J'ai ensuite choqué beaucoup d'Américains en disant publiquement que mon souci principal était d'être ainsi décrit par un dictionnaire chinois, pas avant, mettons, 2077 : « Ecrivain européen d'origine française qui, très tôt, s'est intéressé à la Chine. » Je ne me plains donc pas de ma quasi-inexistence sur le marché anglo-saxon ? Non. Pouvez-vous m'expliquer ça ? Je n'arrête pas.

Afin de lui rendre un vibrant hommage, Sollers prétend avoir « traduit » quelques immémorables vers de Mao tsé-tsé-ding-dong … et moi je parie qu'un yack tibétain est en mesure de danser le *hip-hop* sur la tête. Comme il l'a très souvent fait, ce pseudo-sino a tout simplement copié-collé et légèrement modifié-bousillé le travail des autres sans en piper mot ou leur accorder le moindre crédit (voir ici et là). Notons d'abord que les dix poèmes de Mao « traduits » par Sollers ont été publiés dans la revue *Tel Quel* (n° 40, hiver 1970). Le lecteur trouvera ci-dessous trois éditions de poèmes de Mao en français parues avant : à gauche celle de He Ru (何如) aux Éditions en langues étrangères de Pékin en 1960 ; au centre au Mercure de France en 1965, celle du grand sinologue français d'origine suisse, détenteur de la chaire de langue et littérature chinoise au Collège de France, Paul Demiéville (1894-1979), *Dix poèmes de Mao Tsö-tong* accompagnés de commentaires ; et à droite, celle de Guy Brossollet (1933-2015) aux éditions de L'Herne en 1969, *Poésies complètes de Mao Tse-toung*, également commentée.



Brillant diplômé des Langues'O (Institut national des langues et civilisations orientales), le lieutenant-colonel Brossollet a été attaché militaire à Hong Kong de 1969 à 1972 et a longtemps séjourné en Chine. Après avoir été forcé de démissionner à cause d'un admirable écrit iconoclaste (*Essai sur la non-bataille*, Éditions Belin,1975), il a en 1979 ouvert à Pékin une filiale de la Banque Française du Commerce Extérieur (BFCE, futur Natixis). Cet ouvrage au titre éminemment taoïste est bien sûr inspiré de ses lectures, notamment de *L'Art de la guerre* de Sun zi (孫子兵法, actif vers 380-320) et des *Trente-Six Stratagèmes* (三十六計). Cette œuvre retrouvée en 1941 daterait de l'époque Qing (清,1644-1911) et a été interdite sous l'ère Mao qui n'aimait guère plusieurs de ses préceptes, entre autres le dernier : « Des 36 stratagèmes la fuite est meilleur plan. », 三十六計走為上計.

Plusieurs des stratégies exposées sont tirées de *L'Art de la Guerre* de Sun zi, mais d'autres semblent proches de la tradition taoïste, par exemple la septième : «Au sein de rien engendrer quelque chose» (無中生有), qui signifie dans ce contexte « tromper », « mentir », « bluffer », donc faire accroire quelque chose afin de duper l'ennemi, par exemple l'habituer au leurre d'une « non-présence » pour tout à coup l'attaquer en grand nombre. Cette formule est indubitablement dérivée de la pensée du hypothétique père du taoïsme (le « Vieux Maître » ou « Vieil Enfant », 老子, Lao zi, VI^{e} siècle avant notre ère, Lao Dan 老聃 de son surnom, le « Vieux aux grands lobes d'oreilles tombant » — c'est pour mieux t'entendre mon enfant, dit l'écho) dans le 40^{e} chapitre du *Livre de la Voie et de la Vertu* (道德經) : «Le ciel et la terre et les dix mille êtres sont issus de l'Être ; l'Être est issu du Non-Être. » (天下萬物生於有,有生於無, trad. Jan Lulius Lodewijk Duyvendak, qui lit « le ciel et la terre » ou lieu de

« tout-sous-le-ciel » afin de mettre en parallèle ce passage avec un autre du 1er chapitre). En passant, voici trois autres traductions : « Tous les êtres du monde sont issus de l'Être, l'Être est issu du Néant. » (Liou Kia-Hway) ; ou encore : « Toutes choses sous le ciel naissent de ce qui est, Ce qui est de ce qui n'est pas. » (François Houang et Pierre Leyris) ; ou enfin : «Les dix mille êtres du monde sous le ciel naissent de l'il-y-a. Or, l'il-y-a naît de l'il-n'y-a-pas. » (Rémi Mathieu)

Est-il besoin de dire que l'écumeur Sollers, ce pédant pékinologue de pacotille, ne mentionne aucune (無) des traductions précédentes des poèmes de Mao dans « sa » traduction chez *Tel Quel*, alors que Demiéville et Brossollet en donnent une liste exhaustive. Or dans les années 60' jusqu'à son point culminant en Mai 68', le maoïsme était très populaire parmi la gauche parisienne, notamment parmi les telquiens, et les *Poèmes* de Mao en français étaient disponibles à Paris.

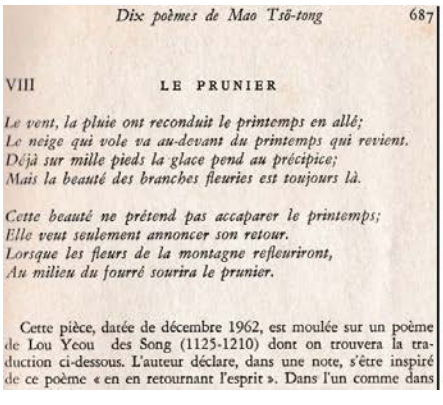
La sincérité intellectuelle de Brossollet est confirmée par la Note liminaire de sa traduction (pp. 6-7) :

Sur les trente-huit poèmes connus, nous en avons personnellement traduit vingt-neuf en essayant de rester aussi près que possible du texte chinois. Le lecteur doit pouvoir cependant apprécier les avantages de l'autre formule; elle a été adoptée, par exemple, par M. Ho Ru, professeur à l'université de Nankin et traducteur officiel des poèmes de Mao en français. Aussi cinq textes traduits par lui sont-ils cités.

M. Paul Demiéville, professeur au Collège de France, est plus fidèle au texte chinois sans rien sacrifier, toutefois, de la clarté et de l'élégance du texte français. Il avait fait paraître dans le *Mercure de France* (avril 1965) une traduction de dix poèmes de Mao Ze-dong accompagnée de commentaires extrêmement complets; il nous a permis de reproduire ici quelques-uns de ces poèmes. Qu'il en soit respectueusement remercié.

Les textes et les notes qu'on doit à M. Paul Demiéville seront signalés dans le cours de l'ouvrage par les initiales P. D., les traductions de M. Ho Ru par H. R., les commentaires de M. Zhou Zhen-fu qui les accompagnent par Z. Z. F. Ce qui nous est imputable ne portera aucune marque distinctive.

Camouflant ses sources, Sollers s'est de toute évidence appuyé sur un « mot à mot »/« caractère à caractère », qu'il a apprêté en français selon son bon plaisir grâce aux traductions existantes des mêmes poèmes par Demiéville et Brossollet. Le résultat est une poésie burlesque et dénaturée, complètement à côté de la plaque ! De gauche à droite, l'on trouvera ci-dessous « Le prunier » dans les traductions respectives de Demiéville en '65 (op.cit., p. 687), de Brossollet en '69 (*op. cit*. p. 103) et de Sollers en '70 dans *Tel quel (*op. cit. p. 53) :



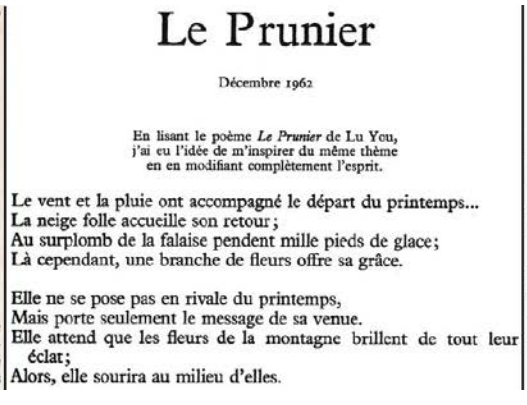
Dix poèmes de Mao Tsö-tong 687

VIII LE PRUNIER

Le vent, la pluie ont reconduit le printemps en allé;
Le neige qui vole va au-devant du printemps qui revient.
Déjà sur mille pieds la glace pend au précipice;
Mais la beauté des branches fleuries est toujours là.

Cette beauté ne prétend pas accaparer le printemps;
Elle veut seulement annoncer son retour.
Lorsque les fleurs de la montagne refleuriront,
Au milieu du fourré sourira le prunier.

Cette pièce, datée de décembre 1962, est moulée sur un poème de Lou Yeou des Song (1125-1210) dont on trouvera la traduction ci-dessous. L'auteur déclare, dans une note, s'être inspiré de ce poème « en en retournant l'esprit ». Dans l'un comme dans



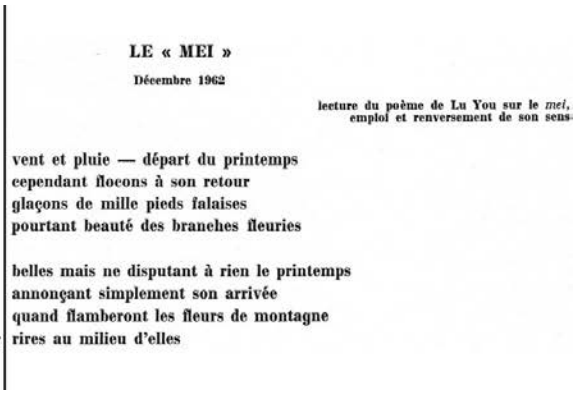
Le Prunier

Décembre 1962

En lisant le poème *Le Prunier* de Lu You, j'ai eu l'idée de m'inspirer du même thème en en modifiant complètement l'esprit.

Le vent et la pluie ont accompagné le départ du printemps...
La neige folle accueille son retour;
Au surplomb de la falaise pendent mille pieds de glace;
Là cependant, une branche de fleurs offre sa grâce.

Elle ne se pose pas en rivale du printemps,
Mais porte seulement le message de sa venue.
Elle attend que les fleurs de la montagne brillent de tout leur éclat;
Alors, elle sourira au milieu d'elles.



LE « MEI »

Décembre 1962

lecture du poème de Lu You sur le *mei*, emploi et renversement de son sens

vent et pluie — départ du printemps
cependant flocons à son retour
glaçons de mille pieds falaises
pourtant beauté des branches fleuries

belles mais ne disputant à rien le printemps
annonçant simplement son arrivée
quand flamberont les fleurs de montagne
rires au milieu d'elles

Cette « traduction » de Sollers cherche à rendre le sens de chaque caractère qu'on lui a prémâché. Ne connaissant pas la syntaxe du chinois, il se plante dès la première strophe, incapable de reconnaître que dans celle-ci (風雨送春, vent / pluie / raccompagner ou accompagner / printemps) le caractère « *song* » (送) est un verbe, utilisé dans son sens de « accompagner » quelqu'un ou quelque chose qui s'en va, soit physiquement, soit du regard. Mao a écrit ces poèmes dans une forme classique bien connue des sinologues, celle du parallélisme littéraire, le plus souvent antithétique — dans le deuxième distique, le verbe « song » (送) est mis en opposition complémentaire avec « *huan*» (迎, « accueillir », « recevoir »), autre verbe puisque toute phrase comme dans n'importe quelle langue en requiert un. Le commentaire de Demiéville est éclairant :

> « Vers 1-2 : l'image est empruntée au cérémonial de l'hôte qui reconduit son visiteur lorsque celui-ci se retire et va au-devant de lui lorsqu'il arrive. » (*op. cit.*, pp. 687-688)

Sollers « traduit » les deux verbes par des substantifs ! Il veut dans doute faire « moderne », « déconstructiviste », « telquien » ! Or « *song* » et « *huan* » sont depuis l'Antiquité des verbes archi-courants de la poésie chinoise. Et pour épater la galerie, Sollers place en outre le mot « Mei » comme titre du poème, plutôt que d'employer le nom commun, « prunier ». Au début du deuxième vers, Sollers ajoute un futile « cependant », ainsi que des mystérieux « flocons », alors que le texte chinois dit simplement « *fei xue* » (飛雪), « voler / neige » ; il existe bien sûr un caractère pour « flocon », d'ailleurs très beau (雪花, xue hua, « neige-fleurs »), mais il n'est pas dans le texte-source.

La « traduction » de Sollers est piquée des vers et abonde en absurdités, maladresses et contresens. En voici quelques autres. Ci-dessous se trouve, de haut en bas, la traduction du dernier distique du poème « Shaoshan », le nom du village où Mao est né en 1893, respectivement par Demiéville (*op.cit*., p.686), Brossollet (*op. cit*. p. 89) et Sol-Herse (*op. cit*. p. 41) :

Et ces héros qui de partout descendent vers les fumées du
[soir!

Et de partout les braves descendre vers les fumées du soir.

partout sur la terre : fleurs mâles descendant vers le soir fumée

Demiéville et Brossollet ont recours aux termes « héros » et « braves », alors que Sollers emploie un incongru et pathétique « fleurs mâles » ! Ces deux caractères (« *ying xiong* », 英雄) sont utilisés depuis toujours pour désigner… un héros ; fort en vogue durant les années Mao pour célébrer les sacrifices des camarades qui l'accompagnaient dans sa lutte contre le parti nationaliste et l'envahisseur japonais, cette expression rend hommage aux personnes hors du commun. En traduisant «*ying xiong* » par « fleurs mâles », Sollers verse dans le ridicule — au sens figuré, « *ying* » signifie la fleur ou le meilleur de quelque chose, par exemple la fine fleur de l'être humain, une personne intelligente, hors pair, exceptionnelle, bref un « héros ». Et « *xiong* » peut aussi prendre le sens de « mâle », mais uniquement lorsqu'il occupe la première position d'un binôme de caractères auquel il est accouplé pour lui attribuer le genre masculin, par exemple : « *xiong hua* » (雄花), littéralement « mâle fleur », soit « étamine », ou encore « *xiong ji* » (雄雞), « mâle volaille », donc « coq ». Mais de l'Antiquité à nos jours et encore davantage à l'époque de Mao, le composé polysyllabique «*ying xiong*» signifie *« héros »* et ne peut être traduit par rien d'autre. Voulant faire le jars parmi les dragons français ayant traduit ce poème, Sollers nous offre des « fleurs mâles » dérisoires, une totale aberration. La fin de sa « traduction » est aussi de la camelote : « descendant vers le soir fumée », alors que l'original (下夕煙) se lit comme suit : descendre / soir / fumée ».

Dans l'exemple suivant, tiré du poème « Réponse au camarade Guo Moruo », toujours dans le même ordre, Demiéville (*op.cit*., p.689), Brossollet (*op. cit*. p. 107) et Sollers (*op. cit*. p. 57), les « mouches vertes » deviennent grises chez Sollers :

Sur notre globe si petit, petit,
Il se trouve des mouches vertes pour se cogner contre les
[murs.
Elles vont bourdonnant, wong-wong,
Engeance pitoyable et larmoyante...
Et il est aussi des fourmis qui, pour savoir ramper le long d'un
[sophora, se flattent de posséder un empire;
Et des termites qui se targuent d'ébranler un grand arbre :
[« Mais rien n'est plus facile », disent-ils!

Dans ce monde minuscule,
Des mouches vertes se cognent contre les murs;
Elles bourdonnent leurs appels
Les uns cris d'angoisse,
Les autres sanglots désespérés.
Des fourmis en file sur un sophora, se targuent de posséder un grand pays.
De gros insectes prétendent que rien n'est plus facile qu'ébranler un arbre!

planète minuscule
mouches grises contre un mur
wong wong
grands cris gelés pour les unes
les autres étouffent leurs pleurs
fourmis au pied d'un acacia
se vantant d'être une grande nation
insectes voulant ébranler un arbre
facile à dire

« Mouches vertes » se dit « *cang ying* » (蒼蠅) ; « *cang* » selon le contexte signifie « vert », « vert-azur » ou « ciel bleu, azuré ». Dans certains cas bien précis, lorsqu'il est couplé avec un autre caractère, « *cang* » peut avoir le sens de gris, comme dans « cheveux grisonnants » (蒼髮, « *cang fa* »).

Voulant se démarquer des traducteurs érudits qu'il copie, Sollers n'a pas correctement « traduit » non plus le verbe « cogner », pourtant bien présent (碰, *peng*) dans le texte original (« *cang ying peng bi* », 蒼蠅碰壁, « vert / mouche / cogner / mur ») et il utilise à la place la préposition « contre ». Et là où Demiéville et Brossollet ont tous deux traduit « *huai* » (槐) par « sophora », il l'occidentalise en « acacia ». C'est d'autant plus affligeant que le sophora est l'arbre-symbole par excellence des lettrés chinois, mais Sollers est plus préoccupé par les lettres de noblesse sinologiques qu'il veut usurper que par la vérité des caractères. En lisant les commentaires suivants de Demiéville et de Brossollet, l'on comprend pourquoi il utilise le mot « acacia » au lieu de « sophora » :

> « Le poème de Mao Tsö-tong [Zedong] fourmille d'allusions et de clichés qui ne peuvent se comprendre qu'en tenant compte du sujet et des circonstances. Les « mouches vertes » du début sont une image classique de trublions ambitieux qui s'agitent en vain. Au vers 5, la métaphore des fourmis qui prennent pour le monde entier le **sophora** le long duquel elles grimpent (**c'est une sorte d'acacia d'Extrême-Orient**) est tirée d'un conte des Tang. Le vers sur les termites (plus exactement une espèce de grandes fourmis) s'inspire d'un célèbre poème de Han Yu des T'ang sur des bons à rien présomptueux. » (Demiéville, *op. cit*., p. 690)

> « Les mouches qui se cognent vainement aux murs évoquent sans doute ceux qui se débattent dans l'ignorance, l'erreur ou l'angoisse. D'autres (ennemis de l'extérieur, de l'intérieur ?) affichent de vaniteuses prétentions ; ils ressemblent à ces fourmis qui croient habiter un empire parce qu'elles vivent en colonie sur un **sophora** (**acacia d'Extrême-Orient**) ou à ces insectes (une variété de grosses fourmis) qui pensent pouvoir à eux seuls ébranler un arbre. » (Brossollet, *op. cit*., p. 106)

La métaphore que Mao emploie (« des fourmis en file sur un sophora, se targuent de posséder un grand pays », 螞蟻緣槐誇大國) est inspirée d'un récit fantastique (傳奇) de Li Gongzuo (李公佐, 770-848) intitulé « Biographie du préfet Nan Ke (Rameau-Sud) » (南柯太守傳). Le héros (英雄, *ying xiong*) de l'histoire, le chevalier errant (遊俠) Chenyu Fen (淳于棼) pénètre en songe à l'intérieur d'un sophora sous lequel il s'est endormi après une beuverie avec des amis. Il y découvre un royaume peuplé de divers animaux, dont une fourmilière, et il y vit une idylle avec la fille du roi qui le nomme préfet de la commanderie Rameau-Sud (Nan Ke) où sous sa gouverne elle prospère vingt années durant. Mais un jour la belle meurt et le préfet Chenyu Fen de Nan Ke est destitué. Lorsqu'il se réveille, il aperçoit des fourmis qui longent un rameau pointant vers le Sud près du sophora où il s'était allongé et il comprend qu'il a fait un rêve.

Cette expression du huitième siècle utilisée par Mao (« des fourmis en file sur un sophora, se targuent de posséder un grand pays » 螞蟻緣槐誇大國) est encore d'actualité en Chine et s'applique à la lettre à Sollers — elle signifie être arrogant, affecté, vaniteux.

Quant au vers de Han Yu (韓愈,768-824) auquel Mao fait allusion, il se lit ainsi dans le texte original : 蚍蜉撼大树, 可笑不自量, « des fourmis qui veulent ébranler un grand arbre, quelle présomption risible de leur force » — en France, on emploierait l'expression « une grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf » ! Han Yu, se moquant de certains lettrés (de la deuxième moitié du VIII^{e} siècle) qui dénigraient les grands poètes Li Bai (李白, 701-762) et Du Fu (杜甫, 712-770), les compare à des fourmis tentant d'ébranler un grand arbre. Li Bai et Du Fu siègent encore aujourd'hui au panthéon des plus grands poètes de l'histoire littéraire de la Chine.

Treize siècles plus tard, ce distique de Han Yu (蚍蜉撼大树, « fourmis-ébranler-grand-arbre ») est toujours utilisé en Chine et vient à son tour dénoncer les grotesques prétentions du fourmillant Sollers qui veut nous faire gober qu'il est un *sinocrack* apte à « traduire » les poèmes de Mao.

Au IV^{e} siècle avant notre ère, Zhuang zi (莊子) exprimait la même idée avec une autre analogie animalière, devenue elle aussi familière dans le langage courant : « [telle] une mante qui avec ses [faibles] membres antérieurs essaie d'arrêter un char » (螳臂擋車). En d'autres mots, arrête ton char, Sollers !

Ces dix poèmes « traduits » par Sollers ne sont qu'un tripatouillage et doivent tout au labeur et aux notes de Demiéville et Brossollet. Comment pouvons-nous en être certains ? Une note de la missive suivante, datée du 7 juillet 1969 (pp. 160-161, *Lettres à Dominique Rolin*, Ed. Gallimard, 2017), l'indique clairement. Le « Et je suis plus près du chinois », dans une rare poussée de probité, y est souligné par Sollers lui-même ! Cette lettre aura au moins servi à démontrer, noir sur blanc, que notre voleur de mots pille sans vergogne le travail des autres :

moi : en deçà nous « avançons », la main dans la main vers le « point de fuite ».
Je t'aime, je te sens, je t'embrasse passionnément,

Ph

95

(Le 7 juillet 1969.)
Paris, Lundi

Mon amour,

Je t'aime, je pense constamment à toi. Hier, assis devant un arbre, c'était Perpignan — l'écorce (tu te souviens).
Tout un tissu écrit sort comme des veines, un système nerveux enfoui, souple, joyeux.
Je te donne aujourd'hui un petit cours de poésie chinoise. Soit le poème de Mao-Tse-toung Nuages d'Hiver (1962). La traduction, qui vient de paraître à l'Herne, est la suivante[1] :

Les nuages d'hiver sont lourds de neige — blanche bourre en vol ;
Par myriades, pêle-mêle les fleurs se fanent et d'un coup se font rares.
Dans le ciel tourbillonne, tourbillonne la meute des courants glacés ;
La terre immense doucement, doucement exhale son haleine.

1. En 1966, Mao Tse-toung déclencha, à Pékin, la « Grande Révolution culturelle prolétarienne chinoise », qui eut un grand retentissement en Occident, particulièrement auprès de certains intellectuels et écrivains d'avant-garde, parmi lesquels Philippe Sollers, Julia Kristeva, Marcelin Pleynet et certains de leurs amis. Les poésies auxquelles Philippe Sollers fait allusion sont celles traduites par Guy Brossollet : Mao Tse-toung, *Poésies complètes*, traduites et commentées par Guy Brossollet, Paris, Éd. de l'Herne, 1969.

160

Un héros seul va chasser le tigre ou le léopard
Et aucun homme courageux ne craint les ours.
Les fleurs de prunier se réjouissent d'un ciel empli de neige,
Qui peut s'étonner que le gel fasse crever les mouches ?

Et voici ma traduction à moi :

Nuages d'hiver oppressés de neige — duvet blanc volant
Dix mille pétales se fanant pêle-mêle — rares instantanément
Sous la hauteur du ciel court le fleuve bouillonnant de glace
Sur la grande terre imperceptiblement un souffle en douceur

Rien que des fleurs mâles chassant tigres panthères
Parmi les meilleurs personne ayant peur des ours
L'éclosion des meí jouit de la neige partout sous le ciel
Rien d'extraordinaire si le gel tue les mouches[1].

Qu'en penses-tu ? Le mot meí est intraduisible (c'est un arbre qui ressemble au prunier mais n'existe pas ici). Cela me donne envie de retraduire tous les poèmes. Et je suis plus près du chinois.
Je t'aime,

Ph

96

(Paris)
Mardi 8/7/69

Mon amour,

il faut corriger la traduction que je t'ai envoyée hier dans le sens suivant :

1. Dix poèmes de Mao Tse-toung traduits par Philippe Sollers paraîtront dans *Tel Quel* n° 40, hiver 1970. Ils seront repris dans Philippe Sollers, *Sur le matérialisme. De l'atomisme à la dialectique révolutionnaire*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 1974.

161

Comparons les trois traductions d'un autre poème par Demiéville (*op.cit*., p.688), par Brossollet (*op. cit*. p. 105) et par l'insouciante cigale Sollers (*op. cit*. p. 55) :

IX NUAGES D'HIVER

Nuages d'hiver chargés de neige, chatons blancs qui prennent [leur vol...
Les fleurs ont péri pêle-mêle et se font rares pour un temps.
Au ciel des courants froids roulent en tourbillons;
Sur terre il souffle à peine une haleine d'air tiède.

Seuls les vrais braves pourchassent tigres et léopards;
Foin de ces faux héros qu'inquiète l'ours féroce!
Les fleurs de prunier font leur joie de la neige emplissant le [ciel;
Qui songerait à s'étonner que les mouches meurent de froid?

Nuages d'hiver

26 décembre 1962

Les nuages d'hiver sont lourds de neige — blanche bourre en vol;
Par myriades, pêle-mêle les fleurs se fanent et d'un coup se font rares.
Dans le ciel tourbillonne, tourbillonne la meute des courants glacés;
La terre immense doucement, doucement exhale son haleine.

Un héros seul va chasser le tigre ou le léopard
Et aucun homme courageux ne craint les ours.
Les fleurs de prunier se réjouissent d'un ciel empli de neige.
Qui s'étonne que le gel fasse crever les mouches ?

NUAGES D'HIVER

26 décembre 1962

nuages d'hiver pressés de neige — duvet blanc volant
dix mille pétales se fanant pêle-mêle — rares instantanément
sous la hauteur du ciel court le fleuve bouillonnant de glace
sur la grande terre imperceptiblement un souffle en douceur

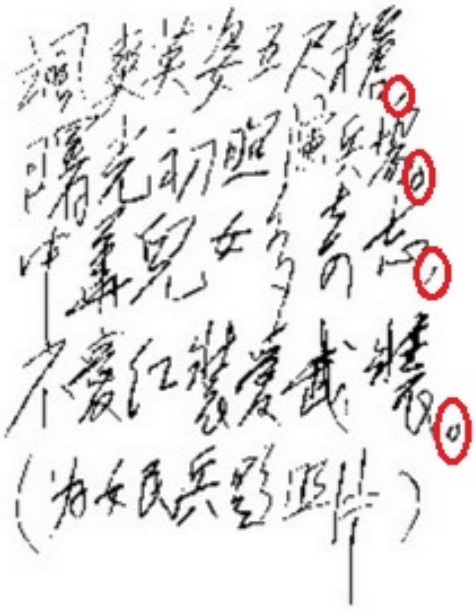
rien que des fleurs mâles chassant tigres panthères
parmi les meilleurs personne ayant peur des ours
les arbres épanouis mei jouissent de la neige partout sous le ciel
rien d'extraordinaire si le gel tue les mouches

On peut constater que la « traduction » sollersienne renonce à la ponctuation (exception faite de deux tirets) et à la majuscule au début de chaque vers ! Le « pouët » Sollers « traduit » les quatre premiers caractères (« 雪壓冬雲 ») par « nuages d'hiver pressés de neige ». Son mot à mot rend le deuxième caractère « *ya* » (壓) par « pression ». Or l'expression « neige / pression » signifie tout simplement que les nuages d'hiver sont « chargés » ou « lourds » de neige, comme on dit qu'un ciel est chargé de nuages, ou que les nuages sont chargés de pluie ; mais « nuages pressés » reste obscur en français… et ressemble plutôt à un citron ! Demiéville et Brossollet ayant déjà utilisé les mots justes (« chargés » et « lourds »), notre flibustier littéraire fait violence au texte pour se montrer original.
Sollers rend 高天滾滾寒流急 par « sous la hauteur du ciel court le fleuve bouillonnant de glace » ! Or il n'y a pas de « sous » dans cette phrase, pas plus qu'il n'y a de fleuve, mais bien des « courants froids ou glacés » (寒流), comme l'ont traduit correctement Demiéville et Brossollet. Et il n'y a rien de « bouillonnant » non plus dans ce poème ! L'onomatopée « *gun gun* » (滾滾) signifie depuis l'Antiquité quelque chose qui avance rapidement en roulant, elle est ici liée aux « courants froids ou glacés » qui vont et viennent dans tous les sens, ou comme le dit Demiéville « roulent en tourbillons », ou tel que le traduit Brossollet « tourbillonne, tourbillonne. Ce n'est que lorsque « *gun* » est accompagné d'un verbe d'aboutissement comme « *kai* » (开, « ouvrir », sous-entendu « l'eau ») ou « *tang* » (烫, « brûler », sous-entendu l'eau) qu'il signifie « bouillir » ou « bouillonner ». Dans un autre contexte, « *gunkai* » signifie aussi « Fiche le camp », Sollers !
Ensuite, le « pouët » persiste et signe, il « traduit » de nouveau le « *ying xiong* » (英雄) de ce poème par « fleurs mâles », au mépris de toute logique. Et poursuivant avec son mot à mot prémâché, il rend « *hu pao* » (虎豹) par « tigres panthères », là où Demiéville et Brossollet disent respectivement « tigres et léopards », et « le tigre ou le léopard ». L'on ne s'y retrouve pas dans ce cirque, panthères ou léopards !? C'est la même chose, mais Démiéville et Brossollet ayant tous les deux utilisé « léopard », le (ré)créatif Sollers choisit la panthère, question de brouiller les pistes. De plus, a-t-on jamais vu des « fleurs mâles » (en rut, affamées et macho ?!) qui chassent « tigres panthères » ?

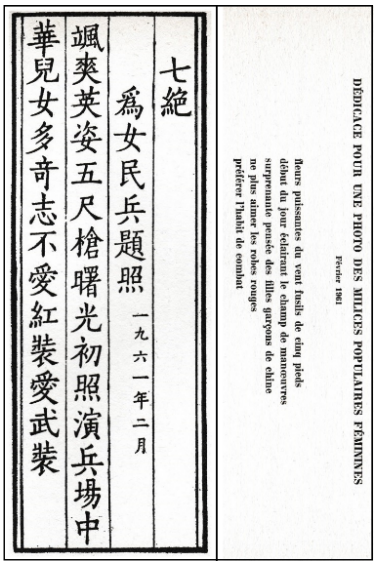
Puis notre mandarin du dimanche « traduit » : « parmi les meilleurs personne ayant peur des ours » ; « parmi » existe bien en chinois, mais il n'est pas dans le texte-source. En outre, en omettant de mettre une virgule après « meilleurs », Sollers veut encore une fois faire surréaliste et telquien… et sa phrase est boiteuse ! Le texte original se lit 無豪傑怕熊羆, soit « aucun / brave / homme éminent / peur / tigre brun ». Mao joue ici sur les mots, car « tigre brun » signifie aussi « vaillant soldat ». Je me demande bien quelle image psychédélique avaient en tête les lecteurs de *Tel Quel* en parcourant cette « traduction » minaudière spectaculaire — quarante-huit ans plus tard, je viens de toute urgence à leur rescousse : ce vers signifie que les vaillants (braves) héros de la révolution ne craignent pas l'ennemi impérialiste (les tigres et les léopards), ni les soldats communistes soviétiques (les ours).

Et pourquoi ce rébarbatif « *mei* » dans « les arbres épanouis mei jouissent de la neige partout sous le ciel » ? Le caractère ici « *mei* » en évidence est un « prunier » (梅), « fleurs de prunier », (梅花) dit Mao, comme l'ont traduit pertinemment Demiéville et Brossollet, puisque cette expression est en Chine le symbole de l'hiver. Quoi de plus cartésien, voire dialectique à en faire rougir marxiens, marxistes et telquiens, dans un poème s'intitulant « Nuages d'hiver » ! Mais chez Sollers elles se sont évaporées dans la fumée de son afghan noir pour devenir des « arbres épanouis »… méprise qui lui permet d'embaumer sa « traduction » aux dépens du bon sens, au propre comme au (dé)figuré ! Sollers a aussi buté sur le dernier distique du poème : là où Demiéville et Brossollet terminent avec une phrase interrogative, Sollers y va allègrement avec une affirmative. Obnubilé par son mot à mot, il ne reconnaît pas la construction interrogative elliptique : l'expression « *dong si* » (凍死, « froid / mourir ») est typique de la langue chinoise tant ancienne que moderne, le verbe « mourir » (死, *si*) étant comme « *kai* » ci-dessus un verbe d'aboutissement. Autrement dit, « il fait froid à en mourir » ou « mort de froid ». Au demeurant on dit en chinois comme en français : « j'ai faim à en mourir » ou « je meurs de faim » (我餓死了, *wo e si le*, ou « je / affamé / mourir / particule post-adverbiale ou finale indiquant l'accomplissement de l'action ou un changement de situation) ; ou encore « je suis anxieux à en mourir » ou « je meurs d'anxiété » (我急死了, *wo ji si le*, « je / anxieux / mourir / particule finale ») ; ou bien « je suis fatigué à en mourir » ou « je suis mort de fatigue » (我累死了, *wo lei si le*, « je / fatigué / mourir / particule finale). Chaque adjectif (affamé, anxieux et fatigué) atteint ainsi un degré d'intensité extrême, symbolisé par la mort. D'où la traduction de Demiéville « les mouches meurent de froid », et non pas comme le fait Sollers « le gel tue les mouches ».

Dans *Tel Quel*, la présentation de la « traduction » de dix poésies de Mao par Môa Sollers est tout à fait aberrante (ci-dessous à droite) : le texte français figure sur la page opposée du texte chinois qui est reproduit en colonnes et sans ponctuation comme le chinois classique, alors que le texte de Mao reproduit à des centaines de millions d'exemplaires dans le *Petit Livre Rouge* était écrit à l'horizontale de gauche à droite comme en français, et avec ponctuation.



Si Sollers lisait le chinois, il saurait que ce poème de Mao a d'abord été écrit au crayon (voir le fac-similé, ci-contre à gauche, du manuscrit original du poème « Dédicace pour une photo des milices populaires féminines ») ; écrit à l'horizontale, il se lit de gauche à droite tout comme en français et il est bel et bien ponctué — les petits cercles rouges ajoutés par moi indiquent les virgules et les points on ne peut plus visibles à la fin des vers ! Par après, Mao reproduisit plus joliment le même poème au pinceau, certes en colonnes se lisant de droite à gauche, mais toujours clairement ponctué (voir ci-dessous) :


七絶
爲女民兵題照 一九六一年二月
颯爽英姿五尺槍曙光初照演兵場中
華兒女多奇志不愛紅裝愛武裝

DÉDICACE POUR UNE PHOTO DES MILICES POPULAIRES FÉMININES
Février 1961
fleurs puissantes du vent frais de cinq pieds
début du jour éclairant le champ de manœuvres
surprenante pensée des filles garçons de chine
ne plus aimer les robes rouges
préférer l'habit de combat

Les fac-similés ci-dessous se trouvent en couverture et sur les deux premières pages de la toute première édition originale de « Dix-huit poésies dans le style ancien » (舊体詩詞十八首) de Mao Zedong (毛澤东), publiée dans le numéro inaugural de la revue *Shi Kan* (詩刊, littéralement « Publication de poésies ») le 25 janvier 1957 (ces deux poésies ayant été composées respectivement en 1925 et 1927). Comme on peut le constater, elles se lisent à l'horizontale, de gauche à droite tout comme en français, et elles sont ponctuées :

詩刊

1

1957.1.25 詩刊社

舊体詩詞十八首

毛 澤 东

沁園春
長沙

獨立寒秋，
湘江北去，
橘子洲头。
看万山紅遍，
層林尽染；
漫江碧透，
百舸爭流。
鷹击長空，
魚翔淺底，
万类霜天竞自由。
悵寥廓，
問蒼茫大地，
誰主沉浮？

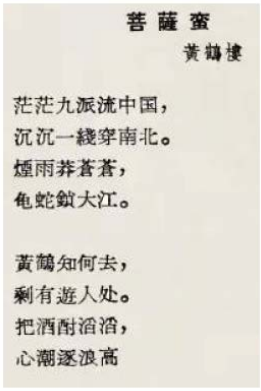
携来百侶曾遊，
忆往昔崢嶸岁月稠。
恰同学少年，
風华正茂；
書生意气，
揮斥方遒。
指点江山，
激揚文字，
糞土当年万戶侯。
曾記否，
到中流击水，
浪遏飞舟？

菩薩蛮
黃鹤樓

茫茫九派流中国，
沉沉一綫穿南北。
煙雨莽蒼蒼，
龟蛇鎖大江。

黃鹤知何去，
剩有遊人处。
把酒酹滔滔，
心潮逐浪高

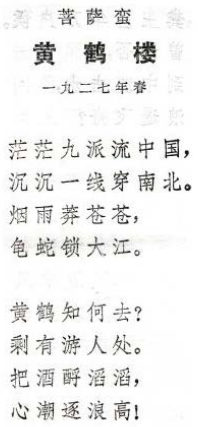
Ci-dessous à gauche se trouvent la deuxième des poésies publiées pour la première fois en 1957 et à droite sa reproduction dans la première édition en 1969 de ce qu'on appelle communément en France le *Petit livre rouge* (红宝书, « Livre rouge précieux ») qui regroupait les « Citations du Président Mao » (毛主席语录), « Cinq œuvres du Président Mao » (毛主席的五篇著作) et « Poésies du Président Mao » (毛主席诗词). À l'origine, ledit « Petit livre rouge » n'était constitué que des « Citations du Président Mao » et il fut publié pour la première fois en 1964 en nombre restreint (cent mille exemplaires !) par le Département de politique générale de l'Armée populaire de libération de la Chine (中国人民解放军总政治部) à l'intention des cadres du Parti. Quelques années plus tard, en 1967, son tirage était estimé à plus de 700 millions de copies (un exemplaire pour chaque camarade du pays !) Ci-dessous se trouvent côte à côte la deuxième poésie publiée dans la toute première édition de 1957 et sa première parution (au centre) dans le *Petit livre rouge* en1969 :



菩薩蠻
黃鶴樓

茫茫九派流中国，
沉沉一綫穿南北。
煙雨莽蒼蒼，
龜蛇鎖大江。

黃鶴知何去，
剩有遊人処。
把酒酹滔滔，
心潮逐浪高



菩萨蛮
黄鹤楼
一九二七年春

茫茫九派流中国，
沉沉一线穿南北。
烟雨莽苍苍，
龟蛇锁大江。

黄鹤知何去？
剩有游人处。
把酒酹滔滔，
心潮逐浪高！

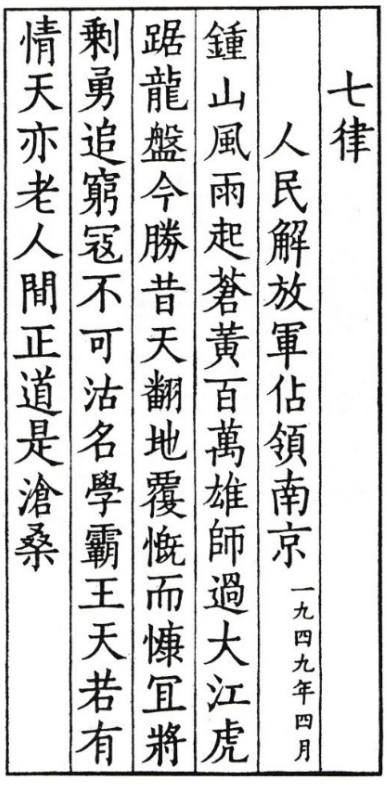
Dans les deux cas, cette poésie se lit de gauche à droite comme en français et le texte est ponctué. Bien que ce ne soit pas le sujet principal de notre article, il est intéressant de constater que la première édition en 1957 emploie la forme complexe (non simplifiée, 繁體字) pour la majorité des caractères et leur écriture abrégée (简体字) pour les autres : 国 au lieu de 國 ; 沉沉 et non 沈沈 ; 龟 au lieu de 龜 ; 处 et non 處. Qui plus est, même le nom du Timonier est hybride : en chinois traditionnel Mao Zedong s'écrit 毛澤東, et en chinois simplifié 毛泽东. Or comme on peut le constater sous le titre « Dix-huit poésies dans le style ancien » (舊体詩詞十八首), le premier caractère de son prénom (Zedong) est écrit dans sa forme traditionnelle (澤), et le deuxième sous sa forme simplifiée (东). En outre, le titre mélange aussi les deux styles ! « Style ancien » (*jiuti*) s'écrit 舊體 dans l'ancien style et 旧体 en chinois simplifié, mais l'éditeur a imprimé le premier caractère à l'ancienne (舊, *jiu*) et le deuxième dans le nouveau style (体, *ti*) !

Finalement notons que, dans la première édition en revue de dix-huit poèmes de Mao en 1957, le troisième caractère de la septième ligne est 酎 (*zhou*, « liqueur distillée trois fois », très bonne liqueur, boisson généreuse), tandis que dans la première édition du *Petit livre rouge* où ont été incluses ses poésies ce caractère a été remplacé par 酹 (*lei*, « verser », « faire une libation »… en l'honneur d'un esprit ou d'une divinité !). Lequel des deux éditeurs avait abusé de ce divin pinard ? Le premier, car Mao a bien utilisé le caractère « *lei* ». En 1958, la Commission de réforme de l'écriture (文字委员会) promulgua une liste de 515 caractères et de 54 radicaux (« clés » ou « monèmes » donnant le plus souvent le champ sémantique des caractères) simplifiés, mais des emplois populaires (avec moins de traits) existaient déjà depuis longtemps, d'où l'amalgame des deux formes dans la première édition en revue des poèmes de Mao en 1957, un an avant la réforme, tandis que dans la première édition du *Petit livre rouge* incluant ses poèmes (1969), soit onze années après cette réforme, tous les caractères sont maintenant simplifiés.

Bref, en publiant « sa » traduction de dix poèmes de Mao en 1970, Môa Sollers faisait dans le spectaculaire en les reproduisant à l'ancienne, en colonnes de droite à gauche… et sans ponctuation ! Une telle aberration est réapparue en Chine dans les années 60'. En effet, afin d'élever leur « héros » (ou « fleur mâle » d'après l'étoile Sollers…) encore plus haut au rang de maître à penser dans la plus pure tradition, les premiers poèmes de Mao édités en colonnes à la manière du chinois classique sont l'œuvre de son plus fidèle suceur de furoncles, en l'occurrence son secrétaire particulier Ceng Zhengchang (曾正昌, 1922-1966), dont le nom de plume était Tian Jiaying (田家英, "le paysan héros"… et non pas le « paysan fleur » dirait notre pékinologue de service). Tian Jiaying participa à la compilation des quatre premiers volumes des œuvres complètes de Mao, à la rédaction de la constitution de la Chine Pop, ainsi qu'à la compilation de la première édition de dix-sept poèmes de Mao en 1958 à la Société d'éditions de Culture matérielle (文物出版社), publiés en colonnes se lisant de droite à gauche, et non ponctués ! Or ce n'est pas cette édition que Sollers utilisa pour copier/coller le texte original, car aucun des poèmes de celle-ci ne figure dans les dix « traduits » par lui. Il utilisa la deuxième édition, parue en décembre 1963 (一九六三年十二月), une édition de luxe comprenant tous les poèmes publiés depuis 1957 (dont le fac-similé de l'original de la revue *Shi Kan* écrit à l'horizontale et ponctué se trouve ci-dessus) sous le titre *Trente-sept poèmes du Président Mao* (毛主席詩詞三十七首).

Voir ci-dessous le fac-similé de l'original de la page couverture et des deux premières pages intérieures donnant le titre, la date et le nom de la maison d'édition : culture matérielle… (ça ne s'invente pas !) Mais arrêtons-nous un instant sur la société telle qu'elle se présente aujourd'hui en Chine et en Occident — ne faut-il pas admettre que nous vivons plus que jamais dans un monde où l'on attache beaucoup plus d'importante à la culture matérielle qu'au matérialisme spirituel !

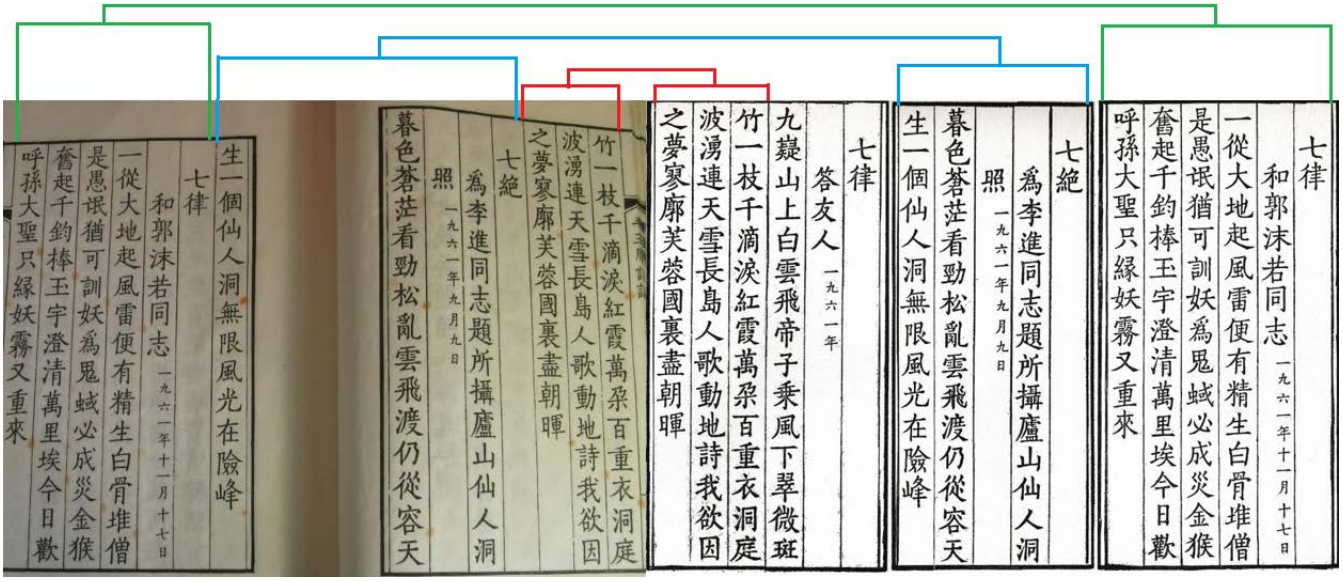
Quatre mois plus tard, en avril 1964, une autre édition de luxe était imprimée, comme le mentionne Brossollet dans une note p. 73 (voir ci-dessous). La fin de cette note de Brossollet, à gauche du fac-similé de cette seconde édition des poèmes de Mao, est particulièrement intéressante : … *Ni ponctuation, ni séparation entre les vers ou les strophes*…


七律
人民解放軍佔領南京 一九四九年四月
鍾山風雨起蒼黃百萬雄師過大江虎
踞龍盤今勝昔天翻地覆慨而慷宜將
剩勇追窮寇不可沽名學霸王天若有
情天亦老人間正道是滄桑

L'Armée Populaire de libération occupe Nankin. Fac-similé du texte du poème tel qu'il est imprimé dans l'édition de luxe d'avril 1964. Dans la colonne de droite, l'indication de la mesure. Dans la deuxième colonne, le titre et la date. Dans les quatre autres colonnes le poème. … Ni ponctuation, ni séparation entre les vers ou les strophes…

Tout est dit dans les trois points de suspension qui précèdent et ferment la remarque de Brossollet. Ces points de suspicion marquent son étonnement ! En effet, à cette époque, Mao se battait contre tout ce qui symbolisait l'ancien régime, la société féodale, les écrits confucéens, etc., et il exhortait les jeunes à embrasser le nouveau, c'est-à-dire le marxisme-léninisme. Or voici que la société d'édition « Culture matérielle » présente les poèmes de Mao dans un style très classique, identique aux écrits du passé ! Pourquoi ? La réponse est bien simple ; il s'agit de « lécher les hémorroïdes » du Grand Timonier qui en coulisses prépare la révolution culturelle, son ultime combat, non pas contre des compradores japonais ou les nationalistes chinois du Kuomintang (qui après avoir fait une alliance temporaire avec les communistes de Mao pour vaincre les Japonais ont ensuite perdu la guerre civile et se sont réfugiés à Taïwan), mais pour s'accrocher au pouvoir. En présentant ainsi ses poèmes, « Culture matérielle » élevait Mao au rang d'un auteur classique, elle le canonisait et lui réservait une place au panthéon des plus illustres auteurs de la tradition millénaire des lettres chinoises.

Cette façon de présenter les poèmes de Mao fut donc adoptée par Sollers, lui qui n'avait comme seul but que de s'autoproclamer sinologue. Ci-dessous, à gauche, un fac-similé des deux pages intérieures de l'édition susmentionnée de « Culture matérielle » de 1963 ; à droite, en plus clair, un fac-similé des pages de ces mêmes poèmes « traduits » par Sollers dans *Tel Quel* en 1970 :



七律
和郭沫若同志 一九六一年十一月十七日
一從大地起風雷便有精生白骨堆僧
是愚氓猶可訓妖爲鬼蜮必成災金猴
奮起千鈞棒玉宇澄清萬里埃今日歡
呼孫大聖只緣妖霧又重來

七絕
爲李進同志題所攝廬山仙人洞照 一九六一年九月九日
暮色蒼茫看勁松亂雲飛渡仍從容天
生一個仙人洞無限風光在險峰

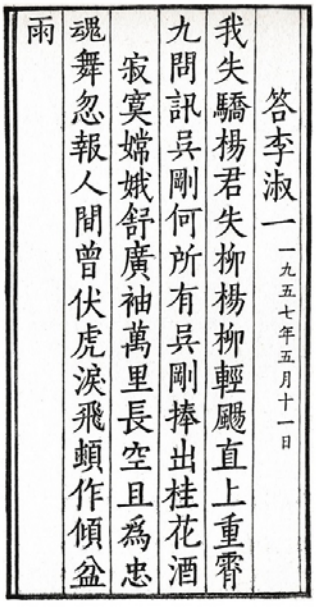
七律
答友人 一九六一年
九嶷山上白雲飛帝子乘風下翠微斑
竹一枝千滴淚紅霞萬朶百重衣洞庭
波湧連天雪長島人歌動地詩我欲因
之夢寥廓芙蓉國裏盡朝暉

七絕
爲李進同志題所攝廬山仙人洞照 一九六一年九月九日
暮色蒼茫看勁松亂雲飛渡仍從容天
生一個仙人洞無限風光在險峰

七律
和郭沫若同志 一九六一年十一月十七日
一從大地起風雷便有精生白骨堆僧
是愚氓猶可訓妖爲鬼蜮必成災金猴
奮起千鈞棒玉宇澄清萬里埃今日歡
呼孫大聖只緣妖霧又重來

On peut constater que les colonnes de caractères, se lisant de droite à gauche, correspondent parfaitement, la seule différence étant que dans l'édition originale de 1963 le texte est en continu, tandis qu'à droite, dans *Tel Quel*, les colonnes ont été regroupées pour que chaque poème puisse être reproduit sur une seule page à la fois, avec la « traduction » de Sollers sur la page opposée, tel qu'on peut le voir ci-dessus p. 33 avec le poème « Dédicace pour une photo des milices populaires féminines ». L'ordre des trois poèmes ci-dessus dans *Tel Quel* à droite est exactement le même que dans l'original de 1963 à gauche (sauf bien entendu que dans la présentation « classique » de 1963 la pagination est aussi à l'ancienne et que les pages se tournent en commençant par la fin). L'ordre des poèmes, la police des caractères et leur succession dans chaque colonne sont absolument identiques. Mais la réalité est que Mao ponctuait ses poèmes, comme le montre de nouveau l'exemple suivant : à gauche, le fac-similé du manuscrit original du poème « À Li Shuyi », au centre le même poème reproduit dans *Tel Quel* en 1970 à partir d'un arrangement de l'édition de 1963 de « Culture matérielle », et à droite en plus petit sa première édition en 1969 dans le *Petit Livre Rouge* :

答李淑一 一九五七年五月十一日
我失驕楊君失柳楊柳輕颸直上重霄
九問訊吳剛何所有吳剛捧出桂花酒
寂寞嫦娥舒廣袖萬里長空且爲忠
魂舞忽報人間曾伏虎淚飛頓作傾盆
雨



一 淑 李 答
一九五七年五月十一日
我失驕楊君失柳，
楊柳輕颸直上重霄九。
問訊吳剛何所有，
吳剛捧出桂花酒。

La « traduction » de Sollers dans *Tel Quel* présente une mise en page anachronique qui se veut spectaculaire pour en mettre plein la vue aux lecteurs non avertis. Cette mise en page n'a rien à voir avec l'original de Mao qui on vient de le voir est ponctué, ni avec la première publication des poèmes de Mao dans la revue *Shi Kan* en 1957, à l'horizontale, avec un texte ponctué se lisant de gauche et droite, ni non plus avec la première édition en 1969 du *Petit Live Rouge* qui incluait les poèmes de Mao. Ce faisant, Sollers choisit le camp de ceux qui flattaient le vieux Timonier pour en faire un classique en vue de sa déification socialiste, et il plaide en même temps pour sa propre intronisation à l'Académie des Moâoistes soixante-huitards. Il serait ici trop long de s'attarder sur sa « traduction » de « À Li Shuyi », mais notons néanmoins que dès le premier vers il se plante : il « traduit » 我失驕楊君失柳 par « J'ai perdu mon orgueil le peuplier Yang vous avez perdu Liu ce saule pleureur ». Or

Yang (楊) et Liu (柳) (Peuplier et Saule) sont des noms de famille, comme Duchêne ou Bouleau ! Dans le *Petit Livre Rouge,* une note plus longue que le poème (traduite par Brossollet, p. 82 des *Poésies complètes* de Mao) explique la signification de ces noms de famille :

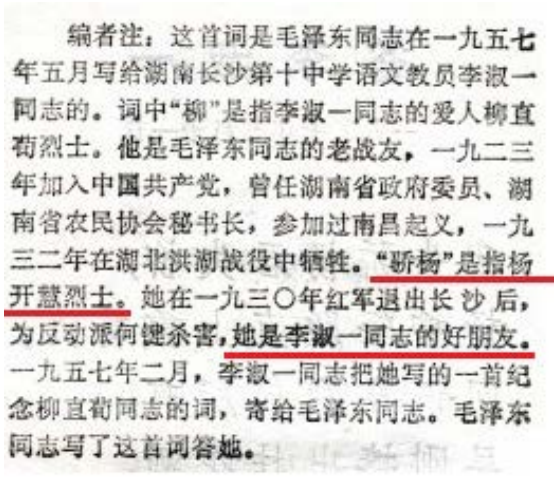
Quelques notes, qu'on doit à l'éditeur de Mao, complètent le texte ci-contre : « Ce poème a été composé par le camarade Mao Ze-dong pour la camarade Li Shu-yi, professeur de lettres au Lycée n° 10 de Changsha. Dans ces vers, le nom de Liu désigne Liu Zhe-xun, mari défunt de la camarade Li Shu-yi. Liu, compagnon d'armes du camarade Mao Ze-dong, était entré au Parti Communiste en 1923; membre du gouvernement provincial du Hunan et Secrétaire Général de l'Union Paysanne de la même province, il avait participé au soulèvement de Nanchang en 1927; il fut tué en septembre 1933 à la bataille de Honghu dans le Hubei."

"La fière Yang désigne Yang Kaï-hui, exécutée en 1930 par le général réactionnaire He Jian, quand l'Armée Rouge eut abandonné la ville de Changsha. Yang était très liée à Li Shu-yi. Celle-ci, en souvenir de son mari, mort plus de vingt ans auparavant, a écrit un poème du genre ci sur l'air du Papillon amoureux des Fleurs, *poème qu'elle a envoyé au camarade Mao Ze-dong et auquel les vers ci-contre répondent".*

Brossollet ajoute cette précision essentielle : Yang Kai-hui est la deuxième épouse de Mao, qui en 1910 « fut exécutée en guise de représailles par le Guomindang en même temps que le plus jeune frère de Mao. » En cherchant à tout prix à s'écarter de la traduction de Brossollet dont on sait qu'il l'a sous les yeux puisqu'il le mentionne lui-même dans une lettre à Dominique Rolin précitée, Sollers se gourre royalement ! En effet, il est tellement près du chinois qu'à partir du mot à mot fourni par une garde rouge vin bordelaise il ne comprend pas la syntaxe de la phrase et s'emmêle les pinceaux en « traduisant » : « J'ai perdu mon orgueil le peuplier Yang vous avez perdu Liu ce saule pleureur ». Or dans ce vers, « J'ai » (Mao en chair et en os) n'a pas « perdu son orgueil » (失驕) comme le « traduit » Sollers, mais il a « perdu la fière Yang, 失驕楊 », « une bonne amie de la camarade Li Shu-yi », 她是李淑一同志的好朋友, à qui Mao dédie ce poème. Si Sollers avait eu l'humilité d'apprendre le chinois, il aurait lu cette information dans la note qui accompagne ce poème dans l'édition originale du *Petit Livre Rouge* :

Cette note est lumineuse : l'auteur a pris soin de mettre "*jiao* Yang" (la fière Yang) entre une apostrophe double culbutée à l'avant et non culbutée à l'arrière "骄杨", les caractères sont écrits en chinois simplifié comme le reste du livre et non en chinois traditionnel comme dans l'original de Mao, et il « désigne la martyre Yang Kaï-hui » (是指杨开慧烈士), précise-t-il. Bref, Sollers gémit en vain et cherche à faire la grosse tête, mais ce Monsieur Saule n'est pas du tout pleureur. Le terme générique (柳, *liu*) entre dans la composition de plusieurs noms désignant les diverses espèces de saules, mais pour que ce Monsieur Saule soit pleureur, il aurait fallu que le nom de l'arbre soit précédé du caractère « pendre » ou « pendant » (垂, *chui*), autrement dit « *chui liu* » (垂柳, « pendant saule », « saule pleureur »). Mais cela faisait chic et poétique d'ajouter le terme « pleureur » ! Bien entendu, Brossollet traduit adéquatement « tu as perdu Liu », le mari de la camarade Li Shu-yi à qui ce poème est dédié.

Quant à Madame Yang (杨), Sollers s'éloigne du principe yin-yang (陰陽) et il la métamorphose en peuplier ! Non seulement il fait un contresens lorsqu'il « traduit » par « J'ai perdu mon orgueil [Ah si seulement c'était vrai !] le peuplier Yang », mais ce faisant il met Yang au masculin alors qu'il s'agit d'un nom féminin. La note dans le *Petit Livre Rouge* ne laisse aucun doute à ce sujet puisqu'elle précise : « elle est (她是) la bonne amie de la camarade Li Shu-yi (李淑一同志的好朋友) » à qui ce poème est dédié. De plus, le pronom « elle » (她, *ta*) à la troisième personne du féminin singulier est bien spécifié avec la clé sémantique pour la gent féminine (女, *nü*). Ces notes explicatives ont échappé à l'auteur de *Femmes,* car il n'a jamais pris le temps de lire le *Petit Livre Rouge* en chinois — l'important était de jeter de la poudre de perlimpinpin aux yeux de ses admirateurs friands des bavardages telquiens de l'épigone moâoiste Sollers :



编者注：这首词是毛泽东同志在一九五七年五月写给湖南长沙第十中学语文教员李淑一同志的。词中"柳"是指李淑一同志的爱人柳直荀烈士。他是毛泽东同志的老战友，一九二三年加入中国共产党，曾任湖南省政府委员、湖南省农民协会秘书长，参加过南昌起义，一九三二年在湖北洪湖战役中牺牲。"骄杨"是指杨开慧烈士。她在一九三〇年红军退出长沙后，为反动派何键杀害，她是李淑一同志的好朋友。一九五七年二月，李淑一同志把她写的一首纪念柳直荀同志的词，寄给毛泽东同志。毛泽东同志写了这首词答她。

> Mais j'ai tourné et retourné le texte extravagant du programme de Sollers, et il m'apparaît de plus en plus comme un monument naïf de jargon frais acquis et de connaissances superficielles. […] Boulimie de lectures hétéroclites, mauvaise assimilation, jargonite aiguë, dysenterie sémiologique, confusionite chronique, mégalosémantique, malgré sa robuste constitution de jeune écrivain, Philippe Sollers donne en ce moment tous les signes inquiétants de l'absolutite totalisante. (Claude Roy, *Connaissez-vous le «Telquisme» ?*, in *Le Nouvel Observateur* N° 171, 21 février 1968, pp. 32-33)

Son ignorance de la langue et de la culture chinoises est à l'origine de bien d'autres inepties. Dans un article de *Tel Quel* (n° 45, 1971), Sollers commente une œuvrette de Mao intitulée *Sur la Contradiction* (矛盾論), littéralement « Traité sur la contradiction ») et confond le mot « traité, 論 » avec une « roue qui tourne, 輪 » (voir ici, p.12). Plus récemment, dans son « roman » *Mouvement* (Éd. Gallimard, 2016, p. 224), il commet une bourde en affirmant : « Le mot « contradiction », en chinois, s'écrit avec deux idéogrammes. Le premier signifie « bouclier », le second « lance ». Or c'est l'inverse : le premier caractère du mot « contradiction » est « lance » (矛, *mao*) et le second « bouclier » (盾, *dun*). Ainsi se multiplient les contradictions (矛盾) lorsqu'on plagie à la va-vite ! Voir sur ce sujet des nombreuses autres rapines et sottises sinologiques Le Mouvement Sollers ou l'Art de dérober les joyaux de la poésie chinoise, suivi du Système Sollers et ses satellites ainsi que Le Dao de Philippe Sollers : Profession de Moi, Tapages et Dérapages.

> « On ne s'occupe pas assez des mauvais écrivains ; je veux dire qu'on les devrait châtier d'une main plus ferme. Certains devraient se donner cette fonction d'annuler, par une critique impitoyable, le travail des imitateurs, grattage et lavage. » (Remy de Gourmont, Esthétique de la langue française, Société du Mercure de France, 1899, p.300)

> « Le plagiaire est ignorant et croit tout le monde ignorant ; ou bien il sait, et alors la vanité lui fait croire qu'il est le seul à savoir. » (Remy de Gourmont, *Le problème du style*, Société du Mercure de France, 1902, p.140)

Aussi ne peut-on que s'esclaffer lorsque Sollers, dans l'extrait susmentionné de ses mémoires tarabiscotés, prétend qu'il avait « en tête une traduction nouvelle de Laozi et de Zhuangzi », termes que soit dit en passant il aurait dû être mis en italiques, précédés de l'article défini « du », car il fait alors référence aux titres des œuvres éponymes de Lao zi et de Zhuang zi.

Sollers est prêt à tous les moyens pour afficher sa sinitude frelatée. Ce besoin compulsif de répéter à tous vents sa compatibilité avec la Chine en dit long sur son insatiable soif de reconnaissance. Dans *Centre,* il met en épigraphe une citation du philosophe éclectique Huainan zi (淮南子, le prince de Huainan, de son vrai nom Liu An, 劉安, 179-122), « empruntée » (i.e. copiée-collée-modifiée, sans en dire un mot, selon son habitude) à la traduction de Rémi Mathieu dans *Philosophes Taoïstes II* (*op.cit*., p. 316). À gauche la traduction de Mathieu, à droite celle de Sollers :

On saute du néant à l'être et de l'être au néant, sans qu'il y ait fin ni commencement. Personne ne sait d'où il est éclos.

« On saute du néant à l'être,
et de l'être au néant,
sans qu'il y ait ni fin ni commencement,
personne ne sait d'où il est éclos. »

Sollers effectue de niaises modifications qui n'améliorent en rien le texte : il ajoute une virgule au milieu du premier segment de la première phrase, et remplace le point final de celle-ci par une virgule. Quels vains mouvements ! En outre, il ajoute un « ni » (« sans qu'il y ait ni fin ni commencement »), alors que Mathieu a traduit « sans qu'il y ait fin ni commencement ». Détail insignifiant, purisme linguistique, amélioration ou pédantisme littéraire ? Voici le texte chinois :

自無蹠有, 自有蹠無, 終始無端, 莫知其所萌.

Il n'y a qu'une négation dans ce vers (終始無端, « fin / commencement / être sans / extrémité »), et le verbe « avoir » ne s'y trouve pas, quoiqu'en dise Sollers (« sans qu'il y ait »). Mettre une courte citation en exergue d'un livre est une pratique courante, mais tout écrivain prend soin de l'assigner à son auteur. Or Sollers non seulement altère le texte copié-collé volé au traducteur, mais de plus il nous le donne comme sa propre traduction. Les sinologues qui se respectent et apprécient le travail de leurs collègues auraient indiqué la source précise et ajouté « trad. modif. ». Ceci suppose bien entendu que l'on consulte le texte-source, or nous savons pertinemment que Sollers dédaigne cette minutie et que ses « compétences » sinologiques lui permettent uniquement de tripatouiller les traductions des grands universitaires !

Pourquoi Sollers n'a-t-il pas proposé sa propre traduction de cette citation du *Huainan zi,* au lieu de bidouiller celle de Rémi Mathieu ? Lui si « familier » de l'approche sémantique de Heidegger, il aurait pu nous expliquer que le verbe de mouvement qui fait progresser cette phrase est « *zhi* » (蹠) (ci-

dessus traduit par « sauter »), qu'il est composé à gauche de la clé sémantique « *zu* » (足) qui signifie « pied » et s'écrit 𧾷 lorsqu'elle est en position de radical dans un agrégat de deux ou plusieurs caractères simples comme c'est ici le cas. Ce caractère est lui-même composé des caractères simples ou monèmes sémantiques « *kou* » (口, « bouche », donc symbolisant un animal tel l'être humain) et « *zhi* » (止, « arrêter », « cesser », « atteindre », « le point d'arrêt », « la base » — ce caractère est une image schématique représentant « l'enracinement des plantes et des arbres (止下基也象艸木出有址) » *dixit* Xu Shen (許慎, 58-147) dans son célèbre *Dictionnaire étymologique des caractères* (說文解字, *Shuo Wen Jie Zi*). Ces deux monèmes combinés (口+止) donnent 𧾷, la clé ou le radical sémantique qui entre dans la composition de près de 800 caractères-mots dont le champ sémantique est lié avec « pied » ou est une extension de son sens primitif. Par exemple, 踢 (*ti* , frapper… avec le pied), 蹋 (*dang* , tomber), 躥 (*cuan* , bondir), 路 (*lu*, chemin… sur lequel on marchait bien avant de trotter ou rouler), 蹄 (*ti* , sabot), 跑 (*pao* , courir), 距 (*ju* , distance), 蹉 (*cuo* , trébucher, tomber, par extension commettre un erreur, se tromper), 趾 (*zhi* , orteil), 趿(*ta*, traîner…des pieds), 跏 (*jia* , les pieds croisés sur les cuisses, la plante tournée vers le ciel, comme les bonzes en méditation), 跗 (*fu* , dos du pied), 跡 (*ji* , trace, piste, et par extension indice) etc. Dans le cas qui nous intéresse ici, « *zhi* » (躔), il y a à la droite de 𧾷 le caractère « *shu* » (庶), un autre agrégat de caractères dont le sens nous est fourni par l'association des caractères simples qui le composent, à savoir 广 (*an*) qui signifie « maison » (屋, *wu*, nous dit Xu Shen dans son *Dictionnaire étymologique*, 因广為屋), ce caractère « *shu* » dans lequel il y a aussi « vingt » (廿, *nian*) personnes (soit deux dix 十 liés ensemble, 卄, avec le trait du bas pour donner 廿), et qui ont du « feu » (灬, *huo*), certainement pour se chauffer et cuisiner. Tout cela fait une belle maisonnée dans laquelle les gens sont « nombreux », soit la signification de « *shu* » : 庶, nombreux (广 maison + 廿 vingt + 灬 feu), ou encore « tous ceux [qui vivent] sous le même toit (屋下眾也) nous informe le vaillant Xu Shen, mais il ne précise pas si ces nombreux êtres habitent ce lieu en poète ou s'ils sont bernés par une langue manipulatrice tapie dans une maison d'édition.

Sollers, dans un exercice formel destiné à éblouir ou à émouvoir les nostalgiques soixante-huitards entretemps devenus bobos, publicitaires, courtiers ou banquiers, aurait pu nous proposer sa propre traduction au lieu de traficoter celle de Mathieu, par exemple :

Marxienne : « Les non-possédants foulent du pied les possédants et les possédants piétinent les non-possédants, sans limites, on ne sait pas ce qui les fait prospérer. »

Heideggerienne : « On va de l'être-le-pas-là à l'être-le-là et de l'être-le-là à l'être-le-pas-là, fin et début n'ont pas de terme, nous sommes sans co-naître ce qui fait ad-venir le germe. »

Sartrienne : « On saute du néant à l'être et de l'être au néant, éternellement, sans savoir ce qui le fait s'épanouir. »

Nouveau Roman : « Tseu wou tche yeou, tseu yeou tche wou, tchong che wou touan, mouo tche ts'i so mong. » (Débrouillez-vous !)

Sollersienne : « Le non-étant empiète sur l'étant et vice-versa, à l'infini, sans qu'on sache [sauf Môa] d'où il est éclos tel quel. »

Sollers aurait aussi pu faire l'exégèse de la traduction de Mathieu qu'il trafique en la comparant avec un autre passage très similaire du *Hainan zi* où les caractères « *zhi* » (躔), « *wu* » (無) et «*you*» (有) sont traduits bien différemment par l'éminent sinologue Charles Le Blanc :

出生入死, 自無躔有, 自有躔無, 而為衰賤矣.

« De la naissance à la mort, l'homme, vacillant entre ce qui est et ce qui n'est pas, s'enfonce dans la médiocrité. » (*Philosophes Taoïstes II*, *op. cit*., p. 52, Trad. Charles Le Blanc)

L'on constatera que les caractères suivant la première et la deuxième virgule (自無躔有,自有躔無) sont identiques aux deux premiers segments de la phrase précédente (自無躔有,,自有躔無).

Mathieu traduit « *zhi* » (躓) par « On *saute* du néant à l'être et de l'être au néant »), Le Blanc par «*vacillant* entre ce qui est et ce qui n'est pas ». Pourquoi ? La réponse se trouve en filigrane dans le *Dictionnaire étymologique des caractères* de Xu Shen. En effet, nous avons vu que la clé sémantique de « *zhi* » (躓) signifie « pied » (⻊), clé elle-même composée des monèmes « bouche » (口), et « atteindre » (止) ; 口 + 止 = 足 (⻊ en position de clé dans un agrégat de caractères), signifiant donc : quelqu'un qui « arrive à », « va à ». Ainsi puisque l'homme de sa naissance à sa mort va et vient entre ce qui est et ce qui n'est pas, il « vacille » entre les deux, ce verbe étant au propre comme au figuré relié à la notion de « pied ». Ce caractère « *zhi* » (躓) a aussi une autre extension liée à sa clé sémantique, la « plante du pied », autre signification du caractère « *zhi* » en chinois classique : 上崢山踰深谿躓穿膝暴 (« Gravir , 上, des montagnes escarpées, 崢山, et traverser, 踰, de profonds ravins, 深谿, [jusqu'à se] percer, 穿, la plante des pieds, 躓, [et se] ruiner les genoux, 膝暴» — exemple tiré d'un passage de *Stratagèmes des Royaumes Combattants* (戰國策), une œuvre d'une grande importance historique comprenant des chroniques, récits et dialogues écrits entre 543 et 209 avant notre ère. L'on remarque que dans cette dernière phrase le caractère 踰 (*yu*, « traverser ») comporte la clé sémantique signifiant pied (⻊)… la bouche (口) qui atteint (止) son but.

La traduction de Mathieu explique l'origine, autrement dit le *Dao*, indéfinissable par définition ; celle de Le Blanc indique que l'homme ne sait pas où donner du pied, car ce sur quoi on ne peut parler, mieux vaut le taire… et celui qui parle trop s'enfonce dans la médiocrité. L'homme avide de reconnaissance et de pouvoir est toujours loquace, un vrai moulin à paroles inutiles et répétitives qui oscillent entre ce qui est et ce qui n'est pas. Il faut donc ici se demander pourquoi cette citation du *Huainan zi* est placée en exergue de *Centre* ? La réponse coule de source : cette abstraction métaphysique fait d'une pierre deux coups. Non seulement le titre du roman est-il une référence évidente à la Chine, à l'Empire du Milieu (Centre), mais ladite citation permet à Sollers de réaffirmer sa sinitude tout en annonçant la couleur — errant du néant à l'être et de l'être au néant je peux dire tout et son contraire puisque toutes choses se valent (voir *infra* p. 41 sa devise « **Se Foutre Carrément De Tout** ») ; je vais et je viens entre mes riens et je me sens bien en exhibant mon nombril afin que mon nom brille ; j'ai personnellement connu Foucault, Barthes, Tromby et Lacan, donc je suis moi aussi un grand Môa ; je peux à tort et à travers parler structuralisme, philosophie, sémiotique, peinture, poétique, psy, zizi et zizique, modifier et répéter à longueur de livres ce que les autres ont dit, ça n'a aucune importance, si vous ne m'encensez pas je ne vous publierai pas, mais si vous me léchez pieusement les furoncles et me sucez avec bienveillance les hémorroïdes, je vous accueillerai dans ma maison, et si vous me prêtez votre nom je me charge de m'autoencenser.

Dans *Centre* reviennent encore et encore à l'infini les mêmes antiennes que Sollers, dans une interminable redondance de Saint-Guy, répète depuis des décennies à propos de Hegel, Nietzsche, Hölderlin, Rimbaud, Heidegger, Freud, Lacan, etc. Cela n'est pas sans rappeler une anecdote de *Stratagèmes des Royaumes Combattants* susmentionné (戰國策). Il faut bien se garder de confondre cette œuvre avec *Le Roman des Trois Royaumes* (三國演義), un ouvrage de Luo Guanzhong (羅貫中,1330-1400) dont l'histoire porte sur les trois royaumes de Wei (魏, 220-265), Shu (蜀, 221-263) et Wu (吳, 222-280), qui au troisième siècle de notre ère se disputèrent la succession de la dynastie Han (漢, 206-220), alors que *Stratagèmes des Royaumes Combattants*, six siècles plus tôt, est une chronique historique des intrigues et batailles que menèrent « Les Sept Puissants des Royaumes Combattants » (戰國七雄) de l'époque 453-221. Remarquez ce dernier caractère dont nous avons parlé ci-dessus, « *xiong* », il signifie ici « puissant ou puissance » (et non pas « mâle », quoique…), en l'occurrence les royaumes de Zhao (趙), Wei (魏), Han (韓, différent de Han 漢), Qi (齊), Yan (燕), Chu (楚) et Qin (秦), qui combattirent pour l'hégémonie jusqu'à la victoire finale du royaume de Qin et l'unification des Royaumes Combattants (ou principautés) en un seul empire en 221 avant notre ère par Qinshihuang (秦始皇, Le Premier Souverain de Qin), communément appelé Premier Empereur de la Chine, ou du Royaume (Empire) du Milieu parce que justement le royaume victorieux était plus ou moins situé, considérant l'axe Nord-Sud, au Milieu — au Centre — de cette vaste étendue géographique. Aussi le mot Chine en français provient-il de la transcription phonétique anglaise du royaume de « Qin », soit « Ch'in ».

La traduction française de cette anecdote des *Stratagèmes des Royaumes Combattants* n'existant pas, je propose la mienne. Le roi Xuan [du royaume combattant] de Chu [situé au Sud] demanda à ses ministres s'ils pensaient sincèrement que le Nord craignait Zhao Xixu [le premier ministre de Xuan] (荊宣王問群臣曰吾聞北方之畏昭奚恤也果誠何如). Personne ne s'exprima [jusqu'à ce que le flatteur ministre] Jiang Yi réponde (群臣莫對江乙對曰) : le tigre chasse cent [tous les] animaux et les dévore

(虎求百獸而食之). [Un jour] Il captura un renard qui lui déclara (得狐狐曰) : Tu n'oseras pas me manger, le Souverain du Ciel m'a fait le chef de tous les animaux (子無敢食我也天帝使我長百獸). Si aujourd'hui tu me dévores, tu trahiras un décret du Souverain du Ciel (今子食我是逆天帝命也). Si tu ne me crois pas, je vais marcher devant toi, tu n'as qu'à me suivre et tu verras qu'à ma vue tous les animaux s'enfuiront (子以我為不信吾為子先行子隨我後觀百獸之見我而敢不走乎). Le tigre acquiesça et par conséquent le suivit (虎以為然故遂與之行). Les animaux en les apercevant s'enfuirent tous (獸見之皆走). Le tigre ne savait pas que les animaux s'enfuyaient parce qu'ils le craignaient, il pensait que c'était parce qu'ils redoutaient le renard (虎不知獸畏己而走也以為畏狐也).

La morale de cette histoire n'est pas que le Nord craignait le premier ministre Zhao Xixu du royaume de Chu, mais bien son souverain et la puissante armée de sa principauté. Depuis plus de deux milles ans, un malicieux proverbe rappelle cette histoire : 狐假虎威 « renard / faux / tigre / imposant ». En d'autres mots : emprunter le prestige, l'aura, la toute-puissance d'autrui pour en imposer, comme dans la fable de l'âne couvert de la peau du lion d'Ésope, reprise par La Fontaine. C'est ce que s'évertue à faire Sollers depuis six décennies, répétant et agençant les paroles des autres qu'il est le seul à savoir lire et décrypter, répète-t-il humblement à tout bout de champ, avec la complicité fonctionnelle de la pompeuse de propos Jojo Savigneau qui dans *Le Monde* du 3-4 avril 2016 lui offre l'occasion de répondre aux « questions [à la mode] de L'Époque avec gourmandise » :

Vous êtes un néologisme.
« Oublire » puisque plus
personne ne sait ce qu'il lit.

Sauf Herr Sol-Air bien sûr ! À gauche, un passage d'un « entretien » paru dans la revue *Le Diable probablement*, N° 9, 2011, p. 17, à droite, *Centre*, p.47 :

J'allais chercher Lacan, on allait dîner ensemble à La Calèche, et la conversation était passionnante parce que c'était quelqu'un qui ne parlait jamais pour ne rien dire. Lacan entre en contact avec moi à partir d'un livre : *Drame*. Il repère – probablement à partir d'un certain nombre d'entretiens que j'avais donnés à la presse – que je m'intéresse, d'abord et de plus en plus, au langage. La chose qui me frappe tout de suite est qu'il me demande ce que je fais comme thèse. Je ne

Lacan, que j'allais chercher pour dîner, semblait à chaque fois épuisé par ses séances, qu'il raccourcissait autant que possible. Encore lui ? Quel emmerdeur ! Encore elle ? Quelle emmerdeuse ! Revenez demain. Dix minutes maximum. Ensuite, au restaurant, avec le champagne rosé, quelle gaieté ! Le mot d'esprit en lui-même. Une sorte de *bonté*.

Cet extrait de *Centre* montre que ce texte est bien un pensum (très) autobiographique, lui qui déclare faussement sur la quatrième de couverture de *La Guerre du goût* (Éd. Gallimard, 1996) : « Le préjugé veut sans cesse trouver un homme derrière un auteur : dans mon cas il faudra s'habituer au contraire.» C'est que qu'on appelle un agrégat *lance-bouclier* ! Lacan lui aurait demandé ce qu'il fait comme thèse, ça en jette et ça lui permet de s'autopromouvoir doctorant. Considérant les innombrables bidouillages et détournements auxquels il nous a habitué dans ses « entretiens », chroniques, romans et « traductions », j'évalue le degré de véracité de cette affirmation à π%. De toute façon, Sollers a une « Devise imparable : SFCDT (**Se Foutre Carrément De Tout**… [sauf de la gloire]) » (Philippe Sollers, *L'Infini* n° 142, 5 avril 2018, p.26). Son corollaire est : Sollers Faux Cul Depuis Toujours. Les voies de Sollers empruntent donc tous les raccourcis :

> À propos de découverte, prenez le Polonais Nicolas Copernic (1473-1543), à la fois chanoine, médecin et astronome. Il a sous la main une bombe qu'il publie prudemment juste avant sa mort : De *revolutionibus orbium cœlestium*. Non seulement la Terre tourne, mais elle tourne autour du Soleil. Regardez-le marcher seul dans les rues enneigées de Varsovie en pensant que personne ne croira à l'effarante nouvelle qu'il annonce, celle qui remet en cause tous les pouvoirs. Poursuivez jusqu'à Newton, et vous allez déboucher sur Freud. (Philippe Sollers, Centre, *op. cit*. ; p. 38-39)

Au-delà de la platitude du texte qui ne fait que reprendre le constat de Freud dix mille fois cité par les innombrables psychanalystes et écrivains de la terre qui s'intéressent depuis plus de cent ans à lui, il aurait été plus exact de dire « Poursuivez jusqu'à Darwin, et vous allez déboucher sur Freud. » Lequel affirmait qu'avec Copernic l'homme n'est plus au centre de l'univers, qu'avec Darwin il n'est plus au sommet de la création, et qu'avec la psychanalyse il n'est même plus maître de sa maison-raison. Sollers vit mal l'humiliation narcissique que ces iconoclastes ont infligée à *l'homo erectus*, comme le montre une fois de plus l'autopromotion suivante à livre ouvert.

Après avoir une fois de plus cité le fameux vers de Rimbaud « J'ai fait la magique étude Du bonheur, qu'aucun n'élude » (de mon côté *J'ai fait la sinologique étude De Sollers, qu'aucun ne dénude*), il ajoute : « Grâce au charme de Nora, je poursuis, sans effort, ma magique étude. »… et nous aussi, à l'aide de ce que suit :

> Supposons : Je suis mort, et, deux ans après ma disparition, Nora publie un livre qui devient immédiatement un best-seller international. *Love Transfer* est d'abord un grand succès aux États-Unis. La petite-fille de Leonard Bernstein et son French lover. A controversial writer ! A womanizer ! Hot side story ! (Philippe Sollers, Centre, *op. cit*. ; p. 38-39)

Cet extrait dévoile l'auteur tel quel : *Love Tranfer* est une projection du principe de plaisir inassouvi plus-de-jouir sur le présent. Comme lors de son passage à *Quotidien*, Sollers se campe en écrivain controversé (*A controversial writer*), en super-héros gratifié d'un hyper-éros (*French lover, womanizer, hot side story*). Ses associations d'images fictives permettent de déchiffrer la signification de ses rêves imprimés — cet infatué couche ses désirs fantasmatiques par écrit afin de sublimer sa détresse libidinale et sa vacuité. N'ayant pas beaucoup de lecteurs, il se console en exhibant ses prétendues conquêtes féminines, sa brumeuse relation incestueuse avec sa sœur, ses lettres préconçues *in vitro* à Rolin, ses révérences à Kristeva, sa fixation anale sur les prix Goncourt et Nobel. Ses « traductions » des poèmes de Mao à partir d'un arrangement spectaculaire (texte non ponctué et en colonnes comme en chinois classique) n'ont pour seul objectif que de se montrer plus grand, performant et pénétrant qu'il ne l'est. Cette pathologie s'appelle mégalomanie, un refoulement de la réalité jaillissante à l'infini et un dé-lire narcissique destiné à lui assurer enfin la reconnaissance autophilique de sa toute-puissance intellectuelle, textuelle et sexuelle.

> Animé d'impulsions extrêmement fortes, il [l'artiste] voudrait conquérir honneurs, puissance, richesses, gloire et amour des femmes. Mais les moyens lui manquent de se procurer ces satisfactions. C'est pourquoi, comme tout homme insatisfait, il se détourne de la réalité et concentre tout son intérêt et aussi sa libido, sur les désirs créés par sa vie imaginative, ce qui peut le conduire facilement à la névrose. (Sigmund Freud, *Introduction à la psychanalyse*, trad. de l'Allemand par Samuel Jankélévitch, éd. Payot (1922), 2001, p. 456)

Dans *Centre,* le narrateur Sollers prend la posture étudiée, pour la mille et unième fois, du sujet subversif, controversé, réfractaire, contempteur des bonnes mœurs. Dans *L'Infini* qui lui sert de mégaphone, Sollers a *poublié* l'an dernier un panégyrique de 48 pages à sa gloire par un zélote inconnu, un certain Pascal Torrin qui, s'il n'est pas un prête-nom, est en tout cas très intime avec lui (voir ici pour une étude de ce charabia). En mettant un passage de ce texte en parallèle avec un extrait similaire de *Centre*, le préfabriqué saute aux yeux :

> Liv et Sigrid [deux personnages du roman *Cœur Absolu* de Sollers] évoquent assez clairement — leur différence d'âge est la même — les deux grandes sœurs de Philippe Sollers, avec lesquelles il entretint longtemps d'effectivement « troubles » pour ne pas dire incestueuses relations. Mais elles peuvent également évoquer, plus anciennement ou archaïquement, la mère et la tante de Philippe Sollers, Laure, tante qui fut elle aussi désirée par l'auteur avant d'être frappée, dans la fleur de son âge, par un cancer foudroyant. (Pascal Torrin, *L'Infini*, N° 140, Été 2017, pp. 50-51)

> Nora a vite compris que j'avais été un bébé bercé, caressé, cajolé par sa mère, et pas seulement par sa mère, mais aussi pas la sœur de sa mère, et, tout simplement, par une de ses sœurs. Une couleur franchement incestueuse coule dans tout ce que j'écris, ce qui, dans un cadre d'enfance idyllique, me vaut une très mauvaise réputation de la part des coincés de tous bords. L'inceste désiré et voulu, est une élection singulière, mais une malédiction sociale. Toute trace écrite positive à ce sujet est sévèrement ressentie. (Philippe Sollers, *Centre*, *op. cit.* p. 76)

Quelques pages plus loin, le narrateur de *Centre* renchérit :

> « Ses sœurs sont jolies, piquantes et très insolentes. La sœur de sa mère, en cachette, le caresse exactement comme il faut. […] Il plaira à des femmes très folles ou très sages, mais sera détesté par celles qu'on dit normales. S'il rencontre des vicieuses, il étudiera leur noirceur. » (pp. 86-87)

J'avance que l'exhibitionnisme incestueux de Sollers est imaginaire et que ses prouesses amoureuses sont chimériques. Cette insistance sur sa virilité cache tout simplement l'inconsistance de sa réalité et la recherche compensatrice du succès grâce à des petits scandales et badinages littéraires pseudo-licencieux. Ce sont des fictions ob-scènes écrites pour occuper l'avant- et l'arrière-scène, tout comme ses supposées « traductions » de poèmes de Mao et ses échanges épistolaires avec Dominique Rolin ne sont que des montages littéraires pour attirer l'attention sur soi. Bref, Sollers est un beau parleur qui réclame des compensations et s'adonne à une revanche différée pour toutes les humiliations narcissiques subies depuis qu'il a été banni du Paradis.

> Faisons connaissance avec quelques-uns des caractères de la fantaisie. On est en droit de dire que l'homme heureux ne s'y livre jamais, seulement l'homme insatisfait. **Les désirs insatisfaits sont la force motrice des fantaisies, et chaque fantaisie particulière est l'accomplissement d'un désir, un correctif de la réalité non satisfaisante.** Les désirs moteurs sont différents suivant le sexe, le caractère et les conditions de vie de la personnalité qui se livre à la fantaisie, mais ils se laissent regrouper, sans forces les choses, suivant deux directions principales. **Ce sont des désirs ou bien ambitieux, destinés à rehausser la personnalité, ou bien érotiques**. (Sigmund Freud, *Le créateur littéraire et la fantaisie* (1908), trad. de l'allemand Der Dichter und das Phantasieren par Bertrand Féron, in *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, éd. Gallimard, 1985, p. 38. En 1933, Marie Bonaparte et Mme E. Marty ont traduit le même texte sous le titre « La création littéraire et le rêve éveillé »; cette dernière expression, si elle s'éloigne du sens littéral de « Phantasieren », souligne de façon très pertinente l'essentiel de l'article de Freud.)

Dans tous ses livres, dans ses articles et « entretiens » publiés par ses soins dans sa propre revue, Sollers s'emploie à rehausser sa *jimage* de Don Juan doublée d'un Casanova. Il ne renonce à cette manie que pour s'ériger un piédestal en accolant son nom à une interminable galerie d'immortels :

> Dante, Michel-Ange, Shakespeare, Bach, Mozart, et bien d'autres, sont absolument *sortis* de leurs corps, leurs œuvres sont là, mais leur souvenir s'est perdu. Comment ont-ils fait pour exister jour après jour, respirer, parler, marcher, manger, boire, jouir, dormir ? Comment étaient les mains de Shakespeare, les sexe de Bach, celui de Mozart ? Les yeux de Dante nous manquent, les doigts de Michel-Ange sont paralysés dans le temps. Ils n'ont pas été filmés, donc on n'est pas sûr de leur existence. Je ne suis pas obligé de croire à l'exactitude de ces portraits ou de ces photographies pour l'époque moderne. Dante paraît le plus réel (avec le jeune Rimbaud), l'image de Shakespeare est fadasse, Baudelaire, avec son cigare, détonne dans le concerts, Hugo, face à l'océan, est un bipède un peu ridicule. Proust est méconnaissable sauf sur son lit de mort, Céline est parfaitement invisible en clochard. Tout ce papier rempli pour rien avant la grande époque glaciaire ! (Philippe Sollers, *Centre*, op. cit., pp. 89-90)

Une fois n'est pas coutume, je suis ici d'accord avec Sollers, « tout ce papier rempli pour rien… » À quoi rime ce *Big-Bang* de noms illustres sinon à espérer un *Big-Bounce* par ricochet, un Éternel Retour par ruissellement vers son auteur. Sollers est bel et bien ce renard qui s'affiche avec des tigres afin d'utiliser leur *aura vitalis* à des fins promotionnelles spectaculaires.

> À l'ère du Spectacle mondialisé, la « post-vérité » s'impose. D'ailleurs, tout est devenu « post ». Post-moderne, post-sexuel, post-religieux, post-politique, post-climatique. Un « post » et une « post » n'ont plus grand-chose à se dire, et restent penchés sur leur smart-phones en contact constant avec d'autres « post ». Les « post-ovocytes » sont sur le marché, de même que les « post-spermatozoïdes » qui se font de plus en plus rares. Le « post-utérus » est en cours. Ainsi val le « post », déjà dépassé, dans le cyber-guerre, par l'« hyper-post ». Plus de postérité, plus de posthume, rien que des postures postiches sans avenir. (Philippe Sollers, *Centre*, *op. cit*., p. 98)

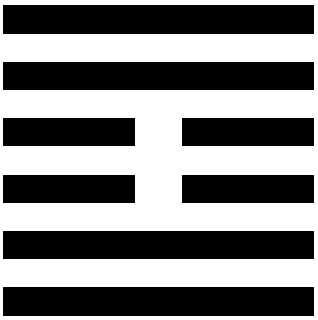
Sollers a cependant oublié le « post » qui s'applique à lui : l'imposture ! Notamment son imposture sinologique. La sinitude de Sollers est en effet une autre posture et il ne rate pas une occasion de l'afficher à l'envi :

> J'ai mis longtemps à comprendre que j'étais un des premiers Occidentaux à être carrément chinois. Le tao, le yin-yang, le livre des mutations me tendaient les bras dès l'enfance. Ce garçon singulier passe d'un extrême à l'autre en suivant sa voie. (Philippe Sollers, *Centre*, *op. cit.*, p. 101)

> Dans tous mes livres, il y a cette ouverture chinoise, et ce qui m'amuse le plus, c'est qu'en général ce n'est jamais repéré dans aucun article. …Quelques érudits ont pourtant déjà repéré dans mes livres cette insistance depuis fort longtemps sur la Chine, probablement très étrange chez un écrivain occidental. (Philippe Sollers, *L'infini* n° 90, 2005, p.164)

> « Maintenant nous allons aller du côté de *Passion fixe* [2000] où, là aussi il y a beaucoup de chinois et pas une seule mention n'en est faite dans la critique littéraire. Il faut s'y faire. Tout ça passe inaperçu, mais c'est pourtant là. C'est même d'autant plus étonnant que ce livre utilise beaucoup le *Yijing*. Tout le monde connaît le *Yi King*, mais ici personne ne fait attention. Il y a pourtant dans ce livre beaucoup de signaux [sic !] imprimés. Ces traits brisés et ces traits pleins, ce n'est pas de la décoration [*sick* !]. » (Philippe Sollers, *L'Infini*, N° 90, 2005, p. 166)

« Tout le monde connaît le Yi King, mais ici personne n'y fait attention. » C'est faux, j'ai déjà démontré dans *Le Dao de Philippe Sollers : Profession de Moi, Tapages et Dérapages* qu'il a copié/collé divers traducteurs et commentateurs du *Livre des Transformations* (Changements ou Mutations) (*Yi Jing*, 易經) sans en piper mot. Notons au passage qu'un seul des 64 hexagrammes de cet ancien livre de divination utilise le caractère « zhong » (milieu, centre), soit le soixante et unième : 中孚 (*zhong fu*) :



L'hexagramme « *zhong fu* » signifie « confiance, certitude », selon la traduction de Philastre (Le *Yi King*, Traduit du chinois [1885] par Paul-Louis-Félix Philastre et présenté par François Julien, Éd. Zulma, 1992) ; ou bien « vérité intérieure » d'après la traduction française d'Étienne Perrot de l'allemand de Richard Wilhelm du chinois (*Livre des Transformations*, Librairie de Médicis,1973) ; ou encore « véracité interne » pour Lefeuvre (dans le dossier *Yi Jing* du *Grand Dictionnaire Ricci de la langue chinoise*, Éd. Desclée de Brouwer, 2001) ; ou enfin « juste confiance » selon Javary-Faure (Cyrille J. D. Javary et Pierre Faure, *Yi Jing, Le livre des Changements*, Éd. Albin Michel, 2002). Ainsi, « *zhong* » a été traduit par « intérieure », « interne » et « juste ». Quant à Philastre, bien qu'il ait traduit « confiance, certitude », il affirme dans ses commentaires que le binôme « *zhong fu* » signifie en fait « foi intérieure », s'adonnant ainsi au péché mignon des premiers traducteurs qui ont christianisé plusieurs concepts clés chinois.

Xu Shen, dans son *Dictionnaire étymologique*, décrit comme suit le second caractère de ce binôme, 孚 (*fu*) : « 从爪从子, 一曰信也 » ; à partir de griffe (爪) et enfant (子), en un mot (一曰), il est (也) [le synonyme de] confiance (信). Sachant que, à l'origine, « griffe » dérive d'une main humaine, ce caractère est donc celui d'une main protectrice placée au-dessus d'un enfant, d'où le sens de confiance (信) mutuelle. Ce dernier caractère, que Xu Shen donne comme l'équivalent de 孚, est lui-même formé de deux sèmes des plus évocateurs : 人 (*ren*, « être humain »), qui s'écrit 亻 lorsqu'en position de clé sémantique, est accompagné à sa droite de 言 (*yan*, parole), soit tout ce qui émane 二 (représenté par le chiffre deux, *er*) de la bouche 口 (*kou*) vers la tête 亠 (tou)... ou vice-versa.

Selon les commentaires de Wang Bi (王弼, 226-249) sur lesquels Lefeuvre s'appuie, cet hexagramme indique que la « véracité interne » est le « moment où le vide intérieur permet aux êtres d'être fidèles à leur réalité propre et leur assure la stabilité dans le développement. » Il faut savoir cependant que, dans le *Livre des transformations,* chacun des 6 traits composant un hexagramme est commenté. Le trait supérieur de « *zhong fu* » est ainsi décrit : 翰音登於天, 何可長也 ? En se basant sur le sens ancien du premier caractère de cette glose, on pourrait traduire ainsi : « Le chant (音) du faisan rouge (翰) monte (登) jusqu'au (於) Ciel (天), comment (何) cela peut-il (可) durer (長) ? »

Faisan rouge (ou doré, 翰, *han*) avait diverses extensions sémantiques dans les temps anciens, entre autres : voler haut, se déplacer rapidement, ornement (de plumes) qui se plaçait à côté des cercueils, et même « pinceau » (plume pour écrire, d'où le nom de la fameuse académie impériale Han Lin « Forêt de pinceaux » 翰林, expression employée aujourd'hui pour désigner le monde littéraire) ainsi que « cheval au poil long » (extension sémantique de « plume ») car le caractère était souvent employé comme substitut pour 鶾 (*han*, même phonétique que « faisan rouge » mais avec la clé sémantique cheval 馬 ou lieu de plume 羽). Xu Shen, dans son *Dictionnaire étymologique*, définit le caractère 翰 (*han*) comme suit : 翰,天雞赤羽也 ; « *Han* (翰) est (也) un coq (天雞, littéralement « poule céleste ») aux plumes (羽) rouges (赤). » En effet, anciennement 翰音 faisait référence à un un coq de sacrifice (d'où le nom de « poule céleste ») ; l'oiseau dont le son de prolonge… mais ne sait pas voler.

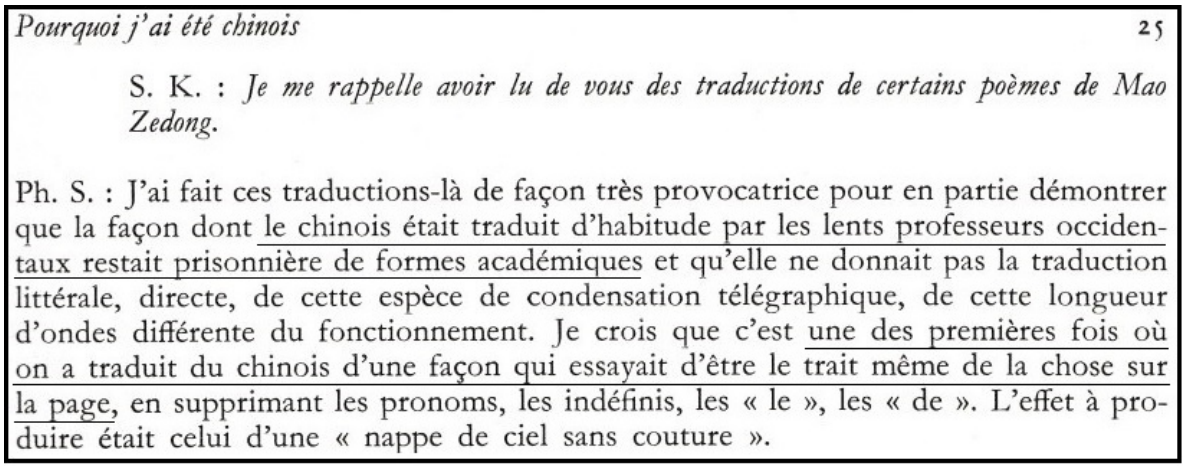
Dans les commentaires traduits par Philastre on peut lire : «Le bruit des ailes, le bruit vole, mais la réalité ne suit point. » Zhu Xi commente : « La poule n'est pas un animal capable de s'élever jusqu'aux cieux et cependant elle voudrait y atteindre ; elle croit ce qu'elle ne devrait pas croire et est incapable de modifier ses aspirations. C'est encore le même sens. » Quant à Wilhelm, sa traduction des commentaires anciens l'amène à la remarque suivante : « On peut se fier au coq. Il chante quand vient le matin. Toutefois il ne peut pas voler lui-même au ciel. Il se contente de lancer son cri. Ainsi on peut susciter la foi par de simples paroles. Cela réussit à l'occasion. Mais si l'on persiste dans cette manière de faire, les conséquences sont fâcheuses. »

Bref, l'expression du *Livre des Transformations* sur le trait supérieur de l'hexagramme « *zhong fu* » existe toujours verbatim de nos jours :

翰音登于天

« Le chant 音 du coq 翰 monte 登 jusqu'au 於 ciel 天 », sous-entendu « tandis que lui-même reste à terre. » En d'autres mots : n'avoir qu'une vaine renommée, sans fondement — les cocoricos sont bruyants, mais le coq ne s'envole pas.

Dans *Tel Quel* (n°88, Été 1981, p. 25, le surligné est ajouté), Sollers persiste à afficher sa sinitude :

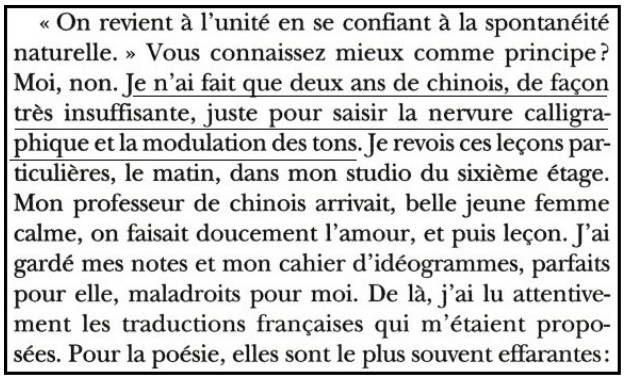


Pourquoi j'ai été chinois 25

S. K. : *Je me rappelle avoir lu de vous des traductions de certains poèmes de Mao Zedong.*

Ph. S. : J'ai fait ces traductions-là de façon très provocatrice pour en partie démontrer que la façon dont le chinois était traduit d'habitude par les lents professeurs occidentaux restait prisonnière de formes académiques et qu'elle ne donnait pas la traduction littérale, directe, de cette espèce de condensation télégraphique, de cette longueur d'ondes différente du fonctionnement. Je crois que c'est une des premières fois où on a traduit du chinois d'une façon qui essayait d'être le trait même de la chose sur la page, en supprimant les pronoms, les indéfinis, les « le », les « de ». L'effet à produire était celui d'une « nappe de ciel sans couture ».

Ou encore dans Mouvement (Éd. Gallimard, 2016, p. 110, surligné ajouté) :



« On revient à l'unité en se confiant à la spontanéité naturelle. » Vous connaissez mieux comme principe? Moi, non. Je n'ai fait que deux ans de chinois, de façon très insuffisante, juste pour saisir la nervure calligraphique et la modulation des tons. Je revois ces leçons particulières, le matin, dans mon studio du sixième étage. Mon professeur de chinois arrivait, belle jeune femme calme, on faisait doucement l'amour, et puis leçon. J'ai gardé mes notes et mon cahier d'idéogrammes, parfaits pour elle, maladroits pour moi. De là, j'ai lu attentivement les traductions françaises qui m'étaient proposées. Pour la poésie, elles sont le plus souvent effarantes:

La vanité indécrottable de Sollers (« Un des premiers Occidentaux à être carrément chinois », «… cette insistance depuis fort longtemps sur la Chine, probablement très étrange chez un écrivain occidental ») est sans limites, comme si n'avaient jamais existé les de Bassompierre Sewrin, Balzac, Verne, Claudel, Segalen, Loti, Byram, Bonnard, Perse, Londres, Dorgelès, Malraux, Yourcenar, Michaux, Roy, de Chardin, de Beauvoir, Duras, Faure, Peyrefitte, Bodard, Hergé, Montaigne, Pascal, Montesquieu, Malebranche, Regnard, Fénelon, Lesage, Voltaire, Diderot, Leibniz, Chateaubriand, Hugo, Gauthier, Renan, Mallarmé, Mirbeau, Döblin, Hesse, Kafka, Russell, Jung, Pound, Musil, Borges, Brecht, Kerouac, Canetti, Durrell, Bauhau, Quignard, etc., pour ne nommer que quelques noms accrocheurs parmi les très nombreux écrivains occidentaux non sinologues de formation qui se sont intéressés à la Chine, qui ont écrit sur ce pays, qui l'ont inclu dans leurs récits…sans ressentir le besoin de le crier sur tous les toits de France et de Navarre ou de le colporter à l'infini pour être reconnu tel quel.

Le faux forme le goût, et soutient le faux, en faisant sciemment disparaître la possibilité de référence à l'authentique. (Guy Debord, *Commentaires sur La Société du Spectacle*, *op. cit.*, p. 1623)

Quant aux traductions (effarantes selon Sollers) des lents professeurs occidentaux prisonnières des formes académiques, vous pouvez compter sur lui, qui n'a fait « que deux ans de chinois, de façon très insuffisante, juste pour saisir la nervure calligraphique et la modulation des tons » pour les rendre totalement illisibles — par exemple en traduisant « héros » (英雄) par une absurde « fleur mâle », ou en ne discernant pas les formes verbales «cogner» (碰), «accompagner ou raccompagner» (送), « accueillir, recevoir » (迎), utilisées depuis l'Antiquité comme verbes et toutes mal « traduites » par Sollers parce qu'il cherche à se démarquer des traducteurs qu'il copie sans vergogne depuis des décennies. D'ailleurs, s'il lisait le *Huainan zi* dans le texte au lieu de siphonner par-ci par-là des citations qu'il s'acharne à bidouiller, il aurait pu y lire ce qui suit : 送往者非所以迎來也 « Raccompagner 送 quelqu'un 者 qui s'en va 往 ne se fait pas 非所 de la même manière 以 que d'accueillir 迎 celui qui vient 來. » ; le premier avec tristesse, le second avec joie.

Sollers termine ainsi son « roman » :

> La réalité me rattrape, le désir m'emporte. La réalité est une passion triste, le désir un réel joyeux. Je quitte peu à peu le cercle, je dépasse la noria des images et des gestes, je rejoins le Centre. Et là, d'un coup, le monde nouveau se déploie. (p.112)

Effectivement, la réalité l'a rattrapé : il n'est pas le seul écrivain occidental fasciné par la Chine, loin s'en faut, mais son désir inassouvi de plus-de-jouir de reconnaissance l'emporte sur la sincérité, l'authenticité et l'intégrité. Sollers ne dépasse pas la noria des images et des gestes comme le démontre sa cavalerie médiatique spectaculaire dans les émissions *Quotidien* et *ONPC* — des prestations qu'il a rapidement diffusées sur son compte Twitter même s'il est « réfractaire aux mensooonges généralisés » et à la bêtise des réseaux sociaux ! Chez lui, la noria des images et des gestes se confond avec les slogans publicitaires, les imitations, les rapts littéraires, les plagiats et l'autolâtrie iconique, comme l'atteste la multitude de clichés fétiches de sa dive personne ornant quasiment chaque numéro boursouflé de *L'Infini*. Imbu de lui-même, il est tout le contraire d'un taoïste sans image. La réalité pour Sollers signifie inflation, désir, dilatation. À un point tel qu'on ne voit même plus la circonférence de la médiasphère qui lui tient lieu de cafetière athée avide de célébrité.

Le seul *Centre* que Sollers rejoint n'est pas celui où un monde nouveau se déploie, mais au contraire un espace exigu (*L'Infini*) dont le centre de gravité est autocentré sur son vieil et immuable égocentrisme, qui tel un mille-pattes même mort ne tombe à la renverse encore (百足之蟲死而不僵) !

誠者自成也而道自道也. 誠者物之終始 ;不誠無物.
是故君子誠之為貴. 誠者非自成己而已也, 所以成物也.

Celui qui est sincère se réalise lui-même et la Voie montre elle-même le chemin [pour y parvenir].
La sincérité est le commencement et la fin des êtres ; sans sincérité point d'être.
C'est pourquoi l'homme de bien attache une grande valeur à la sincérité. La sincérité n'est pas uniquement ce en quoi l'on se réalise, mais ce au moyen de quoi on réalise les [autres] êtres.
(*La Pratique équilibrée*)

Merci de me signaler les sottises de Sollers. Et la tâche est lourde ! (Lettre à Daniel Valence, 19 décembre 1989, in *Guy Debord Correspondance, op. cit.*, p. 151)

Damien Taelman, Mai 2018

En guise de courbette P.-S.

誠於中形於外

Si l'on est sincère au centre (à l'intérieur) cela paraît à l'extérieur.
(*La Grande étude*, 大學)

不見而章不動而變無為而成

[La sincérité] est invisible mais compose [les êtres],
immobile mais les transforme,
inactive (sans-agir) mais les réalise.
(*La Pratique équilibré*, 中庸)

真者精誠之至也不精不誠不能動人

L'authenticité est le paroxysme de la sincérité absolue.
Si elle n'est pas absolue ni sincère, elle ne peut émouvoir les gens
(*Zhuang zi*, 莊子)

忧於不己知者不自知也

Qui stresse d'être méconnu se méconnaît lui-même.
(*Huainan zi*, 淮南子)

聖人養心莫善於誠至誠而能動化矣

Pour nourrir le cœur de l'homme sage, il n'y a rien de mieux que la sincérité.
Seule la sincérité parfaite peut mouvoir et transformer le monde.
(*Huainan zi*, 淮南子)

精誠所至金石為開

La sincérité absolue à son paroxysme fend le métal et la pierre.
(Proverbe découlant de *Balance des Discours* de Wang Chong, 王充論衡)